

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CONTRE LA MÉTHODE : VERS UNE APPLICATION DES PRINCIPES ANARCHISTES EN
ÉPISTÉMOLOGIE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE (1997)

PAR

MARC-ANTOINE POIRIER

JUIN 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Faculté de science politique et de droit
Département de science politique

Le présent mémoire intitulé
Contre la méthode : Vers une application des principes anarchistes en épistémologie

Présenté par
Marc-Antoine Poirier

A été évalué par le jury composé de

Lawrence Olivier
Direction de recherche

Francis Dupuis-Déri
Évaluateur/Évaluatrice

Kaveh Boveiri
Évaluateur/Évaluatrice

REMERCIEMENTS

On néglige souvent l'ampleur d'une tâche avant de la débiter, du moins c'est mon cas. Ce mémoire ne fait pas exception. Il est donc évident que ce travail n'aurait pu être complété sans le soutien, la confiance et les encouragements d'un nombre incalculable de personnes à qui je ne peux que commencer à exprimer toute la gratitude que j'éprouve à leur égard.

Je tiens particulièrement à remercier Lawrence Olivier, mon directeur de recherche. Évidemment, je serai éternellement reconnaissant pour son soutien, ses encouragements et sa confiance absolue, mais aussi pour avoir accepté de superviser un projet qui aurait été refusé par plusieurs. Merci pour votre disponibilité, votre écoute et toutes nos discussions. Ce mémoire n'aurait pu être possible sans vous. Même si c'est « votre travail », je ne vous remercierai jamais assez pour ces deux formidables années de collaboration et d'échanges.

Je tiens à remercier chaleureusement les membres de mon jury pour le temps, les efforts et les précieux commentaires qu'ils ont consacrés à l'évaluation de mon mémoire, qui ont grandement enrichi ma réflexion.

Mes amis, Justin et (Louis)-Gabriel, depuis des années, votre présence et votre soutien sont d'une valeur inestimable. Vous avez rendu cette longue et difficile route tellement plus agréable. Chaque concert, chaque chopine et chaque moment en votre compagnie a été un doux réconfort dans cette aventure.

Ma meilleure amie, ma partenaire, mon amoureuse. Je te remercie avec humilité pour ton soutien indéfectible, ton écoute attentive et ta compréhension inépuisable. Merci pour le rôle essentiel que tu as joué dans l'aboutissement de cette maîtrise, mais aussi pour ta présence, ta compagnie et ton amour au cours de cette dernière décennie. Rose, c'est grâce à toi que j'ai pu atteindre cet objectif. Merci d'avoir cru en moi, encore et toujours. Cette réussite est aussi la tienne.

Merci à Julie pour la lecture minutieuse, les conseils et les encouragements. Je veux aussi remercier les membres de ma famille qui sont depuis longtemps confus par mon parcours universitaire. À mes parents, Nancy et Patrick. À Chantal. À Danick. Merci à vous tous! J'ai très hâte de vous entendre sur l'anarchisme épistémologique.

DÉDICACE

*Ce travail est dédié à une grande et fidèle amie,
dont la compagnie a été synonyme de réconfort, de joie et de plaisir.
Merci pour tout, Paris*

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	iii
DÉDICACE	iv
RÉSUMÉ	viii
INTRODUCTION.....	1
1. Objectif et question de recherche	1
2. Problématique.....	3
3. Revue de la documentation	6
4. Positionnement et justification de la littérature sélectionnée	10
5. Cadre conceptuel	11
6. Méthodologie de recherche.....	18
6.1. Corpus	18
6.2. Méthodologie	19
7. Présentation de la structure de recherche	20
CHAPITRE 1 : ANALYSE BOURDIEUSIENNE DU MONDE SCIENTIFIQUE.....	21
1. Introduction	21
2. Pourquoi la théorie de Pierre Bourdieu?	22
3. La théorie des champs de Pierre Bourdieu	23
3.1. Microcosmes et champs	24
3.2. Le champ de force et de lutte	25
3.3. L'autonomie et le droit d'entrée à l'intérieur du champ	27
3.4. Capital et <i>habitus</i>	28
3.5. En bref, le champ scientifique bourdieusien... ..	31
4. Société : définition, composants et individus	32
4.1. Société, une définition	32
4.2. La société, finalement.....	36
5. Champ scientifique et société : un simple changement d'échelle?.....	36
5.1. Champ et société : deux définitions similaires	37
5.2. Champ et société : au-delà des définitions.....	38
5.3. Champ et société, en bref.....	39

6.	Conclusion	40
CHAPITRE 2 : L'ANARCHISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE FEYERABEND.....		42
1.	Introduction	42
2.	<i>Contre la méthode</i> : les grandes lignes d'une construction théorique	43
2.1.	Chapitres 1 à 5 : les principes de l'anarchisme épistémologique	43
2.2.	Chapitres 6 à 11 : l'application galiléenne des précédents principes.....	46
2.3.	Chapitres 12 à 18 : la fin de l'œuvre	47
3.	Analyse de l'anarchisme épistémologique.....	48
3.1	La notion de liberté.....	49
3.2.	Le rejet de l'autorité	51
3.3.	La notion d'esprit critique.....	53
3.4.	Les notions de concurrence et d'innovation	54
3.5.	L'autogestion, le bien commun et l'égalité	57
4.	Comparaison des notions phares de l'anarchisme et de l'anarchisme épistémologique	59
5.	Conclusion	62
CHAPITRE 3 : VERS UNE APPLICATION DES PRINCIPES CLEFS DE L'ANARCHISME EN ÉPISTÉMOLOGIE ..		64
1.	Introduction	64
2.	Les legs de la théorie de Feyerabend.....	65
3.	Vers une nouvelle théorie anarchiste	66
4.	Anarchisme et chaos	68
5.	Repenser les paramètres du champ scientifique bourdieusien	68
5.1.	Capital, pouvoir et horizontalité	69
5.2.	Champ de collaboration plutôt que champ de luttes.....	73
5.3.	Perméabilité et droit d'entrée	77
5.4.	Le champ bourdieusien revisité.....	81
6.	Les agents dans un champ anarchiste	82
6.1.	L'éthos de l'anarchiste scientifique	82
6.2.	Les actions de l'anarchiste scientifique	84
6.3.	Que faire de l' <i>habitus</i> ?.....	86
6.4.	Éthos et action de l'anarchiste scientifique.....	88
7.	Connaissance, théorie et méthodologie	88
7.1.	<i>Anything goes</i> , vraiment?	89
7.2.	Tradition anarchiste et épistémologie	90

7.3.	Intégration, flexibilité et antidogmatisme	92
7.4.	L'épistémologie anarchisée, un tour d'horizon	93
8.	Perspective anarchiste sur la finalité de la science.....	94
9.	Conclusion	96
CONCLUSION.....		100
1.	Retour sur la recherche.....	100
2.	Réflexion sur la recherche.....	104
2.1.	L'entreprise de création : difficulté et saturation.....	104
2.2.	Réflexion inspirée de cette nouvelle application des principes anarchistes	106
3.	Ouverture	108
BIBLIOGRAPHIE		110

RÉSUMÉ

Cette recherche porte sur l'anarchisme appliqué à l'épistémologie, l'activité scientifique et la science. Elle explore la théorie de Paul K. Feyerabend figurant dans son ouvrage *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. La recherche se structure autour de la nature de la théorie et de l'exactitude de l'utilisation du terme *anarchiste* par son auteur. La question est la suivante : considérant la proposition épistémologique de Feyerabend dans CM, comment pourrait s'articuler les principes phares de l'anarchisme à l'épistémologie ainsi qu'à la pratique de la science? Au terme de la comparaison, une nouvelle application des principes phares de la tradition anarchiste à l'activité scientifique et la science est présentée.

Le premier chapitre se consacre à la comparaison entre la notion bourdieusienne de champ scientifique et celle de société. Cette comparaison sert d'assise théorique permettant une application ultérieure des principes phares de l'anarchisme au champ scientifique. Le second chapitre analyse la théorie de Feyerabend en fonction des sept principes anarchistes qui constituent le cadre d'analyse (liberté, égalité, esprit critique, rejet de l'autorité, bien commun, autogestion et la concurrence et l'innovation). Cette comparaison permet de déterminer si la théorie de Feyerabend s'inscrit dans la tradition anarchiste. Le troisième chapitre propose une nouvelle théorie anarchiste de l'activité scientifique, de la science et de l'épistémologie. Cette théorie se situe à la jonction disciplinaire de l'épistémologie, la philosophie des sciences, la science politique et la sociologie.

Mots clés : Anarchisme, Paul K. Feyerabend, épistémologie, *Contre la méthode*

INTRODUCTION

1. Objectif et question de recherche

Cette recherche est articulée autour de questionnements épistémologiques majeurs qui ont sculpté le champ de la philosophie des sciences dans la seconde partie du XX^e siècle. Elle se concentre principalement sur un débat de nature épistémologique entre Paul K. Feyerabend et Imre Lakatos, deux étudiants de Karl Raimund Popper, philosophe des sciences. Le travail de Popper est vaste et a inspiré plusieurs ouvrages, ces œuvres les plus connues sont sans doute *Conjectures et réfutations* (1963) et *La connaissance objective* (1972)¹. Directement en lien avec les réflexions poppériennes, l'objet principal de la recherche est l'*anarchisme épistémologique* qui est une réponse au principe de réfutabilité. Cette théorie épistémologique, présentée essentiellement dans l'œuvre *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*² de Paul Feyerabend, est majeure dans plusieurs domaines comme l'épistémologie et la philosophie des sciences. Cette recherche s'inscrit donc au croisement de deux disciplines, soit la théorie politique et l'épistémologie.

Pourquoi prendre l'ouvrage et la théorie de Feyerabend comme objet d'étude? Cette recherche est d'une pertinence notable pour la science politique, et plus précisément pour la théorie politique, pour de multiples raisons. D'entrée de jeu, les questionnements entourant la méthode ne sont pas circonscrits à l'épistémologie, ils en transcendent les frontières disciplinaires. Que ce soit en physique, en anthropologie ou en science politique, les réflexions de nature méthodologique et épistémologique sont non seulement monnaie courante, mais vitales. Elles permettent aux diverses disciplines de se structurer et de s'orienter en fonction de critères spécifiques. Cet exercice portant sur l'anarchisme épistémologique est une opportunité féconde de réfléchir aux fondements ainsi qu'aux critères scientifiques modernes, et ce même si elle peut être associée à un fort relativisme scientifique pour les néophytes.

Ensuite, l'utilisation du terme *anarchisme* pour qualifier la théorie de Feyerabend est la preuve d'un emprunt conceptuel traditionnellement dans l'orbite disciplinaire de la science politique, et plus précisément de la théorie politique ou de la pensée politique. Cette mention justifie assurément que la théorie épistémologique de Feyerabend soit prise comme objet d'analyse par la science politique.

¹ Bouveresse, Renée. *Karl Popper ou le rationalisme critique*. Paris : Librairie philosophique, 1978, p. 20.

² Pour l'ensemble de la recherche, et afin d'alléger la lecture des prochaines pages, l'abréviation *CM* sera utilisée pour désigner *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*.

Nonobstant la nature épistémologique de la théorie, il est d'une pertinence notable pour la science politique de porter un regard nouveau et original sur ce texte incendiaire et polémique. D'ailleurs, l'intérêt pour la science politique réside aussi dans le fait qu'elle soit elle-même constamment traversée et tiraillée par des débats méthodologiques et épistémologiques.

Enfin, une recherche sur l'anarchisme appliqué à l'activité scientifique et la science est un terreau d'une grande fertilité. D'autant plus à un moment historique où l'édifice de la science semble voir ses fondements s'effriter sous des assauts multiples et polymorphes. Ces nombreuses critiques adressées à la science revendiquent différents changements, par exemple, le « mouvement pour la science ouverte » qui s'oppose à l'accès de plus en plus coûteux aux résultats scientifiques³ ; la levée de boucliers contre la perte d'autonomie et de liberté des universités et des chaires de recherche, notamment due aux partenariats entre universités et compagnies privées⁴, ou encore à des projets de loi⁵. Certaines critiques se sont aussi positionnées quant à l'objectivité de la science, à son fonctionnement et à la posture de l'expert, notamment en réponse à la pandémie de COVID-19⁶. Sans prétendre offrir de réponses ou de correctifs aux critiques de ces détracteurs, l'étude permet une réflexion profonde, féconde et novatrice sur certains éléments et dynamiques du monde scientifique contemporain.

Ce travail de recherche fait face à des enjeux notables et dignes de mention. D'ores et déjà, *CM* est une œuvre particulièrement dense et d'une richesse conceptuelle impressionnante. D'autre part, le vaste bagage intellectuel de Feyerabend engendre la mobilisation et proposition de réflexions qui sont souvent étrangères à la science politique, à la philosophie des sciences et à l'épistémologie. Cet aspect pluridisciplinaire des réflexions de Feyerabend doit être pris en compte rapidement lors de l'analyse et engendre un travail de mise à niveau dans plusieurs domaines. C'est principalement le cas en philosophie des sciences, où une connaissance minimale des grandes approches et théories rivales (de Karl Popper,

³ Hayem, Judith et Mariana Saad. « La "diffusion sans entrave" de la recherche : de la mutualisation du travail des chercheurs à la privatisation du savoir ». *L'Homme & la société*, vol. 2, no 217, (2022), p. 5.

⁴ Porter, Isabelle. « Les liens entre entreprises et universités se multiplient ». *Le Devoir* (Montréal), 2020, En ligne. <https://www.ledevoir.com/societe/570878/familiprix-s-offre-une-chaire-a-l-universite-laval>. Consulté le 17/12/2024

⁵ « L'Assemblée nationale adopte le projet de loi 32 pour protéger la liberté académique ». *Radio-Canada* (Montréal), 2022, En ligne. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1888387/deputes-votent-pl-droit-academique-gs-abstention>. Consulté le 17/12/2024

⁶ Meloche-Holubowski, Mélanie. « La pandémie, une leçon scientifique pour les prochaines crises mondiales ». *Radio-Canada* (Montréal), 2021, En ligne <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1849499/remi-quirion-science-coronavirus-covid-pandemie>. Consulté le 17/12/2024

Thomas Kuhn et Imre Lakatos) est fondamentale pour comprendre *CM*. La maîtrise de ces concepts, notions et débats est donc une difficulté et un enjeu majeur dans la recherche.

Dans un autre ordre d'idée, cette recherche a un cadre spatio-temporel et matériel très précis. Ce travail a comme objet un seul livre, *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1975). Cette restriction à *CM* est motivée par deux raisons principales. D'abord, c'est dans *CM* qu'est exposée clairement et définitivement la théorie de Feyerabend. En effet, cette œuvre est le pinacle de sa réflexion épistémologique et les idées qui y sont présentées sont adressées à son collègue Imre Lakatos. Deuxièmement, cette limitation est aussi justifiée par l'idée que Feyerabend revient à plusieurs moments (interventions, écrits et son autobiographie) clarifier des éléments de la théorie. Des correctifs, des rectifications ou des clarifications ultérieures à la parution de l'œuvre pourraient altérer la théorie, en plus d'augmenter largement l'ampleur de l'objet d'étude. Essentiellement, ces deux raisons motivent l'exclusion de tout autre travail à l'exception de *CM*.

Suivant cette succincte présentation de la pertinence du sujet pour la science politique, des enjeux liés à la recherche ainsi que les limites spatio-temporelles, la question de recherche est la suivante : considérant la proposition épistémologique de Feyerabend dans *CM*, comment pourrait s'articuler les principes phares de l'anarchisme à l'épistémologie ainsi qu'à la pratique de la science?

2. Problématique

Les travaux de Popper et de Kuhn sont des exemples riches et signifiants de l'effervescence et de la vitalité de la philosophie des sciences au XXe siècle. Ce bouillonnement disciplinaire a aussi permis à d'autres philosophes de marquer le monde épistémologique de cette période. C'est d'ailleurs le cas de Paul K. Feyerabend qui a eu un impact important dans la discipline, mais aussi au-delà de ses frontières. Ses travaux et son style iconoclaste ont propulsé Feyerabend à l'avant-scène au milieu des années 1970. Avec la parution de *CM*, Feyerabend propose une approche épistémologique qui est radicalement différente de celles de ces contemporains, collègues et amis. Pour le présenter succinctement, les thèses qu'il défend atteignent des niveaux importants de polémique. Cette nature controversée se cantonne principalement dans les pages de son « collage épistémologique ». Dans celles-ci, il propose une réflexion atypique sur la science qui a fait couler une certaine quantité d'encre suivant sa parution. Initialement, cette théorie épistémologique s'inscrivait dans un dialogue, une discussion, un débat sur la méthode ainsi que le rationalisme scientifique. Effectivement, Feyerabend proposait une attaque du rationalisme qui devait

être réduite en « chair à pâté » par Imre Lakatos. Toutefois, son décès prématuré a privé Feyerabend d'une réponse forte et définitive à ses attaques⁷. Dès les premières lignes de l'œuvre, la posture épistémologique défendue est clairement annoncée. En effet, il y présente une théorie s'inspirant d'un idéal anarchiste de la démarche scientifique et de la production de connaissances et de savoirs. Or, cette évidente proximité de la théorie avec l'anarchisme ne semble pas être comprise par tous⁸. Trois constats très pertinents pour l'analyse sont exposés suivant la lecture de *CM*.

D'entrée de jeu, le premier constat est clair : Feyerabend semble entretenir une relation tendue avec l'anarchisme, ou du moins « l'anarchisme politique »⁹. À maintes occasions depuis 1975, Feyerabend a souvent pris position et commenté son rapport à l'anarchisme, que ce soit dans son livre directement ou par le biais d'autres médiums, dont son autobiographie, et lors de prises de parole. Dans son autobiographie *Killing Time*, il parle de la place immense qu'a eu *CM* dans sa vie. D'ailleurs, l'œuvre est si importante qu'il y consacre un chapitre complet. En effet, Feyerabend y mentionne qu'il a utilisé le terme « anarchisme » puisqu'il souhaitait générer un conflit clair et marqué avec les thèses d'Imre Lakatos¹⁰. En contradiction avec lui-même, il ajoute aussi qu'il est convaincu que l'anarchisme est plus qu'une simple tactique rhétorique ayant pour but d'accentuer le conflit avec Lakatos et de polariser les deux positions¹¹.

D'autre part, dans l'édition française de *CM* (1979), il souligne son rejet de l'anarchisme traditionnel comme idéologie politique, affirmant même que « l'anarchisme, tel qu'il fut ou est pratiqué, aussi bien dans le passé qu'aujourd'hui, par un nombre toujours croissant de personnes, a des caractéristiques [qu'il est] loin de défendre »¹². Précisément, c'est le dévouement puritain et la rigueur des anarchistes qu'il déteste, espérant même que les lecteurs ne se souviendront non pas de lui comme d'un anarchiste, mais comme un « dadaïste désinvolte »¹³. Étonnamment, Feyerabend ne développe pas davantage la notion de

⁷ Feyerabend, Paul. *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Paris : Les éditions du Seuil, 1979, p. 18.

⁸ À travers quelques autres médiums, Feyerabend aborde et traite son rapport à l'anarchisme et sa théorie. Ces autres références à l'anarchisme épistémologique seront brièvement mobilisées dans cette recherche, principalement à titre d'argument pour montrer toute l'ambiguïté de la relation entre Feyerabend et l'anarchisme. Toutefois, l'analyse même de l'anarchisme épistémologique sera circonscrite à *CM*. Les raisons qui motivent ce choix seront plus amplement présentées dans la section *Corpus et méthode*.

⁹ Feyerabend, Paul, *Op. cit.*, p. 18.

¹⁰ *Ibid.*, p.18.

¹¹ Feyerabend, Paul. *Killing Time*. Chicago: The University of Chicago Press, p. 152.

¹² Feyerabend, Paul. *Op. cit.*, p. 18.

¹³ *Ibid.*, p. 18.

dadaïsme dans *CM*. Cette critique virulente et ce détachement abrupt avec *l'anarchisme* ont de quoi faire sourciller un lecteur attentif, d'autant plus que le terme est utilisé dans le titre même de l'œuvre.

D'ailleurs, dans *For and Against Method* qui regroupe une partie de la correspondance entre Feyerabend et Lakatos, une section est dédiée à une conférence datant du 20 mars 1973 intitulée *Thesis on anarchism*¹⁴. Dans son argumentaire, Feyerabend expose une critique brutale de *l'anarchisme* politique ainsi que de *l'anarchisme* religieux ; les deux défendraient des opinions dogmatiques sur ce qui serait bon, vrai et même précieux¹⁵. *L'anarchisme* épistémologique serait une alternative viable à *l'anarchisme* politique traditionnel puisqu'il serait en mesure de le purger des éléments dogmatiques¹⁶. Cette purge se manifeste dans la plasticité de la loyauté et de l'aversion de *l'anarchisme* épistémologique. Contrairement à l'idéologie politique, la théorie épistémologique n'a ni *loyauté* ni *aversion éternelle* contre des institutions ou des idéologies¹⁷.

Ensuite, le second constat, bref, porte sur la nature des éléments empruntés à *l'anarchisme* dans la théorie épistémologique de Feyerabend. En effet, peu de références concrètes à *l'anarchisme* et à des auteurs anarchistes figurent dans les références de *CM*, notamment dans les notes de bas de page. D'autre part, Feyerabend fait très peu allusion aux auteurs anarchistes, que ce soit Proudhon, Kropotkine ou encore Goldman. Pourtant, il qualifie lui-même sa théorie d'*anarchisme*. Cette quasi-absence de références à des auteurs et des textes fondateurs de *l'anarchisme* comme philosophie politique soulève un grand nombre de questions. Feyerabend est-il familier avec les thèses et notions défendues par les anarchistes ? Comprend-il les enjeux soulevés par ceux-ci ? Mais surtout, est-ce que ces prises de position et ces thèses sont réellement cohérentes avec les principes anarchistes appliqués à l'épistémologie ?

Troisièmement, force est de constater, en analysant les textes des commentateurs de *CM*, une absence de consensus sur la posture épistémologique présentée dans la théorie. Depuis 1975, *CM* a été grandement abordé, commenté et critiqué. Le texte « History of Scientific Thought » propose un résumé de l'œuvre, remarquant des dynamiques intéressantes chez les nombreux commentaires portant sur *l'anarchisme* épistémologique. L'auteur (inconnu) explique que les commentateurs sont divisés sur la nature de la théorie de Feyerabend. Alors que pour certains, il s'agit d'une forme d'*anarchisme*, pour

¹⁴ Motterlini, Matteo. *For and Against Method*. Chicago: The University of Chicago Press, 1999, p. 113.

¹⁵ *Ibid.*, p. 113.

¹⁶ *Ibid.*, p. 114.

¹⁷ *Ibid.*, p. 114.

d'autres ce n'est pas tout à fait de l'anarchisme et pour quelques-uns, la théorie s'inscrit dans une tradition philosophique complètement différente. D'autre part, certains n'abordent même pas la nature de la théorie¹⁸. Cet exposé des différentes positions dans la littérature apporte un appui supplémentaire quant à la pertinence de la réflexion sur la théorie de Feyerabend et sa nature.

En résumé, dès les premiers contacts avec *CM* et l'anarchisme épistémologiques ainsi que l'écosystème qui les entoure, trois problématiques émergent. D'abord, Feyerabend a une relation tendue avec l'anarchisme et préfère l'appellation « dadaïsme désinvolte ». Ensuite, la théorie épistémologique proposée est-elle réellement une forme d'anarchisme? Enfin, une absence de consensus chez les commentateurs de *CM* semble les diviser quant à la nature de la théorie.

3. Revue de la documentation

Anarchisme ou non, une chose est certaine à propos du travail de Feyerabend, et plus précisément de *CM*, la réception de l'œuvre a engendré un déferlement d'écrits. Nombre de commentateurs ont pris position pour ou contre sa posture. Évidemment, un travail aussi incendiaire et polarisant à propos des pratiques scientifiques ne passe pas inaperçu. Une dense et volumineuse littérature s'est constituée en périphérie de *CM*, mais aussi des autres ouvrages de Feyerabend notamment *Farewell to Reason* (1987), *Science in a Free Society* (1978) et *Dialogues on Knowledge* (1996).

Spécifiquement, les commentateurs de *CM*, l'anarchisme épistémologique et la maxime *tout est bon* (*anything goes* dans la version originale de *CM*) sont nombreux et hétérogènes. Au sein de la littérature consultée, quatre positions émergent¹⁹. Elles proposent des lectures différentes de *CM* et du lien entre l'anarchisme épistémologique et la tradition anarchiste. Tout d'abord, quelques commentateurs s'abstiennent de proposer une réflexion sur la nature de la théorie. Ensuite, une fraction des commentateurs défend l'idée que la théorie épistémologique s'inscrit bel et bien dans la tradition anarchiste. Le dernier groupe propose une lecture rejetant l'idée qu'il s'agisse d'une théorie de mouvance anarchiste et propose aussi d'autres courants philosophiques desquels ils considèrent que ces thèses se

¹⁸ *History of Scientific Thought: Paul Karl Feyerabend (Epistemological Anarchism)*. En ligne. <https://www.studocu.com/en-us/document/city-colleges-of-chicago/philosophy/topic-13-philosophy-of-science/77592561>. Consulté le 17/12/2024

¹⁹ L'ensemble des articles, textes et ouvrages a été recensé en utilisant des bases de données spécialisées, des mots-clés et des noms d'auteurs. Bien que cette recherche ait été menée rigoureusement, il est possible que certaines sources ait échappé à la rescension des écrits.

rapprochent davantage. D'ailleurs, cette prise de position se rapproche de celle défendue par Feyerabend, indiquant clairement et sans ambiguïté qu'il « préfère utiliser le terme dadaïsme »²⁰.

D'abord, il est intéressant de réfléchir à la posture qui ne remet pas en question la justesse de l'utilisation du qualificatif *anarchisme* pour traiter de la théorie de Feyerabend. Dans *Qu'est-ce que la science? Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend*, Chalmers propose une analyse des développements épistémologiques entourant l'activité scientifique. Il réfléchit notamment au terme « scientifique » qui « confère une sorte de mérite ou signale qu'on accorde une confiance particulière » à un énoncé ou à un type de raisonnement²¹. Pour étudier ce rapport à la science et l'évolution de sa conception, Chalmers propose d'analyser la pensée de quatre philosophes des sciences et épistémologues, soit Karl Popper, Thomas Kuhn, Imre Lakatos et, bien entendu, Paul Feyerabend. Une section complète du livre, intitulée *La théorie anarchiste de la connaissance de Feyerabend*, est dédiée au penseur. Dans l'ensemble du chapitre, le terme « anarchisme » n'est quasiment jamais mentionné²². Difficile donc de prendre position sur la nature et le rapprochement entre ces formes d'anarchisme lorsque ce terme est complètement absent.

D'autres articles et travaux s'inscrivent dans la même lignée que celle empruntée par Chalmers. En effet, ce mutisme est quelque chose de particulièrement récurrent chez les commentateurs de *CM*. Certains ont même écrit plusieurs articles sur les thèses de Feyerabend, sans pour autant traiter de la justesse de l'utilisation du terme *anarchisme*. E. A. Lloyd a écrit deux textes sur Feyerabend, soit « The Anachronistic Anarchist »²³ et « Feyerabend, Mill, and Pluralism »²⁴. Dans le premier, Lloyd traite abondamment de « l'anarchisme épistémologique » sans offrir une réflexion plus poussée et souligne simplement que Feyerabend lui-même s'identifiait comme tel²⁵. Dans le second texte, et excluant les notes de bas de page, les termes se rapprochant du mot « anarchisme » ne sont observables que trois fois. La question de la posture anarchiste de Feyerabend est donc, *de facto*, évacuée²⁶. S. Chiodo reprend la position de Chalmers et Lloyd dans « The Epistemological Anarchist and the Dadaist et Quantified Self as Epistemological

²⁰ Feyerabend, Paul. *Op. Cit.*, p. 18.

²¹ Chalmers, Alan F. *Qu'est-ce que la science? Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend*. Paris: Éditions la Découverte, 1982, p. 13.

²² *Ibid.*, p. 215.

²³ Lloyd, Elisabeth A. « The Anachronistic Anarchist ». *Philosophical Studies: An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition*, vol. 81, no 2/3, (1996), p. 247-261.

²⁴ Lloyd, Elisabeth A. « Feyerabend, Mill, and Pluralism ». Chap. In *The Worst Enemy of Science?: Essays in Memory of Paul Feyerabend*, sous la dir. de Gonzalo Munévar et John Preston, p. 115-124, Oxford : Oxford University Press, 2000.

²⁵ Lloyd, Elisabeth A. « The Anachronistic Anarchist ». p. 248.

²⁶ Lloyd, Elisabeth A. « Feyerabend, Mill, and Pluralism ». p.118.

Anarchism ». Dans un autre article, Chiodo s'attèle davantage à mobiliser la théorie de Feyerabend et la comparer à la posture dadaïste de Tzara²⁷. Toutefois, elle tente une comparaison entre l'anarchisme politico-religieux et l'anarchisme épistémologique. Cependant, il ne s'agit que d'une reprise des propos de Feyerabend dans *CM*, plutôt qu'une prise de position nouvelle²⁸. Dans « Quantified Self as Epistemological Anarchism », elle propose une étude du phénomène du *moi quantifié* ainsi qu'une opérationnalisation de la notion d'anarchisme épistémologique plutôt qu'une analyse de la théorie²⁹.

Chalmers, Lloyd et Chiodo ne contestent pas la justesse de l'association des termes *anarchisme* et *épistémologie* et ils ne sont pas les seuls dans cette position. En effet, c'est le cas de plus de douze autres auteurs, dont Laurent Cournalie³⁰, William J. Broad³¹, Vincent Jullien³², Stephen Kresge³³, Tomas Kulka³⁴, Jean-François Malherbe³⁵, Hugo Meynell³⁶, Gonzalo Munévar³⁷, Jamie Shaw³⁸, Micheal T. Stuart³⁹ de même que Kent W. Staley⁴⁰. Un grand nombre des commentateurs n'ont pas proposé une prise de position sur la validité de la conjugaison conceptuelle que représente la théorie de l'anarchisme épistémologique. Cette position est la plus populaire auprès des critiques.

La seconde position suggère que *CM* et l'anarchisme épistémologique s'inscrivent dans la tradition anarchiste. Cette position réunit moins d'auteurs et de textes que la précédente. Seulement quatre

²⁷ Chiodo, Simona. « The Epistemological Anarchist and the Dadaist ». *Philosophia*, vol. 47, (2019), p. 1379-1390.

²⁸ *Ibid.*, p. 1385.

²⁹ Chiodo, Simona. « Quantified Self as Epistemological Anarchism ». *Philosophia*, vol. 50, (2022), p. 1665-1685.

³⁰ Cournarie, Laurent. *Next Humanity*. « En science, anything goes ». En ligne. <https://nxu-thinktank.com/wp-content/uploads/2020/12/En-science-Anything-goes-Laurent-Cournarie-pour-NXU.pdf>. Consulté le 17/12/2024

³¹ Broad, William J. « Paul Feyerabend: Science and the Anarchist ». *Science*, vol. 206, no 4418, (1979), p. 534-537.

³² Jullien, Vincent. *Centre Atlantique de Philosophie*. « Feyerabend, l'anarchisme épistémologique à relire ». En ligne. <https://www.caphi-philos.fr/feyerabend-l-anarchisme/>. Consulté le 17/12/2024

³³ Kresge, Stephen. « Feyerabend Unbound ». *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 26, no 2, (1996), p. 293-303.

³⁴ Kulka, Tomas. « How Far Does Anything Go? Comments on Feyerabend's Epistemological Anarchism ». *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 7, no 3, (1977), p. 277-287.

³⁵ Malherbe, Jean-François. « La trahison de l'héritier : Remarques à propos de l'épistémologie anarchiste de Paul Feyerabend ». *Revue philosophique de Louvain*, vol. 81, no 51, (1983), p. 490-497.

³⁶ Meynell, Hugo. « Feyerabend's Method ». *The Philosophical Quarterly*, vol. 28, no 112, (1978), p. 242-252.

³⁷ Munévar, Gonzalo. « A *Réhabilitation* of Paul Feyerabend ». Chap. In *The Worst Enemy of Science?: Essays in Memory of Paul Feyerabend*, sous la dir. de Gonzalo Munévar et John Preston, p. 115-124, Oxford : Oxford University Press, 2000.

³⁸ Shaw, Jamie. « Was Feyerabend an Anarchist? The Structure(s) of "Anything Goes" ». *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 64, (2017), p. 11-21.

³⁹ Stuart, Micheal T. « The Productive Anarchy of Scientific Imagination ». *Philosophy of Science*, vol. 87, (2020), p. 968-978.

⁴⁰ Staley, Kent W. « Logic, Liberty, and Anarchy: Mill and Feyerabend on Scientific Method ». *The Social Science Journal*, vol. 36, no 4, (1999), p. 603-614.

critiques partagent et défendent la position selon laquelle l'anarchisme épistémologique est en concordance avec la tradition anarchiste. D'abord, dans un bref texte, Armand Grabois affirme que, « anarchiste, Paul Feyerabend ne croit absolument pas en l'existence d'une vérité unique et objective, et il se méfie comme de la peste d'une méthode dont l'effet le plus sûr est d'empêcher l'irruption de nouveaux paradigmes »⁴¹. Grabois considère donc que Feyerabend s'inscrit dans la tradition anarchiste. Or, il s'agit d'une analyse simple et très courte de Feyerabend, de son rapport à l'anarchisme et de sa théorie. Cette association sans équivoque de Feyerabend à l'anarchisme peut être aussi remarquée dans les travaux de Jonathan Y. Tsou⁴² ainsi que dans « Paul Feyerabend, anarchiste des sciences » signé par Thierry Hoquet⁴³. Sortant quelque peu du lot, Pierre Gillis présente Feyerabend comme un anarchiste, mais issu d'une autre tradition. Effectivement, il remarque certains échos entre les travaux de Feyerabend ultérieurs à la parution de *CM* et les écrits Max Stirner dans l'ouvrage *L'unique et sa propriété*⁴⁴. Cette comparaison se base sur le principe que l'œuvre de Stirner « [...] est un réquisitoire contre toutes les puissances supérieures auxquelles on aliène son moi » et les thèses défendues par Feyerabend dans un des derniers articles qu'il a écrit avant son décès⁴⁵. Ces auteurs, à l'exception de Gillis, défendent donc la thèse selon laquelle Feyerabend et *CM* s'inscrivent dans la tradition anarchiste et que l'utilisation du terme pour la théorie épistémologique ne soulève aucune problématique conceptuelle digne de mention.

Finalement, beaucoup de critiques ne considèrent pas la nature de la théorie comme une forme d'anarchisme. Or, en plus de souligner ce phénomène, quelques auteurs proposent et classifient la théorie épistémologique dans plusieurs autres traditions philosophiques. Dans « Was Feyerabend a Postmodernist? », Ian James Kidd présente la thèse de la philosophe des sciences et féministe Sandra Harding qui soutient qu'il agirait plutôt d'une « philosophie postmoderniste apolitique »⁴⁶. Quant à Sheldon Reaven, Christopher Norris et Hank Campbell, ils lui reconnaissent une proximité ou une affinité avec le post-modernisme, tel que le présente Kidd⁴⁷. D'autres affirment plutôt qu'il s'agirait d'une forme

⁴¹ Grabois, Armand. *Dygest*. « Contre la méthode ». En ligne. <https://www.dygest.co/paul-feyerabend/contre-la-methode>. Consulté le 17/12/2024

⁴² Tsou, Jonathan Y. « Reconsidering Feyerabend's "Anarchism" ». *Perspective on Science*, vol. 11, no 2, (2003), p. 208-235.

⁴³ Hoquet, Thierry. *La vie des idées*. « Paul Feyerabend, anarchiste des sciences ». En ligne. <https://laviedesidees.fr/Paul-Feyerabend-anarchiste-des-sciences>. Consulté le 17/12/2024

⁴⁴ « Feyerabend par Pierre Gillis ». En ligne. <https://www.youtube.com/watch?v=A5X4cQ9P38&t=2147s>. Consulté le 17/12/2024

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Kidd, Ian James. « Was Feyerabend a Postmodernist? ». *International Studies in the Philosophy of Science*, vol. 30, no 1, (2016), p. 55-68.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 55.

de libéralisme, Pierre Macherey, par exemple, souligne que « [le] libéralisme et [l'] humanisme seraient ainsi les composantes de base de l'anarchisme professé en philosophie des sciences par Feyerabend »⁴⁸. La thèse libérale de Macherey est corroborée par Cory Lewis dans un cours où il mentionne que la théorie en question se rapproche davantage d'une forme de libéralisme épistémologique⁴⁹. Dans « Feyerabend's "Against Method" : The case for Methodological Pluralism », Paul Tibbetts est aussi d'avis qu'il ne s'agit pas d'une forme d'anarchisme⁵⁰. Mettant de côté l'anarchisme et le dadaïsme desquels Feyerabend se réclame, il suggère plutôt qu'il serait un néo-rousseauiste⁵¹. D'ailleurs, certains considèrent Rousseau comme un précurseur de la pensée anarchiste⁵². Cette vision des travaux de Feyerabend mise de l'avant par Tibbetts s'inscrit dans une tendance plus large qui rejette la supposée similarité entre les deux formes d'anarchisme. Il est intéressant de remarquer qu'en plus de souligner cette incompatibilité, certains auteurs qui se sont penchés sur la question ont proposé d'autres traditions d'appartenance pour la théorie, du post-modernisme au libéralisme en passant par le néo-rousseauisme.

En bref, les commentateurs de Feyerabend se positionnent dans l'une des trois principales postures lorsqu'il est temps de proposer une réflexion sur la notion d'anarchisme épistémologique : aucune réflexion sur la nature de la théorie ; l'anarchisme épistémologique est un anarchisme ; l'anarchisme épistémologique n'est pas un anarchisme. La quatrième suggère que la théorie de Feyerabend renvoie à d'autres traditions philosophiques. En somme, ces postures montrent clairement une absence de consensus et d'un manque d'études systématiques sur la théorie et sa nature. Ces manques ouvrent la porte à une réflexion ainsi qu'à une recherche approfondie sur la théorie au cœur de *CM*.

4. Positionnement et justification de la littérature sélectionnée

Trois raisons motivent la mobilisation de cette panoplie d'auteurs et de leurs travaux. Premièrement, la pertinence de cette recherche est en partie justifiée par l'absence d'analyse sérieuse concernant la validité

⁴⁸ Macherey, Pierre. *La philosophie au sens large*. « Paul Feyerabend – Contre la méthode ». En ligne. <https://philolarge.hypotheses.org/files/2017/09/26-03-2008.pdf>. Consulté le 17/12/2024

⁴⁹ « Phil-2780 – Philosophy of Science Feyerabend ». En ligne. <https://www.youtube.com/watch?v=LpivLe1dmLU&t=83s>. Consulté le 17/12/2024

⁵⁰ Tibbetts, Paul. « Feyerabend's "Against Method": The Case for Methodological Pluralism ». *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 7, no 3, (1977), p. 274.

⁵¹ *Ibid.*, p. 274.

⁵² Wilson, Charlotte. « Forerunners of Anarchism – Rousseau ». In *Revoltlib*, En ligne. <https://www.revoltlib.com/anarchism/forerunners-of-anarchism-rousseau/>. 1887. Consulté le 17/12/2024.

de l'utilisation du terme *anarchisme* pour décrire la théorie épistémologique de Feyerabend. En effet, aucun expert ne s'attelle à valider (ou invalider) la justesse de l'association de la théorie de Feyerabend à la tradition anarchiste. Deuxièmement, beaucoup de chercheurs et penseurs acceptent, sans remise en question sérieuse, la théorie. D'ailleurs, certains auteurs vont même jusqu'à mobiliser cette « théorie anarchiste » dans leurs travaux, et ce, sans valider les fondements théoriques de la théorie. Troisièmement, l'absence marquée de consensus autour de la proposition épistémologique de Feyerabend entraîne un certain questionnement : sa théorie est-elle de l'anarchisme, une forme de post-modernisme, un libéralisme ou encore une néo-rousseauisme? Bien que cette recherche n'aspire pas à mettre un terme définitif à ces questionnements sur la nature de la théorie, elle aspire toutefois à offrir un appui rigoureux et sérieux pour la désigner le plus justement possible.

Ensuite, la position défendue se rapproche de la thèse selon laquelle la théorie Feyerabend n'est pas en concordance avec la tradition anarchiste. Bien que certains principes épistémologiques mis de l'avant se rapprochent des principes défendus par les auteurs anarchistes, il ne s'agit pas d'une parfaite concordance, loin de là. Le positionnement exposé et défendu ne sert pas de point de départ pour déterminer la nature de la position de Feyerabend, mais plutôt de proposer une théorie anarchiste en épistémologie qui mobilise les grands principes défendus, globalement, par les anarchistes dans leur tradition littéraire.

5. Cadre conceptuel

Cette recherche porte sur un objet purement théorique et abstrait, la théorie de Feyerabend. Par conséquent, les outils utilisés pour élaborer le cadre théorique seront alignés sur cette perspective. Dans cette optique, et pour atteindre l'objectif de la recherche (c'est-à-dire de déterminer si la théorie de Feyerabend est en concordance avec les principes anarchistes), le cadre opératoire est constitué d'éléments clefs de la tradition anarchiste qui seront opérationnalisés.

Tout d'abord, il est fondamental de mentionner que cette section ne se veut pas une présentation exhaustive de l'anarchisme, de ces sous-courants, des principaux auteurs ainsi que de leurs points de rapprochement et de tension. Un grand nombre de politologues, de philosophes et d'historiens se sont déjà penchés sur cette tâche titanesque et ont réalisé des travaux et des ouvrages d'une grande pertinence et d'une rigueur admirable. Donc, ce cadre théorique n'a pas la prétention de refaire ce travail philosophique et historique ou même de le résumer. L'exercice consiste davantage à proposer et à opérationnaliser des éléments clefs de l'anarchisme, en plus de servir de grille d'analyse. D'autre part, et

comme le souligne Noam Chomsky dans *Anarchisme et socialisme : instinct de liberté*, l'anarchisme est difficile à définir puisque « l'anarchisme n'est pas un système figé, fermé sur lui-même, mais plutôt une tendance définie du genre humain qui, opposée à la surveillance intellectuelle exercée par toutes les institutions cléricales et gouvernementales, s'efforce de stimuler le libre développement de toutes les énergies individuelles et sociales de la vie »⁵³. En considérant cette difficulté inhérente à l'anarchisme, les notions centrales de cette tradition seront mises en avant dans ce cadre conceptuel.

Tout comme le soutient Abraham P. DeLeon, dans « The time for action is now! Anarchist theory, critical pedagogy, and radical possibilities », les prochaines pages tenteront de déterminer les grands thèmes de la tradition anarchiste, plutôt que de s'enliser dans les formalités des différents courants de cette pensée polymorphe ⁵⁴. En conséquence, lorsque le terme « anarchisme » est employé, il réfère « aux anarchismes », c'est-à-dire aux divers courants de la tradition libertaire. Afin de construire une grille d'analyse permettant d'atteindre l'objectif de cette recherche, plusieurs ouvrages et articles ont été consultés. Parmi les auteurs étudiés figurent George Woodcock (*L'anarchisme : Une histoire des idées et mouvements libertaires*), Daniel Guérin (*L'anarchisme*), Alexander Berkman (*What is anarchism?*), Colin Ward (*Anarchism : A Very Short introduction*), Rudolf Rocker (*Anarcho-Syndicalism : Theory and Practice*), Noam Chomsky (*Anarchisme et Socialisme : Instinct de liberté*), Anselme Bellegarrigue (*Manifeste de l'anarchie*), Emma Goldman (*Anarchism, And Other Essays*) ainsi que Thomas Déri et Francis Dupuis-Déri (*L'anarchie expliquée à mon père*).

Au terme de ces lectures, sept éléments fondamentaux semblent se voir accorder une certaine importance par les différents auteurs. Toutefois, la nomenclature peut varier quelque peu en fonction des auteurs, des textes et de la langue d'origine. Ces notions récurrentes et importantes sont la liberté, l'égalité, le rejet de l'autorité, l'autogestion, le bien commun, la concurrence (et l'innovation) ainsi que l'esprit critique. Dans le but de pouvoir opérationnaliser et manipuler ces notions tout au long de l'analyse ainsi que lors de la construction d'une nouvelle théorie anarchiste, elles seront présentées et définies clairement dans les prochaines lignes. Avant d'entamer cet exercice, une brève présentation étymologique permettra aussi de mieux comprendre les implications philosophiques, politiques et historiques de l'anarchisme.

⁵³ Chomsky, Noam. *Anarchisme et socialisme : Instinct de liberté*. Montréal: Lux éditeurs, 2001, p. 10.

⁵⁴ DeLeon, Abraham P. « The time for Action is Now! Anarchist Theory, Critical Pedagogy, and Radical Possibilities ». *Journal for Critical Education Policy Studies*, vol. 4, no 2, (2014), p. 73.

Dans *L'anarchisme*, Daniel Guérin propose lui aussi un examen du terme « anarchie ». Le terme serait « vieux comme le monde », dérivé de deux termes grecs, soit *an* et *arkhé*⁵⁵. Leur fusion « signifie quelque chose comme absence d'autorité ou de gouvernement ». Malgré cela, il ne doit pas être associé à « un sens péjoratif : un synonyme de désordre, de chaos, de désorganisation »⁵⁶. Cette définition donne une impulsion, ou plutôt une orientation, au terme *anarchisme*, qui est négativement connotée. Ces deux premiers éléments font partie des principes qui constitueront la grille d'analyse de l'anarchisme épistémologique.

Le premier élément clef est, bien entendu, la liberté, qui fait partie des trois fondements de la pensée libertaire, avec la diversité et la libre association⁵⁷. Dans son ouvrage sur l'anarcho-syndicalisme, Rudolf Rocker propose une réflexion intéressante sur la liberté qui, selon lui, n'est pas un « concept philosophique abstrait », mais bien une possibilité concrète pour les êtres humains, notamment en ce qui a trait au développement de leurs diverses capacités ainsi que leurs talents⁵⁸. À la lumière des mots de Rocker, la liberté s'illustre, non seulement comme une absence de contrainte, mais aussi comme une réalité où l'individu peut évoluer en fonction des qualités qu'il possède. George Woodcock met aussi de l'avant l'importance de la notion d'égalité chez les anarchistes, ainsi que son extension logique, la souveraineté individuelle. Il mentionne qu'une grande importance est accordée à la souveraineté individuelle (et entraîne donc un rejet de l'autorité). Dans les regroupements anarchistes, ce sont des individus souverains qui prennent les décisions quant à leurs agissements respectifs. Ce sont donc les individus qui décident s'ils participent ou quittent des groupes, agissent ou non⁵⁹. Pour reprendre les propos de l'anarchiste américaine Emma Goldman, « son objectif [l'anarchisme] est l'expression la plus libre possible de tous les pouvoirs latents de l'individu »⁶⁰. En philosophie, le concept de liberté a une valeur polysémique, selon le philosophe qui le manipule ou encore selon son orientation philosophique. Cependant, deux définitions capturent bien l'essence de ce concept dans la recherche. D'abord, la liberté est un « [état] de l'être qui ne subit pas de contrainte, qui agit conformément à sa volonté, à sa nature »⁶¹. Ensuite, « les mots *libres* ou *liberté* marquent l'absence d'une contrainte sociale s'imposant à l'individu : en ce sens, on est *libre* de

⁵⁵ Guérin, Daniel. *L'anarchisme*. Paris : Éditions Gallimard, 1965, p. 1.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 2.

⁵⁷ Chomsky, Noam. *Op. cit.*, p. 25.

⁵⁸ Rocker, Rudolf. *Anarcho-Syndicalism: Theory and Practice*. North Haven, p. 19.

⁵⁹ Woodcock, George. *L'anarchisme : Une histoire des idées et mouvements libertaires*. Montréal: Lux éditeurs, 2019, p. 34.

⁶⁰ Goldman, Emma. *Anarchism, and Other Essays*. North Haven, p. 28.

⁶¹ Raynaud Philippe et Stéphane Rials (dir.). *Dictionnaire de philosophie politique*. Paris : Presses universitaires de France, 1999, p. 559.

faire tout ce qui n'est pas défendu par la loi, et de refuser de faire ce qu'elle n'ordonne pas »⁶². En somme, la liberté est bien plus qu'une simple absence d'entrave et de contrainte (matérielle ou immatérielle) aux mouvements, aux décisions et aux réflexions de l'individu, elle est aussi le souffle qui pousse l'individu à s'épanouir en fonction de ses intérêts et de ses capacités.

Le second élément, qui se rapproche du concept de liberté par son harmonisation avec celui-ci, est l'égalité. Dans l'ensemble, l'anarchisme s'oppose vigoureusement à l'idée d'inégalité ainsi qu'à la hiérarchisation au sein des groupes d'individus. Il vise même l'abolition de ces divisions qui sont basées sur différents facteurs, tels le statut socio-économique, l'occupation, le genre ou l'appartenance culturelle. Essentiellement, les anarchistes préconisent une organisation horizontale, une structure organisationnelle où les membres sont égaux, plutôt qu'une qui est hiérarchisée. Dans ces structures anarchistes, « au lieu de s'appuyer sur le système dichotomique traditionnel dirigeant/dirigé, les anarchistes insistent sur la construction de nouvelles formes d'organisation qui tiennent compte de l'autogestion »⁶³. Faisant écho à ces propos, Berkman souligne que nulle vie, nul individu ne peut être libre si des principes de justice et d'égalité ne sont pas la fondation de la société ou du groupe⁶⁴. Bien que présentée à la suite de la notion de liberté, l'égalité (des chances et des individus) est un fondement crucial de l'anarchisme. Woodcock, Goldman et Guérin, dans leurs ouvrages respectifs, partagent aussi les thèses présentées ci-haut.

Le prochain élément clef est le rejet ou du moins du refus d'autorité. Au sein de la littérature, différents termes sont utilisés pour qualifier cette idée propre à l'anarchisme. À titre d'exemple, Chomsky évoque le « rejet d'une force élitiste »⁶⁵, DeLeon traite de « résistance à l'oppression »⁶⁶, Bellegarrigue propose la « négation du gouvernement »⁶⁷ et Woodcock lance l'idée « d'abolir » et de « remplacer » l'autorité (et l'État autoritaire)⁶⁸. Malgré une divergence à l'échelle des signifiants, l'idée signifiée demeure de rejeter, de nier, de résister ou encore d'abolir l'autorité. Ce refus de l'autorité est un des éléments récurrents chez les auteurs travaillant sur les implications théoriques et idéologiques de l'anarchisme. Chacune des œuvres consultées pour la construction du présent cadre conceptuel souligne l'importance vitale et prépondérante du rejet de l'autorité que ce soit un sentiment d'anti-autorité, de révolte ou encore de négation de l'État et du pouvoir. Pour Woodcock, « la notion même d'abolition (ou rejet) de l'autorité

⁶² *Ibid.*, p. 560.

⁶³ P. DeLeon, A. *Op. cit.*, p. 77.

⁶⁴ Berkman, Alexander. *What is Anarchism*. Edinbourg: AK Press, 2003, p. 156.

⁶⁵ Chomsky, Noam. *Op. cit.*, p. 34.

⁶⁶ P. DeLeon, A. *Op. cit.*, p. 75-76.

⁶⁷ Bellegarrigue, Anselme. *Manifeste de l'anarchie*. Montréal : Lux éditeurs, 2022, p. 17.

⁶⁸ Woodcock, George. *Op. cit.*, p. 15.

implique de faire table rase de la plupart des grandes institutions modernes [...] ⁶⁹. En conclusion, ainsi que l'explique Dupuis-Déri, ces institutions modernes se manifestent sous diverses formes, notamment l'Église et le capitalisme. ⁷⁰.

Ensuite, le prochain constituant du cadre conceptuel est l'idée d'autogestion qui est elle aussi récurrente dans la littérature anarchiste. DeLeon mentionne l'importance de la construction de formes nouvelles d'organisations qui mettent de l'avant des principes d'autogestion, en opposition au système dichotomique de dirigeant et dirigé, de gouvernant et gouverné ⁷¹. Pour Emma Goldman, l'anarchisme est une doctrine qui a comme fondation la libre association des individus ainsi que le droit de s'organiser, tant dans leur vie qu'au travail ⁷². Chez Chomsky, l'idée est de remplacer l'ancienne forme d'organisation sociale construite sous la formule de l'État souverain par « une forme de système communal » qui favorise « la plus grande liberté individuelle possible » ⁷³. Daniel Guérin consacre un chapitre complet à cette idée chère à l'anarchisme. Il s'inspire grandement de la conception de l'autogestion de Proudhon qu'il qualifie d'être « aux antipodes de l'autogestion paternaliste et étatique telle que l'a esquissée Louis Blanc [...] » ⁷⁴; puisque « pour Proudhon l'autogestion est incompatible avec l'existence d'un État autoritaire » ⁷⁵. Guérin évoque aussi que la gestion de l'association (terme utilisé par Proudhon pour désigner la communauté) devrait se faire dans l'optique du travail de tous pour tous ⁷⁶. D'autre part, il aborde l'idée selon laquelle, à l'intérieur de l'association, les participants sont des individus libres (ou souverains pour reprendre l'expression de Bellegarrigue) qui peuvent demeurer, mais aussi quitter l'association en fonction de leur désir. En bref, l'essence du principe d'autogestion au cœur de l'anarchisme peut être récapitulée par l'interrogation suivante : qui décide?

Le cinquième élément qui s'inscrit directement en lien avec l'autogestion est l'idée de bien commun. Cette notion, comme le mentionne Dupuis-Déri, correspond au but ou plutôt à l'objectif à atteindre pour les dirigeants des « trois régimes politiques purs » ⁷⁷. Cet objectif singulier est associé à d'autres valeurs, dont la liberté, l'égalité, la solidarité, ainsi qu'au consensus et est sujet au changement « au fil du temps et des

⁶⁹ Woodcock, George. *Op. cit.*, p. 15.

⁷⁰ Déri, Thomas et Francis Dupuis-Déri. *L'anarchie expliquée à mon père*. Montréal : Lux éditeurs, 2014, p. 17.

⁷¹ P. DeLeon, A. *Op. cit.*, p. 77.

⁷² Goldman, Emma. *Op. cit.*, p. 31.

⁷³ Chomsky, Noam. *Op. cit.*, p. 46.

⁷⁴ Guérin, Daniel. *Op. cit.*, p. 66.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 83.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 69.

⁷⁷ Dupuis-Déri, Francis. « L'anarchie en philosophie politique : Réflexions anarchistes sur la typologie traditionnelle des régimes politiques ». *Les ateliers de l'Éthique*, vol. 2, no 1, (2007), p. 6-17.

expériences »⁷⁸. Faisant écho au rejet de l'autorité, si des individus occupent une position de pouvoir au sein d'un groupe, d'une association ou d'une communauté, leurs intérêts individuels l'emporteront sur ceux de la collectivité⁷⁹. Rudolf Rocker suggère que l'accumulation de capital et de richesses dans les mains d'une minorité a comme incidence de sacrifier l'intérêt collectif des sociétés humaines au profit d'un intérêt privé, balayant du revers de la main les relations d'individu à individu (d'homme à homme dans le texte)⁸⁰. Ce raisonnement illustre, en filigrane, l'importance pour les anarchistes d'un bien collectif, d'un bien commun. Emma Goldman mentionne habilement que dans une société qui n'est pas cristallisée autour d'un ordre, d'une hiérarchie et de maints rapports de force, la solidarité d'intérêt entre les individus jaillit⁸¹. Cependant, la notion de bien commun pose un problème au point de vue conceptuel et soulève de nombreuses questions dont celle-ci : qu'est-ce que le bien commun? Dans l'absolu, il est difficile de définir ce à quoi il correspond et d'atteindre un consensus à ce sujet. En effet, une littérature foisonnante, tant en philosophie qu'en science politique ou en histoire, traite de ce sujet ambigu et polémique. Or, dans son entretien avec son père, Francis Dupuis-Déri fait mention d'un élément de réflexion important, suggérant qu'en démocratie comme en anarchie « la communauté décide collectivement, en assemblée ou en comité, et toutes les personnes membres de la collectivité peuvent – en principe – participer directement aux délibérations »⁸². Cet énoncé soulève une caractéristique intéressante du bien commun, c'est-à-dire son caractère relatif, tant à l'assemblée qu'au contexte politico-historique ou social. En bref, le bien commun renvoie donc à une réalité qui serait bénéfique à l'ensemble des membres d'un groupe.

L'avant-dernier élément est double, il s'agit de la concurrence et de l'innovation. L'idée de concurrence n'est pas très récurrente chez les auteurs étudiés. Or, dans les quelques pages réservées à cette idée dans son livre *L'anarchisme*, Daniel Guérin use d'arguments qui permettent de comprendre l'importance capitale de la notion de concurrence. Reprenant une maxime de Pierre-Joseph Proudhon, il débute en mentionnant que la concurrence est « l'expression de la spontanéité sociale », c'est-à-dire qu'elle agit à titre de « stimulant » qui permet d'assurer un équilibre entre l'offre et la demande et qui est gage d'une certaine vitalité sociale, voire une « force motrice »⁸³. L'idée de concurrence, mise de l'avant et défendue par Proudhon, n'est pas une concurrence capitaliste, mais plutôt une concurrence « socialisée », autrement dit, une concurrence qui est articulée autour d'un « échange loyal », d'un « esprit de

⁷⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 9.

⁸⁰ Rocker, Rudolf. *Op. cit.*, p. 3.

⁸¹ Goldman, Emma. *Op. cit.*, p. 30.

⁸² Déri, Thomas et Francis Dupuis-Déri. *Op. cit.*, p. 19.

⁸³ Guérin, Daniel. *Op. cit.*, p. 75-76.

solidarité » ainsi que de retombées collectives, en opposition à « l'appropriation capitaliste », égoïste et individuelle⁸⁴. Cette forme de concurrence proudhonienne pourrait même être orientée vers le bien commun. Directement en lien avec la concurrence, la notion d'innovation est aussi fondamentale à l'anarchisme. Elle se trouve en filigrane chez la plupart des auteurs consultés. En effet, il s'agit d'une notion qui n'est pas explicitement mise de l'avant, mais dont il est souvent question. Chez Woodcock, à titre d'exemple, l'anarchisme est « une pensée dont l'objectif est d'apporter des transformations fondamentales à la structure de la société [...] »⁸⁵, impliquant nécessairement une capacité d'innover, c'est-à-dire « d'introduire quelque chose de nouveau dans un domaine »⁸⁶. D'ailleurs, il souligne une maxime importante associée à Pierre-Joseph Proudhon, soit que comme anarchiste, « [je] détruis et j'édifie »⁸⁷. L'idée d'innovation, d'introduction de nouveauté dans un domaine, est cruciale, que ce soit dans le milieu du travail, dans les relations entre les individus, mais aussi dans la société en tant que telle et elle va de pair avec l'idée de concurrence. Il s'agit des deux facettes d'un même phénomène.

Finalement, le dernier élément de la grille d'analyse est la notion d'esprit critique (libre réflexion). Bien qu'elle pourrait être associée ou incluse dans la notion de liberté, il s'agit d'un élément qui a été jugé trop important à la pensée anarchiste pour ne pas être catégorisé comme élément unique. Sans faire de détour, Dupuis-Déri soutient que « l'anarchie est la seule posture idéologique en phase avec la liberté de penser et de créer » et qui transcende le mouvement social en proposant, notamment, « une culture révolutionnaire »⁸⁸. Woodcock défend une thèse similaire en soulignant que, par sa nature (rejet des dogmes, des théories systématiques, ainsi que « son insistance sur le choix et la primauté du jugement individuel »), l'anarchisme est un terreau naturellement fertile dans lequel peut croître et se développer librement « une diversité d'opinions »⁸⁹. Il conclut qu'il est donc commun de remarquer chez les anarchistes une « liberté d'interprétation et une diversité d'approche »⁹⁰. Faisant écho au rejet de l'autorité, Noam Chomsky mentionne que l'anarchisme est « opposé à la surveillance intellectuelle exercée par les institutions cléricales et gouvernementales, s'efforce de stimuler le libre développement de toutes les énergies individuelles et sociales de la vie »⁹¹. Pour résumer, en reprenant les mots de

⁸⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁸⁵ Woodcock, Daniel. *Op. cit.*, p. 15.

⁸⁶ *Le Robert*. « Définition de innovation ». En ligne. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/innovation>. Consulté le 17/12/2024

⁸⁷ Guérin, Daniel. *Op. cit.*

⁸⁸ Déri, Thomas et Francis Dupuis-Déri. *Op. cit.*, p. 83-84.

⁸⁹ Woodcock, George. *Op. cit.*, p. 19.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 21.

⁹¹ Chomsky, Noam. *Op. cit.*, p. 10.

Goldman, l'anarchisme encourage les individus (hommes dans le texte) à penser, à enquêter ainsi qu'à analyser des propositions données⁹². Goldman insiste sur le caractère émancipateur de l'anarchisme. En effet, l'anarchisme permet à l'individu de s'affranchir d'une domination exercée par les institutions, par nature coercitives et autoritaires, notamment la domination cléricale⁹³.

En bref, ces sept éléments fondamentaux (la liberté, l'égalité, le rejet de l'autorité, l'autogestion, le bien commun, l'esprit critique, la concurrence et l'innovation) forment une grille d'analyse permettant de mettre en lumière la théorie épistémologique de Feyerabend et la tradition anarchiste. Chacun de ces éléments doit être abordé dans les pages de *CM* afin de confirmer ou infirmer l'hypothèse défendue dans cette recherche.

6. Méthodologie de recherche

6.1. Corpus

Avant de présenter la méthode qui permettra de confirmer ou d'infirmer l'hypothèse rattachée à la question de recherche, il est fondamental de délimiter clairement et rigoureusement l'objet d'étude. L'œuvre de Feyerabend, englobant ses livres, conférences et diverses interventions, est particulièrement vaste, reflet de sa carrière prolifique.

Les réflexions qui se manifestent entre les pages de *CM* sont l'aboutissement d'une réflexion depuis longtemps débutée par l'auteur. Dans son autobiographie, *Killing Time*, il mentionne que les arguments, les thèses et les conclusions présentées dans *CM* sont des réflexions qu'il avait déjà entamées plus de dix ans avant sa parution. À titre d'exemple, il souligne que ses thèses sur le pluralisme méthodologique étaient déjà dévoilées dans un article paru en 1963, soit plus d'une décennie avant la parution de *CM*, dans la revue *Delaware Studies for the Philosophy of Science*⁹⁴. Près d'une décennie plus tard, il utilisera d'ailleurs le titre *Against Method* (*Contre la méthode* en français) pour un article publié dans le périodique *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*⁹⁵. D'autre part, à plusieurs moments après la parution de son œuvre phare, Feyerabend est revenu sur ses conclusions et sa théorie. L'anarchisme épistémologique imprègne son œuvre sous forme de traces et de réflexions fragmentées, s'étalant au moins de 1963 jusqu'à 1995. Ces éléments rendent le cadre temporel de l'analyse excessivement vaste. De plus, des

⁹² Goldman, Emma. *Op. cit.*, p. 26.

⁹³ *Ibid.*, p. 31.

⁹⁴ Feyerabend, Paul. *Killing Time*. p. 139.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 140.

contradictions au niveau des réflexions, du raisonnement et des conclusions de Feyerabend peuvent ajouter un facteur de complexité considérable à l'analyse, principalement car plus de 30 ans séparent les premiers des derniers écrits sur le sujet.

Dans cette perspective, Feyerabend expose sa théorie dans *CM* ; par conséquent, l'analyse se concentre exclusivement sur cet ouvrage. Bien que certains auteurs, dont Pierre Gillis, font des liens entre d'autres écrits de Feyerabend, il est impératif de ne pas sortir du cadre dans lequel la théorie a été initialement intégralement présentée. C'est donc uniquement la théorie exposée dans ce livre qui constituera le corpus à l'étude dans le cadre de cette recherche, excluant du même coup tous les autres travaux, articles et ouvrages de Feyerabend. De plus, cette décision est motivée par l'ambiguïté de la relation qu'entretient Feyerabend avec l'anarchisme politique dans les premières pages de *CM* ainsi que dans son autobiographie. Le but de la présente recherche n'est pas d'analyser l'évolution des thèses de Feyerabend ainsi que les modifications ou les clarifications qu'il apporte aux arguments qu'il a mis de l'avant. D'autre part, l'analyse de l'ensemble du corpus de Feyerabend est une entreprise titanesque. Dans une idée d'économie d'espace et de temps, ainsi que pour l'ensemble des raisons mobilisées, *CM* sera la seule œuvre de Feyerabend à l'étude.

6.2. Méthodologie

Dans le but de mener à bien cette recherche, l'approche qui sera préconisée est principalement l'analyse de discours. Comme le présente Romana Coman dans *Méthodes de la science politique : De la question de départ à l'analyse des données*, l'analyse de discours est une méthode qui « s'inscrit dans une approche compréhensive ou critique » et « qui vise à étudier la dimension latente d'un discours, c'est-à-dire les messages et les valeurs implicitement véhiculées et qui sont constitutives de rapport de pouvoir et de domination »⁹⁶.

Afin de mieux être en mesure d'analyser *CM*, les notions fondamentales de l'anarchisme serviront de grille d'analyse. Cet objectif permettra de cibler les éléments à discerner et à repérer dans l'ouvrage à l'étude. De cette façon, l'œuvre sera disséquée de façon systématique et rigoureuse, tout en permettant d'offrir une réponse claire et sans ambiguïté sur la nature de la théorie épistémologique. Au terme de cette comparaison entre la grille d'analyse et l'anarchisme épistémologique de Feyerabend, il sera possible de déterminer si sa théorie est en concordance avec cette tradition philosophique. De plus, cette analyse a

⁹⁶ Coman, Ramona, et al. *Méthodes de la science politique : De la question de départ à l'analyse des données*. Paris : De Boeck Supérieur, p. 137.

aussi la capacité de mettre en lumière les lacunes théoriques (potentielles) de la théorie, tout en offrant une base conceptuelle solide pour en construire une nouvelle, plus performante ou du moins se rapprochant davantage et plus significativement de la tradition anarchiste. Afin de valider ou d'invalider l'hypothèse, chacune des notions mises de l'avant sera analysée dans l'œuvre de Feyerabend. Dans cet ordre d'idées, la notion de l'autogestion pourra être validée par des questions ou questionnement concernant la prise de décision, la distribution du pouvoir au sein du groupe, la structure et l'infrastructure de l'organisation. Ces questions auront donc comme but secondaire de décortiquer et de scruter la théorie épistémologique de Feyerabend. Cet exercice de questionnement sera réalisé pour chacune des notions fondamentales propres à l'anarchisme en théorie politique et testera rigoureusement la théorie épistémologique à l'étude.

7. Présentation de la structure de recherche

Cette recherche portant sur la nature et l'appartenance de la théorie épistémologique de Feyerabend à la riche tradition anarchiste s'échelonne sur trois chapitres. L'objectif de recherche est double. Dans un premier temps, il vise à déterminer si la théorie en question est en concordance avec les notions clefs de l'anarchisme. Ensuite, l'objectif est de proposer une nouvelle théorie qui applique les mêmes principes phares de la tradition anarchiste à la fois à l'activité scientifique et à la science, notamment en amalgamant une perspective sociologique et épistémologique.

Afin d'atteindre ce double objectif et de mener à terme cette recherche, chacun des trois chapitres est structuré autour d'objectifs distincts mais complémentaires. Le premier chapitre porte sur la théorie des champs développée par le sociologue français Pierre Bourdieu. Ce chapitre a comme objectif de présenter le champ et plus précisément le champ scientifique, c'est-à-dire ses composants, sa structure ainsi que les rapports entre les agents. D'autre part, il offre une analyse entre le champ scientifique et la société afin de mettre en lumière les similarités entre les deux formes d'organisations. Principalement pour appliquer les principes anarchistes au microcosme scientifique. Le second chapitre analyse la théorie épistémologique de Feyerabend à partir du cadre conceptuel défini dans cette partie de la recherche. Le troisième et dernier chapitre propose un exercice plus hétérodoxe. Plutôt qu'une d'analyse traditionnelle, cette partie de la recherche se concentre sur la proposition d'une nouvelle théorie anarchiste de l'activité scientifique et de la science, à mi-chemin entre la sociologie et l'épistémologie.

CHAPITRE 1 : ANALYSE BOURDIEUSIENNE DU MONDE SCIENTIFIQUE

1. Introduction

Une réflexion sur l'épistémologie, telle que celle présentée dans cette recherche, requiert une compréhension fine des méthodes et des fondements de la pratique scientifique. D'autre part, un certain niveau de connaissance de la structure et des dynamiques inhérentes de l'épistémologie est requis. Il va sans dire que la pratique scientifique est une arène où s'orchestre une multitude d'éléments de nature sociologique, dont relations et des luttes entre des agents et des institutions cadrés par une certaine quantité de règles, coutumes et normes. La compréhension des débats et des questionnements sur les origines et la nature de la connaissance, sur l'objectivité et la subjectivité ou encore sur les méthodes (scientifiques ou non) de recherche est aussi intrinsèque et fondamentale à une réflexion comme celle-ci. Dans cette mesure, une conceptualisation du monde scientifique est plus que nécessaire, notamment, car la mobilisation de l'anarchisme dans cette recherche rend la seule réflexion épistémologique quelque peu incomplète. Une étude portant sur les principes anarchistes en épistémologie requiert une compréhension des rapports de force, de la distribution du pouvoir et de l'organisation du monde scientifique. Dans cette mesure, une réflexion de nature sociologique, c'est-à-dire une analyse des phénomènes sociaux, des structures, des interactions, des comportements, des individus ainsi que des dynamiques sociales, est d'une extrême pertinence.

L'activité scientifique et la science ont été prises comme objet d'étude par de nombreux sociologues. Parmi ces travaux s'inscrivent plusieurs œuvres importantes, dont *Les mots et les choses* de Michel Foucault, *La science en action* de Bruno Latour ou encore *La sociologie de la science : Théorie et structure sociale de l'activité scientifique* de Robert K. Merton. Or, l'analyse sociologique et les outils conceptuels utilisés dans la recherche sont ceux développés par le sociologue français Pierre Bourdieu, notamment dans l'œuvre *Science de la science* ainsi que « la reconstitution » intitulée *Microcosmes : Théorie des champs*, basée sur des notes du sociologue et éditée par Jérôme Bourdieu et Franck Poupeau⁹⁷. Les raisons qui ont motivé l'utilisation de la théorie des champs de Pierre Bourdieu seront présentées et mises de l'avant dans la section suivante.

⁹⁷ Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. Paris : Éditions Raisons d'Agir, 2021, p. 9.

L'objectif de ce premier chapitre est donc de mettre en lumière l'analyse bourdieusienne du champ scientifique, notamment pour mieux comprendre comment existent et évoluent les agents à l'intérieur dudit champ. De plus, il est important de souligner que ce chapitre et la théorie des champs s'inscrivent tous deux dans une recherche portant sur les principes anarchistes mis en application dans un cadre épistémologique. Ce faisant, ce chapitre permet d'illustrer le fonctionnement de l'activité scientifique et de réfléchir à des questionnements propres à l'anarchisme. Ces questionnements portent sur la prise de décision, la liberté ainsi que le bien commun. Une partie importante du présent chapitre est consacrée à mettre en lumière les similarités entre le champ scientifique bourdieusien ainsi que la société, puisque cette dernière est généralement le canevas sur lequel se posent les constructions théoriques des anarchistes. Ce chapitre débutera par une réflexion sur la notion même de société, ses fondements et ses institutions. Ensuite, les concepts bourdieusiens d'*habitus*, de champ et de capital seront présentés. Cela sera suivi d'une comparaison entre les notions de champ et de société. Enfin, une conclusion permettra de relier cette théorie sociologique à la problématique de cette recherche épistémologique.

2. Pourquoi la théorie de Pierre Bourdieu?

L'utilisation de la théorie des champs n'a rien d'un hasard, bien au contraire. Cette théorie du sociologue français est préconisée, au profit de plusieurs autres, pour trois principales raisons : d'abord, elle offre un fort potentiel heuristique, c'est-à-dire qu'elle permet efficacement une conceptualisation claire et limpide du monde scientifique ; ensuite, elle permet de broser un portrait fidèle et absent d'ambiguïté ; enfin, elle permet une comparaison entre le monde scientifique et la société.

La théorie bourdieusienne et le concept de champ, comme le mentionne Frédéric Descheneaux, ont été « développés et enrichis durant 40 ans de travaux empiriques qui nourrissent la réflexion théorique », ce qui leur confère une valeur heuristique majeure⁹⁸. D'autre part, Descheneaux salue la volonté de Bourdieu d'ancrer sa construction théorique à un matériel empirique, constitué de plusieurs études⁹⁹. Selon cette logique, la théorie des champs permet une conceptualisation efficace, c'est-à-dire qu'elle offre la possibilité de prendre un objet d'une grande complexité et de l'organiser par le biais de différents concepts tels que le capital scientifique, le droit d'entrée ou encore la structure. Grâce à cette conceptualisation des divers champs (juridique, littéraire ou religieux), Bourdieu offre un ensemble de

⁹⁸ Descheneaux, Frédéric. Compte rendu de *Microcosmes. Théorie des champs*, de Pierre Bourdieu (Paris, Éditions Raisons d'Agir, 2021). *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 48, no 1, (2022), p. 2.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 2.

pièces conceptuelles permettant une vision globale des mécanismes intrinsèques à ces nombreux microcosmes sociaux. Cette conceptualisation claire et concise, qui regroupe une multitude d'éléments internes ainsi qu'externes au monde scientifique, permet une compréhension fine et précise du champ scientifique, principalement par l'appui empirique à la base de la théorie bourdieusienne.

Deuxièmement, la théorie des champs de Bourdieu est mobilisée principalement pour sa capacité à mettre en lumière le monde social et les dynamiques, institutions et relations sociales qui le façonnent. Dans *Microcosmes : Théories des champs*, Bourdieu et Poupeau mettent de l'avant l'ensemble des éléments étudiés et compris à l'intérieur de la théorie bourdieusienne. La théorie des champs considère le processus de différenciation (des membres d'un champ) ainsi que l'autonomie (du champ), les rapports de forces et les champs de lutte (au sein du champ), les différentes formes de capitaux de même que la division du travail de domination et la distribution du pouvoir. Cette liste des éléments étudiés dans la théorie bourdieusienne montre l'ampleur et l'envergure de son potentiel analytique et explicatif. Il s'agit donc d'une théorie d'une grande valeur, dotée d'un certain potentiel pour exposer et pour mettre en lumière les rouages de l'activité scientifique.

Troisièmement, la théorie bourdieusienne permet de faire le pont entre la société et le champ scientifique, c'est-à-dire qu'elle propose un parallèle entre le cosmos social et les microcosmes qui le constituent. Pour reprendre les mots de Bourdieu lui-même, « le cosmos social est constitué de l'ensemble de ces microcosmes sociaux hiérarchisés et relativement autonomes »¹⁰⁰. La mise en exergue tiré d'une œuvre de Leibniz et qui figure dans *Microcosmes* appuie cette idée en supposant que « [la] plupart des choses que nous percevons en grand, celui qui a la vue perçante [...] les retrouverait proportionnellement en petit [...] »¹⁰¹. Cette facette de la théorie des champs est un élément clef dans le cadre de cette recherche, puisque cette idée de proportion entre cosmos et microcosme permettra d'apposer les principes anarchistes en théorie politique (traditionnellement appliqués à la société) au microcosme scientifique.

3. La théorie des champs de Pierre Bourdieu

L'œuvre de Pierre Bourdieu est très volumineuse, entre ses nombreux ouvrages, ses publications scientifiques et ses multiples interventions médiatiques. Au travers de son œuvre, Bourdieu a développé sa théorie des champs, proposant même dans *Science de la science et réflexivité* une analyse du champ

¹⁰⁰ Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. p. 695.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 28.

scientifique. Le but de la mobilisation de l'analyse bourdieusienne du champ scientifique est de comprendre le fonctionnement du monde scientifique. Il va de soi que, comme toute autre forme d'organisation sociale et d'organisme, le champ scientifique n'est pas un ensemble monolithique et homogène, mais plutôt un ensemble constitué d'éléments hétérogènes et distincts.

En effet, les nombreux laboratoires, groupes de recherche, départements universitaires et plus largement les différentes disciplines peuvent varier à de nombreux égards. Ces distinctions potentielles font de ces champs, des organisations avec leur propre identité, fonctionnement et structure, en plus d'être constituées d'individus tout aussi différents (tant à l'intérieur même de la forme d'organisation scientifique qu'ils occupent que par rapport aux autres individus à l'intérieur des autres formes d'organisation scientifique au sein du vaste champ scientifique). Or, l'intention en usant de l'analyse de Bourdieu n'est pas de faire une généralisation grossière et maladroite de l'activité scientifique, mais plutôt d'obtenir une compréhension globale des fonctionnements internes du monde scientifique. Grâce au travail du sociologue, une meilleure inclusion et articulation des principes anarchistes dans une théorie épistémologique sera d'autant plus rigoureuse puisqu'elle prendra en considération ces outils conceptuels et ces conclusions.

3.1. Microcosmes et champs

Afin de bien comprendre la théorie de Bourdieu, il est fondamental de distinguer deux termes qui sont à la base de son analyse, soit les notions de *microcosme* et de *champ*. Dans un chapitre de l'œuvre intitulée « Une histoire des sciences humaines », Jean-François Dortier souligne que les notions de champ, de microcosme ou de milieu sont quasiment des synonymes et sont interchangeables. Ce sont des domaines d'activité religieux, médical, artistique ou encore politique¹⁰². En préambule de *Microcosme : Théories des champs*, Bourdieu et Poupeau proposent une définition précise et minutieuse de la notion de champ. Le champ renvoie à « [...] un système de relations objectives entre des positions qui sont déterminées par la structure de la distribution des positions qui sont déterminées par la structure de la distribution des différentes espèces de capitaux, dont la possession commande l'accès aux profits spécifiques en jeu dans le champ considéré »¹⁰³. Essentiellement, le champ est un système social, un microcosme qui se situe dans le cosmos social et qui le constitue partiellement. L'ensemble des champs (artistique, scientifique ou

¹⁰² Dortier, Jean-François. *Une histoire des sciences humaines*. Auxerre : Éditions Sciences Humaines, 2012, p. 265.

¹⁰³ Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. p. 8.

politique) sont « relativement autonomes » et sont positionnés selon une logique hiérarchisante¹⁰⁴. Dans *Science de la science et réflexivité*, Bourdieu propose d'analyser le champ scientifique. Dans le chapitre *Un monde à part*, il a comme objectif de mettre en lumière « [...] les *structures* qui orientent les pratiques scientifiques »¹⁰⁵. Il y introduit une nuance fondamentale dans son œuvre qui fait un vibrant écho aux propos mentionnés précédemment portant sur l'unicité des différents milieux scientifiques. En effet, il brosse un portrait plus précis du champ scientifique en mentionnant que celui-ci est constitué de différents organismes hiérarchisés par ordre de grandeur. Le champ scientifique est constitué de diverses disciplines hiérarchisées (physique, anthropologie, science politique), ces disciplines sont elles-mêmes constituées de plus petits organismes, les laboratoires¹⁰⁶.

3.2. Le champ de force et de lutte

Dans l'article « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », Bourdieu soutient que le champ scientifique est semblable à un « [...] système de relations objectives entre les positions acquises (par des luttes antérieures) » et qu'il « [...] est le lieu (c'est-à-dire l'espace de jeu) d'une lutte de concurrence qui a pour enjeu *spécifique* le monopole de *l'autorité scientifique* »¹⁰⁷. Il présente deux éléments distincts, mais complémentaires qui se retrouvent dans le champ, soit des forces (ou des pouvoirs) distribuées d'une certaine façon et des lieux de luttes qui opposent des acteurs (qui ont une partie, plus ou moins grande, du pouvoir qui se situe à l'intérieur du champ).

Ce champ de forces voit sa structure définie principalement en fonction de « [...] la distribution du *capital spécifique* détenu, au moment considéré, par les différents agents ou institutions efficaces dans le champ »¹⁰⁸. Bourdieu souligne que ce sont les agents eux-mêmes (savants isolés, laboratoires ou équipes) qui constituent la structure dans laquelle ils évoluent, c'est-à-dire que ce sont les relations entre ces divers acteurs qui génèrent le champ scientifique et les rapports de forces qui y opèrent¹⁰⁹. L'agent possède une certaine force dans le champ scientifique en fonction de ces atouts propres, donc la force ou le pouvoir qu'il possède dépend « [...] du volume et de la structure du capital de différentes espèces qu'il possède »¹¹⁰.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 8.

¹⁰⁵ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 68.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 68.

¹⁰⁷ Bourdieu, Pierre. « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison ». *Sociologie et société*, vol. 7, no 1, (1975), p. 91.

¹⁰⁸ Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. p. 281

¹⁰⁹ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 69.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 70.

Cette distribution de pouvoir qui se manifeste fait en sorte qu'il existe des dominants et des dominés. La position occupée par les agents est dépendante de la structure du champ, c'est-à-dire qu'elle varie en fonction de la distribution de capital scientifique entre les acteurs. L'auteur définit cette notion de capital symbolique comme étant « une espèce particulière de capital symbolique, capital fondé sur la connaissance et la reconnaissance »¹¹¹.

Il souligne aussi que, contrairement à « l'hagiographie scientifique », le champ scientifique est « un lieu de luttes » qui rompt avec l'idée d'une « communauté scientifique » consensuelle et exempte de tension¹¹². En effet, la distribution inégale de capital parmi les agents fait en sorte que le champ est un espace concurrentiel, « où s'affrontent des agents ou des institutions qui travaillent à la valorisation de leur propre capital [...] ». Pour les dominants, l'enjeu de la lutte est la conservation de la structure telle qu'elle est ; pour les dominés, il s'agit de la modifier¹¹³. Comme le souligne Dortier, les luttes opposent des individus (scientifiques) ou des clans (chaires de recherche ou laboratoire) dans le but de maintenir des acquis ou d'acquérir un certain positionnement ou statut¹¹⁴. Essentiellement, Bourdieu explique que le but de la lutte est l'imposition par les dominants « [...] de la science la plus conforme à leur intérêt spécifique, c'est-à-dire la mieux faite pour leur permettre de conserver ou d'augmenter leur capital »¹¹⁵. L'enjeu de la lutte est principalement articulé autour de la « définition de la science », principalement « [...] la délimitation des problèmes, des méthodes, des modes d'expression qui peuvent être considérés comme scientifique »¹¹⁶. La lutte et la volonté d'accumulation du capital, à l'intérieur du champ scientifique, sont donc motivées par l'intérêt personnel des divers agents qui souhaitent s'élever au sein du groupe. Cependant, l'acquisition d'une grande quantité de capital et la position de dominant n'est qu'éphémère, puisque le dominant est constamment en concurrence avec des *challengers* qui font naître une vigilance permanente et une obligation de renouvellement de leur position par des innovations récurrentes.

Les dominants tendent et ont tout intérêt à conserver le *statu quo*, c'est-à-dire à maintenir comme hégémoniques les normes, les pratiques et les théories qui les favorisent et les positionnent au haut de l'échelle sociale. Or, comme le champ scientifique est d'abord un champ de lutte et de tensions entre les acteurs, le *statu quo* qui garantit le positionnement dominant de certains acteurs est constamment

¹¹¹ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 70.

¹¹² Bourdieu, Pierre. « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison ». p. 92.

¹¹³ Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. p. 281.

¹¹⁴ Dortier, Jean-François. *Op. cit.*, p. 265.

¹¹⁵ Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. p. 292.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 293.

menacé. Ce faisant, les innovations ayant le potentiel d'ébranler cette structure rencontrent souvent une grande résistance et ne sont pas vues d'un bon œil par les dominants¹¹⁷. Dès lors, les révolutions scientifiques et les changements de paradigmes (pour reprendre un vocabulaire tiré de l'œuvre de Thomas Khun) ont le potentiel de complètement changer et de transformer l'organisation du champ, et par le fait même, la hiérarchie¹¹⁸. Après tout, « les révolutions scientifiques bouleversent la hiérarchie des valeurs sociales attachée aux différentes formes de pratique scientifique, donc la hiérarchie sociale des différentes catégories de savants »¹¹⁹.

3.3. L'autonomie et le droit d'entrée à l'intérieur du champ

Le champ scientifique se distingue du milieu dans lequel il se trouve par le biais de frontières bien présentes, quoiqu'ayant un degré de perméabilité variable. Cette idée de frontière, de démarcation ou encore de périmètre est fondamentale afin d'ériger une conception dichotomique entre l'intérieur et l'extérieur du champ. La théorie bourdieusienne offre non seulement une réflexion sur l'autonomie et les frontières du champ scientifique, mais une réflexion sur le droit d'entrée nécessaire pour les transcender.

Le champ scientifique jouit d'une relative autonomie face aux pressions externes. En effet, les forces internes de la structure du champ sont assez indépendantes des forces extérieures, telles que les pressions politiques¹²⁰. Au fil du processus d'institutionnalisation au sein des milieux universitaires, la volonté d'indépendance des disciplines scientifiques favorise l'émergence de « [...] frontières destinées à les délimiter et à les protéger »¹²¹. Selon Bourdieu, le degré d'autonomie des diverses disciplines (sous-champs) fluctue en fonction notamment du « volume des ressources scientifiques accumulées »¹²². Pour chacun des champs possibles (religieux, littéraire ou juridique), bien que le degré d'autonomie oscille, certaines caractéristiques demeurent invariables. C'est notamment le cas de la constitution d'institutions spécifiques ainsi que des compétences spécifiques¹²³.

En parallèle avec le degré d'autonomie, les champs se distinguent les uns des autres par le biais d'un droit d'entrée qui varie en forme ainsi qu'en force. Bourdieu illustre ce phénomène par la comparaison entre

¹¹⁷ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p.124.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 127.

¹¹⁹ *Ibid.*, p.126.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 95.

¹²¹ *Ibid.*, p. 100.

¹²² Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. p. 295.

¹²³ *Ibid.*, p. 568.

les champs scientifiques, juridiques et littéraires : la mesure du niveau de scolarité dans le droit d'entrée est beaucoup plus faible au sein du microcosme littéraire que dans le champ scientifique¹²⁴. Le droit d'entrée s'illustre comme une forme de douane à la périphérie du champ et permet d'imposer aux nouveaux arrivants certaines exigences minimales pour y pénétrer. Ces exigences variables prennent la forme d'un capital spécifique, qui peut être symbolique, économique ou social¹²⁵. Pour le champ scientifique, il mentionne que le droit d'entrée suppose l'acquisition de deux éléments distincts qui sont des produits de l'éducation ; la compétence (*habitus scientifique*) ainsi que l'appétence (la croyance dans les enjeux ainsi que dans la vie scientifique)¹²⁶. Essentiellement, le champ est doté d'une sorte de frontière prenant la forme du degré d'autonomie et d'une exigence (capital spécifique) imposée pour transcender ces frontières et l'intégrer.

3.4. Capital et *habitus*

Les notions de capital et d'*habitus* sont des éléments cruciaux de la théorie et de la notion de champ scientifique. Cette présente, et dernière section, est dédiée à mettre en lumière la valeur conceptuelle que Bourdieu accorde à ces notions et la façon dont elles se manifestent dans le champ scientifique. Il sera donc question de la notion de capital, puis celle d'*habitus*.

La notion de capital occupe une place importante dans l'œuvre de Bourdieu et elle est particulièrement bien présentée dans le texte « The Forms of Capital ». Il y définit le capital comme une somme de travail, incorporé ou matérialisé, réalisée par un individu. Il s'agit d'une forme de pouvoir ou de ressource (qui peut se manifester comme un bien matériel ou des connaissances et des compétences) permettant à un individu d'exercer un contrôle ou une influence sur un ou plusieurs aspects de la vie sociale¹²⁷. La première forme de capital présentée est celle de nature économique. Il s'agit essentiellement de ressources financières ou monétaires, mais il peut aussi s'agir de droits de propriété. Ensuite, le capital social renvoie aux liens sociaux, aux contacts ou au réseau de connexion avec des individus. Tout comme le capital économique, la forme institutionnalisée du capital social renvoie à des titres honorifiques, à des nominations ainsi qu'au prestige social. Finalement, le capital culturel renvoie aux connaissances, aux qualifications et aux compétences développées par un individu. Il prend la forme de qualifications

¹²⁴ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 95.

¹²⁵ Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. p. 572.

¹²⁶ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 101-102.

¹²⁷ Bourdieu, Pierre. « The Forms of Capital ». In *Handbook of Theory and Research for the Sociology of Education*, sous la dir. de J. Richardson, p. 241-258. Westport : Greenwood, 1986, p. 21.

éducatives lorsqu'il est institutionnalisé¹²⁸. Dans le texte « Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu », Jacques Dubois et ses collègues présentent une quatrième forme de capital : le capital symbolique¹²⁹. Pour ces auteurs, le capital symbolique est fondé sur le prestige et la reconnaissance d'un individu au sein d'un groupe social, fonctionnant quelque peu comme un crédit de notoriété. Il s'agit d'un capital relationnel, qui peut être transformé en capital économique, permettant de lier reconnaissance sociale et avantages matériels¹³⁰.

Bourdieu traite aussi de la notion de capital scientifique dont il mentionne qu'il « [...] fonctionne comme un capital symbolique de reconnaissance qui vaut d'abord, et parfois exclusivement, dans les limites du champ »¹³¹. Il s'agit du cumul de reconnaissances et d'actes de connaissances qui sont accomplis par des agents à l'intérieur du champ scientifique. Or, une nuance importante et fondamentale est mentionnée par Bourdieu à propos du capital scientifique. En effet, la forme de pouvoir symbolique qui découle de l'accumulation de capital scientifique « [...] ne s'exerce que sur des agents qui ont les catégories de perception nécessaires pour le connaître et le reconnaître ». Un paradoxe émerge alors : pour qu'un individu se plie à cette forme de pouvoir, il doit nécessairement le reconnaître et donc, être complice de celui-ci¹³². D'ailleurs, Bourdieu montre qu'il existe deux formes distinctes de capital scientifique à l'intérieur du champ : le capital d'autorité scientifique et le capital de pouvoir sur le monde scientifique. Finalement, le capital scientifique, uniquement s'il est ratifié et accepté par les autres membres du champ, peut transcender les frontières du champ pour s'exercer sur la société civile, entre autres par le biais de la vulgarisation scientifique ou encore l'intervention médiatique¹³³.

C'est au cœur d'*Esquisse d'une théorie de la pratique* que Pierre Bourdieu introduit la notion d'*habitus* qui est récurrente dans ses travaux. Comme le souligne Liam Gillespie, cette œuvre met de l'avant un cadre permettant de comprendre la façon dont les contextes culturels reproduisent les moyens de leur production et étudie les effets de ce phénomène de reproduction sur les agents¹³⁴. Essentiellement, la notion d'*habitus* est d'une grande richesse théorique et elle est présentée dans la section de l'œuvre

¹²⁸ *Ibid.*, p. 21.

¹²⁹ Dubois, Jacques *et al.* « Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu ». *CONTEXTES*, (2013).

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 111.

¹³² *Ibid.*, p. 110.

¹³³ *Ibid.*, p.113.

¹³⁴ Gillespie, Liam. *Critical Legal Thinking*. « Pierre Bourdieu : Habitus ». En ligne. <https://criticallegalthinking.com/2019/08/06/pierre-bourdieu-habitus/>. Consulté le 17/12/2024

intitulée *Structures, habitus et pratiques*. Il s'agit d'un ensemble de schémas intériorisés par l'individu (perceptions, attitudes, façons d'agir) au fil de ses expériences personnelles, donc façonnés à partir de l'histoire même de l'individu. L'*habitus* a comme effet d'orienter les comportements, les pratiques et les perceptions des individus. De façon inconsciente et involontaire les *habitus* d'un individu agissent à titre de guide. En plus d'avoir un potentiel explicatif sur les comportements, Bourdieu mentionne que l'*habitus* est un intermédiaire qui permet d'exposer et de comprendre comment les influences extérieures (normes culturelles, les classes sociales ou encore les conditions économiques) jouent sur les comportements et les choix des individus, sans toutefois les contrôler¹³⁵. En bref, la notion d'*habitus* réfère à un système de connaissances, de dispositions ainsi que de schémas durables et adaptables qui est acquis par l'individu, et ce, selon son environnement social, sa formation et son histoire, orientant de façon inconsciente et involontaire ses actions et ses réflexions.

La notion d'*habitus* est mobilisée et évoquée par Bourdieu dans son analyse du champ scientifique, principalement dans *Science de la science et réflexivité*. Les agents du champ scientifique sont, essentiellement, des savants, des scientifiques ayant une formation universitaire (baccalauréat, maîtrise, doctorat) liée à un ou plusieurs sous-champs scientifiques (physique, chimie, anthropologie, etc.). Dans son texte « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », il évoque que l'*habitus* scientifique est un ensemble de dispositions sédimentées par l'exposition, l'évolution et la socialisation prolongées des agents à l'intérieur du champ. L'*habitus* scientifique sculpte la façon dont les agents abordent les questions et les hypothèses de recherche, manipulent les données, interprètent les résultats d'analyse, mais influence aussi leur interaction avec leurs collègues, les institutions et les outils. De plus, il montre que l'*habitus* n'est pas seulement une accumulation de connaissances scientifiques et des institutions. En effet, l'*habitus* permet aux agents d'évoluer et d'interagir au sein de ces structures, de se plier aux normes ou même de les transgresser¹³⁶. Finalement, Bourdieu insiste sur le principe des pratiques scientifiques comme composante fondamentale de la notion d'*habitus*. À propos du champ scientifique, il défend que « s'il y a un lieu où on pourrait supposer que les agents agissent conformément à des intentions conscientes et calculées, selon des méthodes et des programmes

¹³⁵ Bourdieu, Pierre. *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris : Éditions Points, 2015, p. 159.

¹³⁶ Bourdieu, Pierre. « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison ». p. 26.

consciemment élaborés, ce soit bien le domaine scientifique »¹³⁷. L'*habitus* est aussi une forme de maîtrise pratique (« un art de connaisseur »)¹³⁸.

3.5. En bref, le champ scientifique bourdieusien...

L'analyse du monde scientifique à partir de la théorie des champs permet une compréhension claire et précise du champ scientifique, de ses frontières, de ses normes ainsi que des agents qui y évoluent. Bien entendu, l'analyse bourdieusienne n'est pas exempte de défaut ou d'incohérence, rencontrant probablement plusieurs détracteurs au fil des années. Or, cette théorie et l'analyse qu'elle permet de produire jettent les bases pour une application des principes phares de l'anarchisme dans une théorie épistémologique satisfaisante.

Dans ces œuvres et ces textes consacrés à la théorie et au champ scientifique, Bourdieu introduit et forge nombre de concepts qui ont été définis, illustrés et attachés à la pratique scientifique. D'abord, le sociologue présente le monde scientifique comme un champ, un microcosme social composé lui-même de sous-champs (les disciplines). Ce champ scientifique est un lieu délimité, matériellement ou non, qui est constitué de frontières exigeant certaines modalités afin d'obtenir un *droit d'entrée*. Il est traversé de tensions et de rapports de forces entre différents agents et institutions ; alors que certains luttent pour conserver leur position sociale et leur pouvoir, d'autres tentent d'en obtenir davantage. Les luttes et les tensions peuvent mener, dans certains cas et certaines disciplines, à des révolutions scientifiques, des changements de paradigmes qui bousculent et souvent perturbent l'ordre établi. Ainsi, les dominants peuvent se montrer hostiles à l'innovation, car de nouvelles théories pourraient potentiellement entraîner un changement radical de paradigme (au sens kuhnien) dans la discipline. Bref, le champ scientifique est un lieu semi-autonome et hiérarchisé, perméable aux pressions externes, muni de frontières dans lequel évoluent les agents.

Au cœur du champ agissent des agents. Ces individus possèdent, à proportions variables, un certain pouvoir tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, en fonction de la reconnaissance accordée par leurs pairs. Ils possèdent un capital spécifique, c'est-à-dire une accumulation de connaissances et de reconnaissances scientifiques qui leur confère un certain pouvoir. Ce pouvoir est paradoxal puisque, pour s'exercer, il nécessite la complicité de celui qui le subit. Finalement, les agents sont dotés d'un *habitus*, soit un

¹³⁷ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 78.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 79.

ensemble de connaissances, de préjugés (positifs ou non) et de techniques intériorisées par l'individu. L'*habitus* est le résultat de divers éléments sociaux, dont l'éducation, le milieu de provenance de l'individu et la classe sociale de laquelle il provient. Cette notion influence, involontairement, les comportements et les réflexions d'un agent, tout comme un réflexe agit instinctivement et sans intervention consciente.

4. Société : définition, composants et individus

L'anarchisme, traditionnellement perçu comme une théorie ou une idéologie politique, a surtout exploré les interactions et les structures des sociétés humaines. Des figures telles que Mikhail Bakounine, Emma Goldman ou Noam Chomsky ont profondément enrichi ce domaine par leurs réflexions philosophico-politiques. Cependant, l'attention presque exclusive réservée aux sociétés humaines porte à se questionner sur l'application potentielle des principes de l'anarchisme à différents médiums tels que l'épistémologie et l'activité scientifique.

Cette interrogation est cruciale pour élargir le champ d'application de l'anarchisme. L'adaptation des idées anarchistes à des contextes autres que les structures sociales nécessite une analyse comparative minutieuse entre les bases de la société et celles du monde scientifique. Identifier et explorer les points communs et les interactions potentielles entre ces domaines pourrait non seulement enrichir la théorie anarchiste, mais aussi mettre en branle des applications novatrices dans des champs peu explorés par cette tradition philosophico-politique.

Cette section se concentre maintenant sur une analyse détaillée de la notion de société, en adoptant une perspective globalement sociologique. Elle présente d'abord une définition de la société et explore ensuite ses principaux composants. Le but n'est pas d'énumérer toutes les manifestations possibles de cette notion extrêmement complexe, mais plutôt de fournir une vue d'ensemble de la société, de ses dynamiques internes et des forces qui la façonnent. Cette exploration contribue à établir les bases d'une théorie anarchiste plus inclusive, applicable à une variété de contextes visant à révéler le potentiel de transformation et d'innovation au sein de diverses disciplines académiques.

4.1. Société, une définition

Dans un article intitulé « Société », Théodore W. Adorno, figure de proue de l'École de Francfort, aborde la notion de société ainsi que le travail de définition qui y est associé. Il défend l'idée que la notion de société n'est pas une catégorie statique (invariable et immuable), mais plutôt un concept fonctionnel. Il

s'agit donc d'un concept désignant un objet qui se définit principalement par ses fonctions, ses relations et les interactions entre les éléments qui le constituent¹³⁹. Pour reprendre les propos d'Adorno, « l'objet qui désigne le mot *société* n'est pas en soi rationnel et continu »¹⁴⁰. Il présente l'idée que la notion de société ne constitue ni un phénomène stable ni homogène. Elle est loin d'être statique ou uniforme ; au contraire, elle est marquée par une évolution constante, des transformations profondes et des métamorphoses. En outre, la société n'est pas exclusivement régie par des principes ou des lois logiques, systématiques et explicites. Des éléments et des facteurs irrationnels, tels que les émotions et les croyances inhérentes à ses composants (le comportement des agents, leurs interactions et les institutions) jouent également un rôle crucial dans sa dynamique. Cette complexité rend la compréhension de la société difficile, mais nécessaire pour saisir les multiples facettes qui influencent ses changements et sa cohésion. Ainsi, il devient essentiel de reconnaître que la société, loin d'être un simple ensemble d'individus, est une entité vivante et en perpétuel renouvellement, façonnée par des forces à la fois visibles et invisibles. Ces clarifications et commentaires sur la notion même de société présentée par Adorno permettent de mieux saisir sa nature évolutive. Dans cette mesure, les éléments et les arguments avancés par le philosophe seront pris en compte dans cette tentative de définition de la notion de société et favoriseront la mise en place d'un cadre spatio-temporel clair, plutôt que de proposer une définition historique.

Dans une présentation du texte « Introduction à la sociologie », signé par Henri Janne et figurant dans la *Revue de l'Institut de sociologie*, Claude Javeau met de l'avant la notion de société. L'objectif du texte est principalement de définir et de délimiter l'objet principal du champ sociologique, soit le social¹⁴¹. Le terme *social* désigne « [...] ce qui concerne ce phénomène de vie en communauté qui caractérise les hommes »¹⁴². Dans le texte, la société est définie comme une communauté humaine, d'un degré de complexité variable, où se trouvent, interagissent et évoluent des individus. Les membres de la société, les individus, ont des rapports, volontaires ou non, entre eux et sont dans une situation d'interdépendance relative, formant par ailleurs un groupe étant lui-même fragmenté en plus petits groupes (microcosmes)¹⁴³. D'ailleurs, l'auteur oppose deux conceptions de la société : la société globale qui renvoie à tous les

¹³⁹ Adorno, Theodor W. « Société ». *TUMULTES*, no 17-18, (2002), p. 364.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 364.

¹⁴¹ Javeau, Claude. « Présentation du texte d'Henri Janne "Introduction à la sociologie générale" ». *Revue de l'Institut de Sociologie*, no 3, (1951), p. 345.

¹⁴² *Ibid.*, p. 345.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 345.

individus d'une certaine zone géographique et les sociétés partielles qui font écho à des entités qui peuvent évoluer à l'intérieur de la société globale.

Le texte de Javeau évoque, comme composant de la société, les institutions qui sont des éléments qui dépassent souvent les frontières de communautés politiques et permettent la constitution d'une civilisation. Ces institutions prennent la forme d'un langage, d'une religion ou encore d'une monnaie¹⁴⁴. En plus des individus et des rapports qu'ils entretiennent entre eux, et des institutions, la société est composée de culture et de valeurs. Finalement, l'auteur mentionne que le *social* renvoie au « [...] phénomène de vie en communauté qui caractérise les hommes », ce faisant, des phénomènes de nature économique ou juridique peuvent être étudiés sous l'angle de leurs ramifications et interactions sociales¹⁴⁵. Ainsi, l'approche de Janne offre une vue d'ensemble sur la société, perçue comme un réseau complexe et polymorphe de relations, d'individus, d'institutions, de valeurs et de culture, se matérialisant à divers niveaux d'organisation et d'échelle.

Dans « Qu'est-ce qu'une société? », Achille Weinberg présente une réflexion sur la notion de société et ses fondements, affirmant d'emblée qu'il n'a pas une définition canonique de la notion. Toutefois, l'auteur fait part d'un consensus dans le monde sociologique qui suppose que la société est bien plus qu'un simple regroupement d'individus sur un territoire donné. Selon Weinberg, l'idée de société n'est pas strictement liée à des facteurs telle la ressemblance entre les individus ou leur nombre, mais désigne plutôt « [...] des liens d'interdépendance suffisamment consistants pour former un ensemble plus vaste »¹⁴⁶. Il mentionne aussi un article de Georg Simmel qui cherche à savoir et à comprendre quel est le ciment du lien social, comment se maintiennent les formes sociales. L'auteur propose quatre piliers de cet ordre social qui sont rattachés respectivement à des théoriciens, des sociologues et des auteurs. Ces piliers sont le pouvoir, l'échange, la culture et les émotions collectives¹⁴⁷.

Le premier pilier est le pouvoir comme structure de l'ordre social. Les penseurs qui s'y rattachent sont, notamment, Thomas Hobbes et Max Weber qui proposent que l'État, par le biais du pouvoir et de la contrainte, fonde l'ordre évitant ainsi le chaos. Plus tard, Foucault renforce cette perspective en montrant la façon dont le pouvoir s'immisce dans d'autres sphères de la vie des individus, dont l'école, le travail et

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 346.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 346.

¹⁴⁶ Weinberg, Achille. « Qu'est-ce qu'une société? ». *Sciences Humaines*, no 234, (2012), p. 32.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 32.

la vie familiale. Cette perspective foucauldienne propose une transformation de la société en un enchevêtrement de disciplines ayant pour effet de réguler le comportement des individus¹⁴⁸.

Le second pilier met de l'avant le maintien de l'ordre social à travers le prisme de l'échange. Cette idée, principalement développée par Adam Smith, repose sur le concept d'interdépendance économique, selon lequel les individus dépendent mutuellement les uns des autres grâce à une division commune et spontanée du travail. Cette division du travail assure que tous peuvent, grâce à leur labeur respectif, répondre à leurs besoins, encourageant le maintien des liens sociaux. Weinberg souligne qu'Émile Durkheim utilise le concept de solidarité organique pour mettre en lumière le fonctionnement de la société reposant sur la complémentarité des rôles de chacun. Quant à Erving Goffman et les théoriciens interactionnistes, ils défendent l'idée que les interactions entre les individus améliorent la coordination sociale par le biais de règles et de rituels de communication de nature informelle¹⁴⁹.

Le troisième pilier social est porté par le rôle de la culture et des valeurs. Pierre Bourdieu et Norbert Elias défendent l'idée que les individus intègrent et intériorisent, dès l'enfance, les normes sociales et culturelles, et ce, à partir de leur environnement d'évolution respectif. De son côté, Elias traite de « processus de civilisation », qu'il définit comme une évolution des normes sociales vers des comportements pacifiques et raffinés à l'intérieur des sociétés occidentales. Pour Bourdieu, les normes et prédispositions culturelles sont transmises et influencent le comportement des individus de façon inconsciente, ou sans qu'ils en soient nécessairement conscients ; c'est ce qu'il désigne comme l'*habitus*¹⁵⁰.

Le dernier pilier est consacré à l'importance des émotions sociales dans le processus de structuration de la vie en société. Weinberg affirme qu'il s'agit d'une approche sociologique qui prend en considération des éléments longtemps mis de côté par la sociologie. Ces éléments, tels l'amour, l'empathie ou encore la culpabilité, ont un rôle crucial et fondamental à jouer dans la formation des liens sociaux. Le philosophe Axel Honneth a grandement insisté dans ses travaux sur l'importance notable de la recherche de reconnaissance dans trois principales sphères : les relations personnelles, la sphère publique et le milieu professionnel. Selon Weinberg, cette quête de reconnaissance constitue une problématique centrale des

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 32.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 32.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 32.

organisations contemporaines, où de nombreux professionnels constatent un déficit de valorisation dans le cadre de leur emploi salarié¹⁵¹.

4.2. La société, finalement

En bref, les auteurs et les textes mobilisés confirment la nature complexe de la notion de société par la pluralité de leurs perspectives et de leurs positionnements théoriques. La nature hautement dynamique et polymorphe de cette notion a été indubitablement évoquée. D'abord, Adorno propose une perspective intéressante sur la définition même de la notion de société. Plutôt que d'être un ensemble immuable, uniforme et statique d'éléments et de composants, elle serait plutôt un concept fonctionnel, c'est-à-dire qu'elle se caractérise par des mouvements et des transformations perpétuels. Ensuite, les thèses de Henri Janne proposent une définition plus conservatrice de la notion de société. Globalement, Janne soutient que la société est une communauté humaine complexe dans laquelle prévalent l'interdépendance entre les individus et les interactions sociales, mais aussi les institutions, la culture et les valeurs. Finalement, Achille Weinberg, en mobilisant et opposant divers auteurs, brosse un portrait de la société s'appuyant sur les liens d'interdépendance entre les individus qui forment un ensemble plus vaste qu'eux-mêmes et se structurent autour de quatre principaux piliers : le pouvoir, l'échange, la culture ainsi que les émotions collectives.

Essentiellement, la notion de société transcende l'idée d'un regroupement d'individus sur une zone géographique donnée. La notion de société renvoie plutôt à un tissu dense d'échanges et de relations entre des agents, qui sont eux-mêmes influencés (consciemment ou non) par des forces sociales, culturelles, émotionnelles ainsi qu'économiques. La société peut alors être définie comme un regroupement organisé d'individus différents et distincts qui sont interdépendants et qui participent à la construction d'un espace partagé qui est régi par des pratiques, des normes et des institutions.

5. Champ scientifique et société : un simple changement d'échelle?

La quatrième de couverture de *Microcosmes : Théories des champs* propose une citation de Bourdieu qui réfère au cosmos social comme étant constitué d'une pluralité de microcosmes sociaux qui sont d'une relative autonomie et hiérarchisés. L'interrogation du présent chapitre s'articule autour de cette idée. Afin d'appliquer de façon satisfaisante les principes phares de l'anarchisme à l'activité et au champ

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 32.

scientifiques, il est nécessaire de s'assurer de la concordance entre le champ scientifique et la société. Dans le but de valider si une comparaison est possible, trois étapes devaient être réalisées : d'abord, comprendre et définir la théorie des champs ; ensuite, proposer une définition de la notion de société et mettre en lumière ces composants ; finalement, confronter ces deux notions afin de pouvoir affirmer, ou non, leur compatibilité et leur ressemblance.

La prochaine qui devra être accomplie consiste à montrer que la conception bourdieusienne du champ scientifique correspond à la définition et à la conception de la notion de société mobilisée. Essentiellement, les définitions et les composants des notions de société et de champ scientifique seront comparées afin de mettre en lumière leurs similarités, malgré la différence d'échelle. Au terme de cet exercice, les principes phares de l'anarchisme, traditionnellement appliqués à la société par les auteurs se réclamant de cette idéologie politico-philosophique, pourront être apposés au champ scientifique, permettant de broser une nouvelle théorie anarchiste en épistémologie.

5.1. Champ et société : deux définitions similaires

D'abord, la notion de société peut être comprise comme un réseau complexe de communications et d'interactions entre divers acteurs, lesquels sont affectés, que ce soit de façon consciente ou inconsciente, par diverses dynamiques sociales, culturelles, émotionnelles et économiques. Ainsi, la société se définit comme un ensemble structuré d'individus uniques et variés, interconnectés et contribuant ensemble à l'élaboration d'un espace commun délimité. Cet espace hiérarchisé est régulé par des coutumes, des normes et des institutions qui orientent la coexistence, les activités et les acteurs. Quant au concept de champ bourdieusien, il fait écho à un système structuré de positions sociales, lesquelles sont déterminées par la distribution d'un ou plusieurs capitaux spécifiques (économique, culturel, social, symbolique). Le champ est doté de normes, d'enjeux et de logiques qui lui sont propres, le caractérisent et le distinguent des autres champs. À l'intérieur du champ, les acteurs sont positionnés de façon hiérarchisée, de sorte que la structure interne et les positions occupées peuvent être plus ou moins avantageuses ou prestigieuses en fonction de la quantité et du type de capital détenu par l'agent en question. La structure hiérarchisée ainsi que les relations entre acteurs possèdent un certain pouvoir d'influence et d'orientation sur les interactions comme sur les pratiques.

La mobilisation de ces deux définitions sommaires permet de pointer le grand nombre de similarités entre ces deux formes d'organisation sociale. En effet, même textuellement, les définitions de champ et de

société sont assez similaires l'une à l'autre. Bien qu'elles soient, à première vue, porteuses de similitudes, il est fondamental de réaliser un examen plus sérieux sur ces deux notions et leurs composants respectifs afin de déterminer, ou non, si elles sont véritablement similaires.

5.2. Champ et société : au-delà des définitions

Tant le concept de champ bourdieusien que l'idée de société reposent sur des éléments constitutifs variés, formant des structures complexes et interdépendantes. Elles se retrouvent, dans leur ensemble, au cœur même de ces deux notions, illustrant leur importance dans la compréhension des dynamiques sociales. Cette section tente de montrer que les similitudes entre ces notions ne se limitent pas à leurs définitions respectives. Elles les transcendent pour révéler des mécanismes communs qui façonnent les interactions sociales et institutionnelles. En explorant ces parallèles, il devient possible de mieux comprendre comment ces notions offrent des perspectives nouvelles pour cette recherche.

D'entrée de jeu, la question de l'espace occupé par la société et les champs sera examinée. Chez Bourdieu, le champ est un espace d'une relative étanchéité, c'est-à-dire que certains agents peuvent y pénétrer en fonction de certains critères déterminés préalablement à l'intérieur du champ. Essentiellement, le champ possède des frontières qui le distinguent de l'environnement dans lequel il évolue. Henri Janne fait aussi allusion à l'espace qu'occupe la société. En effet, pour le sociologue, la société se retrouve délimitée à une certaine zone géographique ainsi qu'à une communauté. Cette délimitation précise soulève la nature finie de la société. En d'autres termes, elle possède des frontières qui permettent de distinguer l'intérieur et les agents qui la composent, de l'extérieur. Dans cette mesure, champ et société sont similaires ; ce sont des regroupements finis (par des balises géographiques ou disciplinaires) qui se distinguent de l'intérieur et de l'extérieur de la communauté et dont l'entrée nécessite certaines exigences.

À l'intérieur de ces frontières, ils sont tous deux structurés principalement suivant une logique hiérarchisée. D'abord, dans la perspective bourdieusienne, les agents luttent entre eux pour obtenir une position plus favorable, pour faire un gain de pouvoir afin de se hisser dans le haut de la structure du champ. La structure du champ se constitue de l'intérieur, par les agents eux-mêmes, que ce soit les individus, les laboratoires (collectif d'agent) ou encore les institutions. Ce sont ces différentes relations et luttes entre les agents qui déterminent la structure ainsi que leur positionnement. Le champ scientifique, contrairement à la croyance populaire, n'est pas un milieu homogène et cohérent, mais plutôt un champ de lutte et de tensions entre les acteurs. D'ailleurs, Adorno fait mention de ce phénomène alors qu'il souligne que la

société n'est pas statique et uniforme, mais plutôt sujette à des changements et des métamorphoses constantes. Cette idée de pouvoir et de hiérarchisation au sein de la société est d'ailleurs le premier pilier présenté par Weinberg qui mentionne que le pouvoir est la structure de l'ordre social. Alors que certains agents possèdent du pouvoir sur les autres membres de la société, ils déterminent la structure et assurent l'ordre social. Essentiellement, tant le champ que la société sont structurés en fonction des tensions et des luttes de pouvoir entre les agents, les groupes d'agents, ainsi que les institutions.

Les agents sont des composants fondamentales du champ et de la société. Sans agents, aucune structure sociale. Or, un regroupement d'agents n'est pas l'unique nécessité à la constitution d'une communauté, ceux-ci doivent partager une culture, un langage et des pratiques. Dans sa théorie des champs, Bourdieu insiste sur cet élément commun par le biais de deux concepts, soit le capital spécifique et l'*habitus*. Pour le sociologue, le capital spécifique (dans le champ scientifique) correspond à des acquis qui ont été réalisés par le biais d'une formation générale, d'un cumul de connaissances et de reconnaissances ainsi que des réalisations des agents. D'autre part, la notion d'*habitus* fait écho à un système de connaissances, de pratiques et de dispositions sédimentées chez l'agent, influençant la façon dont il interagit avec son environnement et dans diverses situations. Sans utiliser les termes de Bourdieu, Janne parvient aux mêmes conclusions sur l'importance d'éléments communs et rassembleurs entre les agents. Pour cet auteur, des éléments tels un langage, une religion ainsi qu'une monnaie sont des institutions fondamentales aux sociétés humaines. D'autre part, il mentionne que la société est un réseau complexe de relations entre des agents, des institutions, des valeurs ainsi que des cultures. Sans équivoque, ces éléments présentés par Janne font échos aux concepts de capital symbolique et d'*habitus*. De plus, le troisième pilier social de Weinberg s'appuie sur le partage de la culture et de valeurs à l'intérieur de la société.

5.3. Champ et société, en bref

À travers l'examen des notions de champ et de société, il est possible de constater une correspondance notable entre ces deux formes d'organisation sociale. La société, en tant que réseau complexe de communications et d'interactions entre divers acteurs sociaux, reflète les caractéristiques structurales et dynamiques du champ bourdieusien, qui est aussi un système de positions sociales influencées par la distribution des différents capitaux. L'analyse présentée montre que la société, tout comme le champ, est définie par une hiérarchie et des luttes de pouvoir qui dictent les positions des individus et des groupes au sein de ces structures. La comparaison s'étend aux éléments tels que les normes, les règles, et les enjeux,

soulignant comment les agents agissent et interagissent en fonction des capitaux qu'ils possèdent ou aspirent à posséder. Cette similitude structurelle supporte l'idée que la théorie des champs peut effectivement servir de modèle pour comprendre non seulement des microcosmes spécifiques, mais la société dans son ensemble.

Pourtant, il est crucial de noter des nuances importantes dans cette comparaison. Tandis que le champ est souvent décrit avec une focalisation plus étroite sur les règles et les capitaux spécifiques à un domaine donné, la société englobe une diversité plus large de champs avec des interdépendances et des influences mutuelles. En outre, les frontières du champ sont généralement plus définies et basées sur des critères spécifiques, tandis que celles de la société sont plus fluides, influencées par des facteurs géographiques, historiques et culturels. La prise en compte de ces similitudes et différences enrichit la compréhension des dynamiques sociales et offre une base solide pour appliquer les principes de l'anarchisme à l'étude des sciences dans le contexte du champ scientifique. Cela ouvre la possibilité d'explorer des approches nouvelles pour la théorie anarchiste en épistémologie, proposant des perspectives innovantes sur la décentralisation du pouvoir et la démocratisation de la connaissance. Ainsi, la société et le champ bourdieusien, tout en présentant de nombreuses similitudes structurelles et fonctionnelles, révèlent également des particularités qui doivent être prises en compte pour une analyse théorique et pratique complète. Cette dualité entre universalité et spécificité est essentielle pour une application efficace des théories sociales à divers contextes, y compris celui, crucialement important, de la science et de la recherche.

6. Conclusion

Ce chapitre avait pour objectif et plusieurs sous-objectifs : clarifier et appréhender le concept de champ tel que conceptualisé par le sociologue Pierre Bourdieu ; définir et mettre en évidence les composants de la notion de société, et ce, à l'aide de textes et de réflexions de sociologues et de philosophes tels qu'Adorno, Janne et Weinberg. À l'issue de la complétion de ces deux sous-objectifs, l'objectif principal du chapitre a pu être atteint, c'est-à-dire comparer les définitions et les composants du concept de champ scientifique et de la notion de société. Cette comparaison des définitions, des composants (agents, institutions, rapport de force) et de la structure a permis de déterminer qu'à l'exception d'un changement d'échelle, société et champ scientifique sont assez similaires. En fait, cet exercice a permis de capter toute l'importance et la pertinence de cette idée de Leibniz dans *Microcosme* qui défendait que « [la] plupart des choses que nous percevons en grand, celui qui a la vue perçante [...] les retrouverait

proportionnellement en petit [...] », c'est-à-dire que le champ (scientifique) est structuré, à plus petite échelle, comme la société¹⁵².

L'ensemble de ce chapitre permet de poser une fondation solide à la construction d'une théorie mobilisant les éléments clefs de l'anarchisme. Tout comme la société critiquée par les auteurs anarchistes, le champ est constitué d'agents distribués dans la structure sociale en fonction de critères intrinsèques à cet organisme. Cette possibilité d'application permettra donc, ultérieurement, de proposer une théorie anarchiste appliquée à l'activité scientifique qui couvrira à la fois l'aspect macro du champ scientifique (prise de décision, distribution du pouvoir, organisation sociale, etc.) et du micro (théories préconisées, objectif de recherche, etc.).

¹⁵² Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. p. 27.

CHAPITRE 2 : L'ANARCHISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE FEYERABEND

1. Introduction

Le présent chapitre propose une analyse de la théorie épistémologique de Paul Feyerabend¹⁵³. Globalement, une recherche sur l'anarchisme en épistémologie, et plus précisément sur les principes anarchistes appliqués en épistémologie, nécessite une réflexion sur la théorie de Feyerabend. Pourquoi est-ce le cas? La réponse s'articule autour de deux principaux arguments. D'abord, l'exercice réalisé par Feyerabend dans *CM* est, au moment de la parution de l'ouvrage, une proposition épistémologique inédite et unique. En effet, il s'agit explicitement de la première tentative d'introduction des principes propres à l'anarchisme en épistémologie. Deuxièmement, il est nécessaire d'analyser les multiples tendances qui existent chez les commentateurs de Feyerabend et sa théorie. L'analyse proposée dans ce chapitre permettrait donc de produire et de mettre de l'avant un point de vue différent de ceux proposés dans la revue de la documentation ; cette analyse-ci est novatrice. Cette recherche se distingue par son point de départ, qui repose sur l'anarchisme et ses principes sous-jacents. Elle se veut aussi un exercice systématique de comparaison entre les principes clefs de l'anarchisme et ceux de l'anarchisme épistémologique, le tout adopté à partir d'une posture propre à la science politique. Bref, ces deux arguments justifient la pertinence et l'importance de l'analyse de la théorie épistémologique mise de l'avant dans *CM*.

Avant de plonger dans l'analyse, il est important de noter que Feyerabend ne mobilise pas directement des principes, des notions et des concepts propres à l'anarchisme dans son œuvre. Plus spécifiquement, il ne présente pas une notion, suivie d'une définition ainsi que d'une application à l'épistémologie. En fait, Feyerabend n'est pas aussi méthodique dans sa théorie. Les principes, notions et concepts qu'il mobilise le sont souvent en filigrane ou dissimulés dans des exemples et des arguments présentés dans l'œuvre. Cette difficulté inhérente, mais propre à la plume de l'auteur, rend l'analyse de son œuvre moins systématique. Alors que certains principes sont énoncés avec une relative clarté, d'autres sont illustrés par des cas de figure (la mise en place de la mécanique galiléenne), des moments historiques particuliers ainsi

¹⁵³ Ce chapitre s'appuie principalement sur *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, d'où sont tirées la majorité des références. Pour alléger le texte, les citations de cet ouvrage seront indiquées directement dans le texte, entre parenthèses, par leurs numéros de page.

que par des mises en situation ou des contre-exemples. Cette mise au point permet de mieux comprendre l'ampleur et les difficultés intrinsèques d'une entreprise analytique de la théorie de Feyerabend.

Ce chapitre qui s'attaque à l'analyse de *CM* est divisé en plusieurs sous-sections distinctes qui permettront une meilleure organisation de l'exercice. D'abord, une présentation de l'œuvre à l'étude sera proposée. Ce résumé permet une compréhension globale de l'œuvre et des arguments qui y sont déployés afin de défendre la théorie. Au terme de cet exercice, plusieurs sous-sections analyseront l'œuvre en utilisant le cadre conceptuel. Chacun des grands principes propres à l'anarchisme sera abordé, soit la liberté, l'égalité, le rejet de l'autorité, l'autogestion, le bien, la concurrence et l'innovation ainsi que l'esprit critique. La conclusion du chapitre permettra de mettre en lumière les résultats de l'analyse de *CM* ainsi que de présenter les forces et les faiblesses de la construction théorique de Feyerabend. D'autre part, elle permettra aussi d'offrir une nouvelle piste de réflexion face aux débats qui existent au sein des commentateurs de Feyerabend.

2. *Contre la méthode* : les grandes lignes d'une construction théorique

L'œuvre de Feyerabend est scindée en 18 chapitres. Les cinq premiers chapitres sont consacrés à une présentation de certains grands principes propres à l'anarchisme épistémologique, dont la maxime *tout est bon*, l'importance des idées aussi anciennes et absurdes soient-elles ainsi que la condition de comptabilité. Ensuite, les chapitres 6 à 11 cherchent à démontrer « que la version poppérienne du pluralisme de Mills n'est pas en accord avec la pratique scientifique [...] », notamment en illustrant cette thèse par le biais de la pratique de Galilée et de la conception du télescope (p.11). Les chapitres 12 à 17 constituent la troisième partie de l'œuvre et portent sur l'importance du contexte historico-culturel, la critique de la science comme idéologie dominante et le pluralisme méthodologique. Finalement, le chapitre 18 sert à la fois de conclusion pour *CM*, mais il est aussi une sorte de pot de pétris dans lequel prend naissance une réflexion sur la séparation entre la science et l'État. Il s'agit sans doute des balbutiements d'une réflexion qui prendra plus tard la forme du livre *La science dans une société libre* (1978).

2.1. Chapitres 1 à 5 : les principes de l'anarchisme épistémologique

Dès le début de l'ouvrage, Feyerabend se positionne clairement quant à la nature de la science : « la science est une entreprise essentiellement anarchiste ». Cette remarque fait suite à sa lecture critique de l'histoire des sciences. Il conclut alors que l'évolution scientifique est le résultat d'une multitude de

facteurs (accidents, développements imprévisibles et d'aléas circonstanciels) plutôt qu'un résultat linéaire suivant une logique qui « conditionne ceux qui travaillent en ce domaine (la recherche scientifique) » (p.16). Il y voit l'anarchisme comme un remède à certains maux de la science, marquée d'une méthodologie qui uniformise, inhibe les intuitions et entrave l'imagination (p.16). Tout comme les « anarchistes traditionnels », il s'oppose à toutes restrictions et insiste sur l'importance que « l'individu puisse se développer librement, sans être gêné par des lois, des devoirs, ou des obligations » (p.17). Or, il critique vertement et sans vergogne l'oubli des « anarchistes professionnels » d'étudier les « Lois de la Raison » ainsi que « la pratique de la science » (p. 17). Il ajoute même que les anarchistes « avalent sans protester tous les principes stricts que scientifiques et logiciens imposent à la recherche [...] » (p.17). C'est d'ailleurs dans cette introduction qu'il inscrit dans une note de bas de page son rejet de « l'anarchisme politique », qui est dogmatique, au profit d'un « dadaïsme désinvolte » (p.18).

Dans le premier chapitre, il énonce clairement la thèse qu'il défend ; selon lui, « [...], l'anarchisme contribue au progrès, quel que soit le sens qu'on lui donne. Même une science fondée sur la loi et l'ordre ne réussira que si des mouvements anarchistes ont occasionnellement le droit de se manifester » (p.25). D'autre part, il mentionne le principe phare de son programme épistémologique : il s'agit de la maxime *tout est bon*, qui est davantage explorée plus loin. Essentiellement, l'auteur met en lumière un dualisme ou une dichotomie forte entre une méthode rigoureuse, balisée de règles rigides et basée sur la raison, et son projet « absolument nécessaire » au progrès de l'activité scientifique (p.20).

Ensuite, il met en application son principe, *tout est bon*. Il importe d'étudier certaines conséquences de règles qui sont en opposition avec des règles connues de l'activité scientifique, les *contre-règles*. Pour ce faire, Feyerabend mobilise une critique du raisonnement par induction, c'est-à-dire « [...] toute forme d'inférence par laquelle on passe d'un ensemble fini d'observations particulières à une conclusion générale, et qui n'est pas de nature démonstrative »¹⁵⁴. Cette critique est nommée la procédure *contre-inductive* qui renvoie à l'idée de produire et d'inclure des hypothèses qui sont en opposition avec les théories déjà établies afin de faire émerger des nouvelles réflexions à fort potentiel heuristique. Au terme de son argumentaire en faveur de la *contre-induction*, il conclut que non seulement elle « est toujours une

¹⁵⁴ Lecourt, Dominique (*dir.*). *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*. Paris : Presses Universitaires de France, 1999, p. 506.

chose raisonnable et a toujours une chance de succès », mais que « toutes les méthodologies, même les plus évidentes, ont leurs limites » (p.30).

Il enchaîne en présentant des arguments en faveur de la *contre-règle* qui permettrait d'admettre des « hypothèses incompatibles » au sein de théories qui sont déjà admises dans un domaine scientifique. Pour ce faire, l'auteur débute en critiquant la règle de la *condition de compatibilité* dont l'argument met en lumière la logique circulaire de ladite règle ; elle protège les théories anciennes et meilleures, car elle exige que les nouvelles hypothèses concordent avec les théories admises. Au terme de cet exercice, il conclut que cette règle « est défendu[e] au nom de l'énorme succès du point de vue orthodoxe alors qu'en fait, c'est un obstacle à l'examen approfondi de ce succès » (p.40). En réponse à cette règle, il préconise plutôt une prolifération des théories, puisque cette multiplicité s'oppose à une science « théologique » et uniforme qui serait affaiblie. D'autre part, cette méthode favorise « un conformisme obscurantiste » en plus de limiter le pouvoir d'imaginer et de « dégrader les capacités intellectuelles » (p.46).

Dans le quatrième chapitre, il insiste principalement sur l'horizontalité des idées, plutôt qu'une hiérarchisation en fonction de leur nature ou de leur provenance. Selon lui, « [il] n'y a pas d'idée, si ancienne et absurde soit-elle, qui ne soit capable de faire progresser notre science » (p.48). Cette thèse suppose que l'histoire des sciences doit, impérativement, intégrer des idées qui proviennent d'horizons variés, qu'elles soient de natures politique, théologique ou encore mythique. Cette méthodologie pluraliste permet une comparaison entre plusieurs théories et permet de lutter contre le « chauvinisme scientifique », à savoir le rejet, *de facto*, de tout ce qui n'est pas compatible avec la science (p.51). Pour Feyerabend, cette liberté de création est fondamentale et est un « moyen indispensable » pour découvrir et transformer le monde (p.54).

Il poursuit en consacrant le chapitre suivant à un phénomène intrinsèque à la pratique scientifique, l'inéquation entre les théories et l'ensemble des faits. Plus précisément, l'auteur souligne qu'une théorie ne peut jamais être en accord avec l'ensemble des faits, nonobstant de qualité. Il propose deux types de discordance ; les discordances numériques et les échecs qualitatifs. Ces derniers attirent particulièrement son attention puisqu'ils surviennent lorsqu'une théorie est incompatible avec des éléments qui sont remarquables facilement et connus de tous. La science moderne protège des théories où surviennent des échecs qualitatifs avec des hypothèses *ad hoc* qui « [...] dissimulent, et même éliminent totalement les difficultés qualitatives », rendant la science moderne « plus opaque, et bien plus trompeuse [...] », que ces

versions des siècles précédents (p.65). À la lumière de ce mécanisme, il termine en mentionnant que les principes d'évaluation, dont la réfutabilité poppérienne, ne sont pas applicables dans de telles circonstances. Il propose plutôt un nouveau système conceptuel de manière contre-inductive.

2.2. Chapitres 6 à 11 : l'application galiléenne des précédents principes

Essentiellement, cette section illustre la mise en place de la mécanique galiléenne. Principalement, Feyerabend y présente le changement entre la conception aristotélicienne géocentriste (la Terre est immobile au centre de l'univers) et la conception copernicienne de l'héliocentrisme (la Terre tourne autour du soleil qui est au centre de l'univers).

Feyerabend débute en présentant l'argument de la tour, qui est utilisé pour mettre en échec la théorie du mouvement de la Terre et la façon dont Galilée l'a « neutralisée » (p.72). Au cœur du débat, Feyerabend introduit la notion d'« interprétations naturelles », définie comme des « opérations mentales qui suivent les sens de si près qu'il est difficile d'imaginer une séparation entre elles » (p.76). Galilée, pour sa part, remplace les interprétations naturelles incompatibles avec les thèses de Copernic par de nouvelles, mieux adaptées à son modèle. De cette façon, Galilée introduit un *nouveau langage d'observation* et doit dès lors comparer la nouvelle théorie avec l'originale.

Afin d'introduire ces « assertions absurdes et contre-inductives », Galilée use de la *propagande*, notamment pour dissimuler ce changement. Selon Feyerabend, cette stratégie employée par Galilée se trouve être « une nouvelle espèce d'expériences » qui contient des « ingrédients métaphysiques » (p.99). Il conclut le sixième chapitre en soulignant que la transition entre « une cosmologie géostatique et les conceptions de Copernic et de Kepler s'accomplit » (p.99).

Ensuite, il montre que Galilée, afin de neutraliser les difficultés qui émergent à la suite de changements, mobilise des hypothèses *ad hoc*. Feyerabend défend l'idée que ces hypothèses ont « parfois une fonction positive ». Dans le cas de Galilée, l'utilisation d'hypothèses *ad hoc* est bénéfique, puisqu'elles lui ont permis de « protéger une hypothèse intéressante, plutôt qu'une hypothèse sans éclat » (p.106).

Le chapitre suivant bifurque de la voie dans laquelle l'argumentaire s'inscrivait au profit d'une réflexion sur le « noyau sensoriel de nos énoncés d'observation » (p.109). Afin de prouver la supériorité de la théorie qu'il défend, Galilée, en procédant à tâtons (ou par « essais et erreurs »), parvient à faire fonctionner son

télescope (p.116). Or, il s'avère que l'outil de Galilée, qu'il a testé à maintes reprises, est d'une grande performance pour des observations de nature terrestre, mais qu'il est nettement moins performant pour ce qui est de l'observation céleste.

Il explique les performances « [...] indistinctes, vagues, contradictoires, et en désaccord avec ce que chacun peut voir à l'œil nu » du télescope de Galilée, principalement par la connaissance incomplète et superficielle de la théorie optique de l'époque. Afin de combler ces difficultés, « [Galilée] éleva le télescope au rang d'un *sens supérieur et meilleur* » (p.150). Enfin, le dernier chapitre se concentre sur la capacité de persuasion et de tractation de Galilée. Nombre d'irrégularités existent entre la théorie copernicienne et les observations télescopiques, entre autres, mais aussi entre ces dernières et les sens des observateurs. Feyerabend montre que, par le biais d'hypothèses *ad hoc* et par « d'habiles techniques de persuasion », Galilée réussit à déjouer l'astronomie copernicienne (p.155).

Cette section permet à l'auteur d'illustrer comment s'est « factuellement » et raisonnablement déroulée la mise en place de la mécanique galiléenne. D'autre part, son analyse historique du travail de Galilée lui permet d'affirmer que « toute tentative pour imposer à l'époque quelque méthodologie plus familière au XX^e siècle, – telle que, par exemple, la méthode des conjectures et réfutations – aurait eu des conséquences désastreuses » (p.155). Globalement, la présentation de cet épisode majeur de l'histoire des sciences permet à Feyerabend de montrer que le progrès scientifique n'est pas une suite logique et linéaire de développements. Se renforcent par le fait même les thèses qu'il expose et défend plutôt dans l'ouvrage.

2.3. Chapitres 12 à 18 : la fin de l'œuvre

Dans la dernière partie, Feyerabend présente un grand nombre d'arguments en faveur des thèses qu'il défend et critique la théorie épistémologique d'Imre Lakatos, en plus de poser les bases de son ouvrage *La science dans une société libre*.

Il débute en soulignant que certaines théories (copernicanisme) ont survécu puisque les lois de la raison ont été transgressées. Ensuite, il présente plusieurs caractéristiques de l'empirisme contemporain. Au nombre de trois, ces caractéristiques sont « la distinction entre le contexte de découverte et contexte de justification », « la distinction entre termes d'observation et termes théoriques » ainsi que « le problème de l'incommensurabilité » (p.180). Ultiment, Feyerabend met en lumière comment le problème de

l'incommensurabilité le ramène à un autre problème, celui de la rationalité et de l'ordre dont les natures respectives s'opposent à l'anarchisme épistémologique.

Ensuite, il revient brièvement sur son exposé des chapitres 6 à 11. Un de ces principaux points de discussion est l'incohérence entre la « version poppérienne du pluralisme de Mills » et la pratique scientifique, ainsi que les risques de destruction que pose cette vision de la science. Il attaque méthodiquement le rationalisme critique de Popper en posant deux questions. Il se demande s'il est « souhaitable » de vivre avec les règles du rationalisme critique et s'il est possible de conserver concomitamment la science actuelle et ces règles (p.190). Il conclut que l'anarchisme est une « nécessité » pour la science et pour le développement de la culture et que la Raison est un « monstre abstrait » qui, comme les Dieux ou encore la Mortalité, n'a été utilisé que pour « [...] intimider les hommes et [...] restreindre un développement heureux et libre » (p.197). S'adressant à Imre Lakatos, il critique quelques éléments de sa théorie et la considère non pas comme libérale, mais plutôt comme une forme d'*anarchisme déguisé* (p.198).

Pour conclure son ouvrage, il résume ses arguments et les thèses qu'il défend. Les premiers mots lui permettent de réaffirmer, sans détour, que « l'idée que la science peut, et doit, être organisée selon des règles fixes et universelles est à la fois utopique et pernicieuse » (p.332). Essentiellement, toutes les méthodologies ont des limites intrinsèques et indépassables ; la seule solution est son principe du « tout est bon ». Enfin, il pose les bases d'une réflexion qu'il élaborera dans un ouvrage subséquent qui porte sur la séparation entre l'entreprise scientifique et la société, ou plutôt avec les formes de gouvernements, faisant grandement écho à la séparation entre le religieux et l'État dans les sociétés occidentales.

3. Analyse de l'anarchisme épistémologique

Cette section se concentre sur l'analyse de la théorie épistémologique proposée dans *CM*. Afin de réaliser cette tâche, l'ensemble de l'ouvrage sera mobilisé pour montrer l'utilisation des notions clés de l'anarchisme, en plus de tenter de comprendre la valeur que l'auteur leur insuffle. Principalement pour comprendre si les notions sont mobilisées d'une façon similaire aux grands auteurs anarchistes. Cette section sera scindée en cinq sous-sections, chacune d'elles est consacrée à un ou plusieurs des principes phares de l'anarchisme : la liberté, le rejet de l'autorité, l'esprit critique, la concurrence et l'innovation, l'autogestion, le bien commun et l'égalité.

3.1 La notion de liberté

La notion de liberté, qui occupe une place prépondérante au sein de l'anarchisme comme philosophie politique, est aussi beaucoup mise de l'avant par Feyerabend. Or, la place qu'occupe cette notion dans *CM* semble moins importante qu'elle n'y paraît. En effet, elle est très peu mobilisée que très peu et pas définie, dans le cadre de l'activité scientifique qu'en épistémologie. Toutefois, les diverses mentions de la liberté au fil des pages de l'œuvre permettent de brosser un portrait d'une relative clarté de la valeur conceptuelle de celle-ci.

Il est intéressant de mentionner l'intérêt notable que Feyerabend semble porter à *De la liberté*, de John Stuart Mill. En réalité, cette œuvre est peu citée et son importance est ambiguë. C'est potentiellement l'introduction de *CM* qui amènera certains commentateurs de Feyerabend à associer la théorie épistémologique de ce dernier à une forme de libéralisme épistémologique. Concrètement, qu'en est-il de la place qu'occupe *De la liberté*? Les références à l'œuvre de Mill sont minimales : il en est fait mention à deux reprises à la fin de l'introduction et une seule fois au quatrième chapitre. La première référence porte sur la nature irréconciliable de l'éducation scientifique et de l'attitude humaniste, car cette forme d'éducation nuit à la culture de l'individualisme qui permet aux individus de devenir des « [...] êtres humains bien développés » (p.17). Puis, Feyerabend cite une métaphore appuyant cette thèse, qui issue de *De la liberté* et qui compare l'éducation scientifique à la compression qui mutile « les pieds des chinoises » (p.17). La seconde citation se trouve dans une note de bas de page et propose l'idée que les thèses de Popper sont une « pâle réplique de Mill » (p.49). Idée qui n'est jamais abordée une seconde fois dans *CM*. À la fin du chapitre, il invite le lecteur à consulter l'œuvre pour plus de précision sur la méthodologie pluraliste. La place qu'occupent, réellement, les thèses et arguments de Mill est, empiriquement, marginale. En effet, ces quelques citations ne sont pas suffisantes pour conclure que Feyerabend utilise directement du travail de Mill. Or, cette conclusion permet seulement d'affirmer que la conception de Mill est très peu mobilisée. Il est donc impossible de juger de l'influence qu'a eue la lecture de l'œuvre sur le parcours intellectuel et la réflexion de Feyerabend. Comme il ne peut y avoir de certitude quant à la relation entre la notion de liberté de Mill et celle de Feyerabend, il est nécessaire d'étudier et d'analyser minutieusement les mentions de la notion de liberté mobilisées.

Feyerabend traite très peu de liberté au début de *CM*, s'attendant davantage à qualifier la notion de liberté ou encore de mettre en lumière des éléments qui l'entravent et la restreignent. Il trace aussi les contours de la valeur qu'il accorde à la notion de liberté. Selon lui la *bonne* méthode scientifique ne doit pas forcer

l'individu à choisir une théorie quelconque. Elle doit plutôt lui permettre de choisir entre les théories qui ont été « déjà testées et qui sont réfutées » (p.67). Il traite davantage du rejet de forme d'autorité que de la notion même de liberté, n'offrant donc pas encore de véritable définition de celle-ci. Dans la seconde partie de *CM*, il reste muet sur la valeur sémantique qu'il accorde à la notion de liberté. Il présente également les fragments d'une définition satisfaisante de cette notion par quelques phrases qui seront dispersées dans l'œuvre.

Feyerabend propose une définition de la liberté qu'il classe parmi les « intérêts de l'homme ». Peu détaillée, cette définition s'inscrit dans une perspective de libération, qu'il décrit comme une émancipation de « [...] la faim, du désespoir, de la tyrannie de systèmes de pensées constipés » (p. 191). En bref, il s'agit de « tout autre chose que le "libre arbitre" académique » (p.191). Ce premier fragment de définition permet de comprendre que la notion de liberté est intrinsèquement liée à l'idée d'une libération de limitations artificielles et sociales, soit des lois et règles érigées par des individus ou des institutions. Plus loin, il précise que cette idée de libération dépasse les déterminants biologiques ainsi que les règles et les lois humaines. En effet, il mentionne que les anarchistes épistémologiques, ces individus se réclamant de sa théorie, [...] ne se sont pas laissés limiter par les *lois de la raison, les critères de rationalité, et les lois immuables de la nature* » (p.209). Cette citation montre clairement que la libération n'est pas limitée aux barrières biologiques et sociales, mais s'étend même à des concepts majeurs dans la tradition philosophique. Feyerabend affirme que « l'homme ne cessera d'être un esclave » qu'en rejetant un « conformisme prudent » (p. 210). Il ajoute que cette émancipation passe également par la remise en question des catégories et convictions les plus fondamentales. Bref, les idées de libération et de libre choix sont si importantes que la posture de l'anarchiste épistémologique doit s'émanciper de toutes ces barrières érigées au fil des siècles par les scientifiques, les dirigeants et les philosophes. Or, cette libération n'est ni perpétuelle ni irréversible. Selon l'auteur, « [l'anarchiste épistémologique] n'a aucune loyauté éternelle ni aucune aversion éternelle, envers n'importe quelle institution ou idéologie » (p.207).

Il poursuit en développant davantage, mentionnant que contrairement aux anarchistes politiques qui « avalent tous les principes stricts que scientifiques et logiciens imposent à la recherche [...] » (p.17), c'est plutôt aux individus d'accepter ou non des idéologies (p.332). En opposition à la thèse (rapportée par Feyerabend) défendue par les anarchistes, la liberté de l'individu est d'une importante capitale. La science n'est pas une barrière perpétuelle et infranchissable, elle peut être écartée et rejetée par tous, selon des critères qui leur sont propres. Il mentionne aussi qu'au sein d'une société libre, chaque individu devrait

être en mesure et avoir l'opportunité de faire ses propres choix, tout en vivant selon les croyances sociales qu'il juge les plus acceptables (p.337). Ces propos soulignent toute l'agentivité intrinsèque à l'individu. Or, la capacité de faire des choix, de prendre des décisions et d'adhérer à l'une ou l'autre des conceptions du monde n'est pas innée, elle est plutôt acquise par le biais de l'éducation ; le « citoyen adulte est celui qui a appris à prendre ses décisions et qui a décidé en faveur de ce qui, croit-il, lui convient le mieux » (p.349). Feyerabend souligne l'importance de l'éducation dans le processus de libération de l'individu. Celle-ci implique l'étude d'une multitude de possibilités théoriques, allant du conte de fées au mythe, afin de fournir tous les renseignements nécessaires à une prise de décision éclairée (p. 349). Cette notion de liberté accorde une grande importance à l'éducation dans le processus de prise de décision et de libération de l'individu.

Alors que dans la première partie de l'œuvre, il présente la notion de liberté comme étant l'achèvement d'un processus de libération de contraintes de différentes natures (sociales, biologiques et philosophiques), le dernier chapitre de l'œuvre présente la liberté et le processus de libération comme étant le résultat d'une éducation qui permet à l'individu de choisir librement. Selon lui, la liberté est tangible et matérielle et n'est pas un concept métaphysique et théorique abstrait insaisissable. Il s'agit non seulement d'un idéal philosophique, mais aussi d'une manière d'appréhender et de naviguer dans le réel.

3.2. Le rejet de l'autorité

Cette notion est sans aucun doute celle qui est la plus présente dans *CM*. Il s'agit de la clef de voute de la théorie de Feyerabend et c'est sur elle que repose l'entièreté de l'anarchisme épistémologique, en plus d'être intimement liée à la liberté. Le rejet de l'autorité occupe une place tellement importante dans l'œuvre que la première phrase y est consacrée : « [...] l'anarchisme théorique est davantage humanitaire et plus propre à encourager le progrès que les doctrines fondées sur la loi et l'ordre » (p.13). Tout comme la liberté, Feyerabend présente l'idée de rejet de l'autorité dans deux contextes différents, soit au sein du monde scientifique et méthodologique ainsi que dans un contexte social.

D'entrée de jeu, il n'utilise pas textuellement l'idée de « rejet de l'autorité », il mobilise plutôt des constructions lexicales renvoyant clairement, mais pas directement, à l'idée. Il accorde autant d'importance au rejet de l'autorité pour des raisons propres à l'histoire de la science, puisque « le seul principe qui n'entrave pas le progrès [scientifique] est : *Tout est bon* » (p.20). Ainsi en fonction de son

analyse, nombre de développements et d'événements scientifiques majeurs (tels que l'invention de l'atomisme durant l'Antiquité, l'avènement de l'atomisme moderne ou encore la révolution copernicienne) serait le résultat d'un rejet de l'emprisonnement méthodologique ou de transgressions involontaires des règles méthodologiques. Il va même plus loin en affirmant que cette pratique *libérale* n'est pas uniquement un fait tiré de l'analyse de l'histoire des sciences, mais qu'elle est aussi fondamentale et nécessaire pour le progrès (p.20). Il poursuit en insistant sur l'importance du rejet de l'autorité en affirmant que les règles doivent être ignorées et même parfois mises de côté au profit d'une règle contraire. Il affirme même que « ['] anarchiste est comme un agent secret qui joue le jeu de la Raison pour saper l'autorité de la Raison (la Vérité, l'Honnêteté, la Justice, et ainsi de suite) » (p.30). Puis, il propose un autre exemple montrant les aléas intrinsèques aux règles et aux lois mises en place en étudiant le cas de l'usage du principe de comptabilité. Cette règle méthodologique causerait plus de dommage à la science que l'inverse, car elle serait un obstacle à l'examen approfondi du succès de cette dernière et favoriserait ce qu'il nomme le « point de vue orthodoxe » (p.40). D'autre part, Feyerabend pense aussi que l'éducation scientifique actuelle pose un péril au développement de l'individu. Il soutient que maintes raisons (volonté d'accroissement de la liberté, une vie pleine et enrichissante et la découverte des secrets de la nature) entraînent « [...] le rejet de tout principe universel et de toute tradition rigide » (p.17). Il se questionne sur la nature extrêmement complexe et imprévisible de la science et l'activité scientifique ainsi que sur le défi important que poserait une analyse de ces phénomènes basée sur des règles préalablement et arbitrairement établies. Essentiellement, cet argument en faveur du rejet de l'autorité appliqué aux règles établies repose sur l'idée qu'il est difficile d'anticiper un nombre infini de résultats à partir d'un nombre fini et préétabli de règles méthodologiques.

L'idée du rejet de l'autorité est présentée comme un rejet des règles méthodologiques contraignantes imposées lors de la pratique scientifique. Selon l'auteur, l'autorité peut être nuisible pour le progrès scientifique, même s'il admet lui-même « [qu'] il est donc possible de créer une tradition et de la maintenir par des règles strictes ; cela, dans une certaine mesure, permet des succès » (p.16). À la suite de l'exposé sur Galilée, Feyerabend affirme que « le copernicanisme et d'autres parties essentielles de la science moderne n'ont survécu que parce que la raison a fréquemment été transgressée dans leur passé » (p.156). Dans l'activité scientifique, Feyerabend critique les anciens courants qu'il associe à une « tyrannie de systèmes théoriques pointilleux, hautement corroborés, mais dépourvus d'attrait » (p.171). Il s'oppose à l'idée d'une forme d'autorité et la rejette dans son projet épistémologique : « [...] ni les règles, ni les principes, ni même les faits ne sont sacro-saints » (p.178) et même la science n'est pas sacro-sainte (p.196).

Ces mêmes thèses propres au rejet de l'autorité sont explorées et déclinées de façon différente dans les chapitres subséquents.

Le dernier chapitre offre une réflexion complémentaire sur les valeurs sémantique et conceptuelle accordées au rejet de l'autorité. Il est consacré à une réflexion sociale du rôle de la science et des scientifiques ainsi qu'à la relation entre science et État. D'abord, Feyerabend y suggère que se plier aux règles de la science est mauvais et même utopique, car cela augmenterait les qualifications professionnelles, mais seulement aux dépens de l'unicité des individus (c'est-à-dire que cela aurait un potentiel uniformisant) (p.332). Ensuite, il explique que la science occupe un rôle prépondérant dans les sociétés contemporaines et permet aux praticiens d'imposer leur pouvoir comme les chrétiens ont imposé le leur aux peuples qu'ils ont conquis. L'État et la science travailleraient de concert et auraient un pouvoir écrasant qui doit être neutralisé.

Bien que la valeur du rejet de l'autorité ne soit jamais textuellement évoquée, elle est largement définie. Feyerabend la présente principalement dans le cadre de l'activité scientifique. Il dit que les règles et les normes méthodologiques qui, même si dans certains cas parviennent à des résultats satisfaisants, sont un frein au progrès scientifique. Essentiellement, la seule règle méthodologique se résume par la maxime *tout est bon*. Le scientifique doit rejeter ces règles méthodologiques arbitraires et limitatives, mais doit aussi s'appliquer à user de contre-règles. Finalement, il met de l'avant un rejet de l'autorité social où il s'oppose avec véhémence à l'alliance entre l'État et la science, tout en prônant une claire séparation entre ceux-ci.

3.3. La notion d'esprit critique

La notion d'esprit critique n'est pas mise de l'avant dans les pages de *CM*, pis encore elle n'est pas abordée directement. Or, après une lecture approfondie, il est évident que *CM* est une ode à la notion d'esprit critique. Elle transparait dans les principes clefs de la l'anarchisme épistémologique de Feyerabend et lorsqu'il aborde la mécanique galiléenne.

Il qualifie l'histoire de la science mise de l'avant dans l'enseignement scientifique comme un « lavage de cerveau » qui *conditionne* les scientifiques (p.15), qui *inhibe* leurs intuitions et qui *limite* leur imagination (p.16). Cela a pour conséquence de simplifier à outrance la science et son histoire. Ensuite, il affirme que le progrès de la science et des connaissances scientifiques est le résultat du rôle « des intérêts, des forces,

des techniques de propagande et de lavage de cerveau [...] » (p.23). En ce qui concerne la méthode, il affirme qu'elle déploie un *conformisme obscurantiste*, qui mène « à une dégradation des capacités intellectuelles » et qu'elle « détruit » la puissance d'imagination des jeunes (p.46). Feyerabend continue sa critique en qualifiant l'entreprise scientifique contemporaine de *chauvinisme scientifique* (p.151), et dénonce un « patriotisme sans bornes ou [une] préférence excessive pour sa patrie, son peuple, sa région, son village [ou sa posture scientifique et méthodologique] »¹⁵⁵. Comparant la science qui lui est contemporaine à celle des XVI^e et XVIII^e siècles, Feyerabend affirme que la première est davantage opaque et trompeuse que ses formes antérieures (p.65). Au chapitre 18, Feyerabend compare la science à une « institution religieuse », et pas n'importe laquelle, « la plus récente, la plus agressive et la plus dogmatique » (p.332). Il accuse les scientifiques qui acceptent de bonnes rémunérations et de la reconnaissance sociale d'être *la plus vile espèce d'esclaves* (p.338).

Cet appel à la lucidité n'est toutefois pas suffisamment conceptualisé pour permettre de déceler une définition claire et précise de la notion. Bien que la virulence des attaques à l'endroit de l'entreprise scientifique illustre bien une volonté d'être critique, elle ne donne pas d'indice sur la notion d'esprit critique. Ces quelques allusions ne remplacent pas une définition d'esprit critique ou un portrait de la place qui lui est accordée dans la théorie. Feyerabend plaide régulièrement pour une réflexion critique et lucide sur la science, ses limites intrinsèques, ainsi que sur la méthode et l'éducation scientifique qui l'accompagnent. Il n'épargne pas non plus l'anarchisme, reprochant à Pierre Kropotkine de vouloir « briser toutes les institutions existantes », à l'exception de la science (p. 340). Si la notion d'esprit critique est abordée de manière très subtile dans *CM*, elle n'en demeure pas moins une pierre angulaire de l'anarchisme épistémologique.

3.4. Les notions de concurrence et d'innovation

Ces analyses ouvrent la voie à une réflexion approfondie sur les notions de concurrence et d'innovation, essentielles à la compréhension du sujet. Encore une fois, Feyerabend ne propose pas directement de définition des notions de concurrence et d'innovation. De plus, très peu d'espace et de texte qui leur sont consacrés dans l'œuvre. Néanmoins, il apparaît que ces deux notions occupent une place centrale dans l'œuvre. Dans *Qu'est-ce que la science?*, Alan F. Chalmers souligne que Feyerabend défend « l'un des

¹⁵⁵ *Encyclopædia Universalis*. « Chauvinisme ». En ligne. <https://www.universalis.fr/dictionnaire/chauvinisme/>. Consulté le 17/12/2024

points de vue les plus osés et les plus provocateurs sur la science [...] »¹⁵⁶. En résumé, il souligne l'importante innovation de son œuvre, notamment son plaidoyer pour un anarchisme épistémologique, qui applique cette tradition philosophico-politique à l'épistémologie de manière novatrice.

D'abord, Feyerabend traite peu des notions de concurrence et d'innovation. Puis, il présente l'idée d'une « méthodologie pluraliste », c'est-à-dire une méthodologie au sein de laquelle un scientifique introduit « d'autres conceptions », en comparant « [...] des idées avec d'autres idées plutôt que l'expérience » (p.27). Cette idée de méthodologie pluraliste est liée à l'idée d'innovation, soit l'action d'introduire une nouveauté dans un certain domaine. D'ailleurs, il propose une métaphore sur le progrès des connaissances. Selon lui, la connaissance n'émerge pas d'une « série de théories cohérentes qui convergent vers une conception idéale », il s'agit plutôt d'un « océan toujours plus vaste d'alternatives mutuellement incompatibles » (p.27). Cette image utilisée pour décrire le progrès des connaissances scientifiques est, sans aucun doute, une allusion importante à l'idée de concurrence au sein de la pratique scientifique idéale en fonction de la posture défendue.

Feyerabend poursuit ces références aux notions d'innovation et de concurrence en affirmant que « la prolifération des théories est bénéfique à la science tandis que l'uniformité affaiblit son pouvoir critique » (p.32). Cette affirmation souligne l'importance majeure pour la pratique scientifique d'une concurrence vigoureuse entre les théories, mais aussi le danger inhérent d'une concurrence atrophiée, voire moribonde. Il énonce également que « [...] la variété des opinions est indispensable à une connaissance objective » et qu'« une méthode qui encourage la variété est aussi la seule méthode compatible avec des idées humanistes », idées qui sont au cœur du projet épistémologique de Feyerabend (p.46). Puis, il donne quelques indices supplémentaires sur la valeur qu'il accorde aux notions d'innovation et de concurrence. Peu importe l'absurdité d'une pensée, sa provenance ou encore son « ancienneté », ces éléments ne sont pas des critères qui permettent de déterminer sa pertinence ou encore de son potentiel heuristique. Feyerabend défend que ces idées puissent être tirées de « n'importe où : dans les mythes de l'Antiquité, comme dans les préjugés modernes; dans les élucubrations d'experts, comme dans les fantasmes de charlatans » (p.49). Essentiellement, « [...] le savoir d'aujourd'hui peut devenir le conte de fées de demain, et [...] le mythe le plus risible peut éventuellement devenir un élément très solide de la science » (p.53).

¹⁵⁶ Chalmers, Alan F. *Op. cit.*, p. 215.

Malgré les complications liées à l'incohérence entre la conception copernicienne du ciel et ce qui est observable au télescope, Feyerabend justifie la réussite de Galilée par sa capacité à fournir une alternative à la posture dominante. Selon lui, « Galilée l'emporte grâce à son style, à la subtilité de son art de la persuasion, il l'emporte parce qu'il écrit en italien et non en latin », en plus d'attirer ceux qui « [...] sont opposés aux idées anciennes et aux principes d'enseignement qui y sont attachés » (p.152). Feyerabend ne propose pas une explication plus exhaustive, mais cette victoire de Galilée peut probablement s'expliquer par la popularité de l'italien aux dépens du latin. En somme, en mettant l'accent sur ces stratégies mises en place par Galilée, il montre que les stratégies et les éléments qui rendent une théorie concurrentielle ne sont pas uniquement internes, mais aussi externes. Une théorie scientifique peut être bonifiée par son potentiel explicatif et performatif, ainsi que par des stratégies persuasives. Des stratégies linguistiques, la commercialisation et le ralliement des opposants à d'autres théories sont autant d'outils pouvant servir une théorie en concurrence. Il va jusqu'à préconiser l'usage de la « propagande » (p.172). Après tout, il assure que l'anarchiste doit parfois agir « [...] à la manière d'un propagandiste sans vergogne » (p.214).

À la fin de l'œuvre, Feyerabend souligne une dernière fois l'importance de l'innovation. Cependant, il ne s'agit pas d'innovation à propos de la méthodologie utilisée ou pour améliorer une théorie quelconque, mais plutôt pour bonifier la science elle-même. La science pourrait faire des gains notables, notamment en intégrant des « ingrédients non scientifiques » dans sa pratique (p.345). Pour défendre cette posture, il clame que des éléments de la médecine chinoise traditionnelle, tels les moxas, l'acupuncture ainsi que le diagnostic par le pouls, ont été bénéfiques tant pour le médecin chinois que pour le médecin occidental. En concluant, il mentionne que la science a été fréquemment améliorée par des éléments de nature non scientifique ayant été intégrés à sa tradition, c'est-à-dire par innovation.

En somme, la valeur qu'appose Feyerabend aux notions d'innovation et de concurrence n'est pas négligeable. En fait, ces notions sont fondamentales à sa théorie. Malgré ce que représente la réflexion épistémologique de Feyerabend et son aboutissement ainsi que le plaidoyer qu'il présente en faveur d'une méthodologie pluraliste et une confrontation d'une multitude de théories, il n'offre pas de définition satisfaisante de ces notions, rendant l'analyse d'autant plus insatisfaisante.

3.5. L'autogestion, le bien commun et l'égalité

Finalement, cette section de l'analyse est consacrée au regroupement des trois notions, l'autogestion, le bien commun et l'égalité, principalement car elles ne sont que très peu abordées. De plus, ces trois notions partagent aussi les difficultés inhérentes des autres notions. Feyerabend ne propose pas de définition textuelle de celles-ci et reste très évasif sur leur valeur conceptuelle. Cependant, à partir des informations fragmentaires accessibles, les contours conceptuels et des définitions peuvent être proposés.

La première notion étudiée est celle de l'autogestion, ou l'organisation intrasociale dans l'anarchisme épistémologique. C'est uniquement à la fin de *CM* que Feyerabend explore, timidement, l'idée d'organisation sociale ainsi que celles de prises de décision, d'influence et de pouvoir à l'intérieur de la science. En effet, ces questions ne sont pas abordées plus tôt. Il ne traite pas d'organisation, encore moins de la notion d'autogestion, notion phare au sein de la tradition anarchiste.

Dans un paragraphe consacré à la réflexion sur les pressions que subit une théorie dans certains milieux idéologiques, il pose les bases des dynamiques au sein de regroupements scientifiques. En effet, il mentionne que des « facteurs internes » sont intrinsèques à une explication de mouvements intellectuels, mais qu'ils ne sont pas les seuls moteurs de ceux-ci (p.169). Selon lui, les mouvements intellectuels « ne sont pas autonomes », mais sont plutôt influencés, ainsi que « [...] pliés, renforcés et peut-être oblitérés par des pressions sociales irrésistibles » (p.170). Il va donc de soi que l'entreprise scientifique classique n'est pas coupée du monde extérieur et ne se régule pas de façon autarcique. Bien qu'il mette en lumière le fonctionnement de la science, Feyerabend ne présente pas une proposition propre à sa théorie quant au fonctionnement d'une science anarchiste.

Il présente quelques pistes de réflexion quant à l'organisation de cette société où la science serait retirée de son piédestal. Quant au « chauvinisme de la science », il affirme que c'est aux citoyens et aux membres de cette nouvelle société de décider de sa place et d'accepter la science (p.348). Ensuite, il s'oppose à l'idée qu'une profession ait « le droit d'exiger que ces praticiens soient formés d'une manière particulière, et [qu'] elle peut même exiger qu'ils acceptent une certaine idéologie » (p.348). Ce qu'il propose ici n'est pas seulement en conflit avec l'idée d'autogestion des anarchistes, mais une position qui y est diamétralement opposée. Cette opposition émerge lorsque les membres de la société qui n'évoluent pas dans le monde scientifique s'ingèrent dans celui-ci. Au niveau social, Feyerabend accepte l'idée que la science, et donc les scientifiques, participe à la prise de décision du gouvernement, sans toutefois leur

accorder « une autorité démesurée » (p.349). Essentiellement, la prise de décision s'effectue par le biais d'un vote et porte sur des éléments comme « [...] les méthodes d'enseignement utilisées, ou la justesse de croyances de bases » plutôt qu'une éducation scientifique imposée. Au niveau intrasocial, la logique de Feyerabend propose une gestion en partenariat entre les acteurs du milieu scientifique et les citoyens et, sur le plan social, une gestion commune du fonctionnement ainsi que de l'enseignement scientifique.

Quant au bien commun, tout comme la notion d'autogestion, Feyerabend n'est pas très explicite à son endroit. L'idée du bien commun est une finalité, un objectif à atteindre. Or, il parle très peu de la finalité d'une entreprise anarchiste en science et demeure très vague. Au fil des pages, il laisse des fragments d'idées qui permettent de comprendre sa pensée.

D'abord, il use abondamment du terme « progrès » pour référer à l'avancement de l'entreprise scientifique et l'accumulation de connaissance. Juste avant de présenter la thèse qu'il défend, l'auteur s'empresse d'affirmer que l'utilisation de termes tels que « progrès », « avancement » ainsi qu'« amélioration », ne signifie pas qu'il « [...] prétende avoir une connaissance particulière sur ce qui est bon ou mauvais dans les sciences » et qu'il ne souhaite pas « imposer cette connaissance [aux] lecteurs » (p.25). Il affirme ensuite que ces termes sont plutôt subjectifs et peuvent être interprétés à la propre convenance des utilisateurs, notamment en fonction des traditions auxquelles ils appartiennent. Essentiellement, cette mise au point permet de définir clairement sa notion de progrès : elle est subjective et polymorphe en fonction de différents facteurs. Cette subjectivité individuelle est aussi abordée plus tard lorsqu'il mentionne que l'anarchiste pourrait que considérer des éléments tels que « les servitudes sociales, émotionnelles et intellectuelles de ses contemporains » sont moins importants et constituent même « [...] une entrave à une vie heureuse et enrichissante » (p.212).

Justifiant l'importance de l'anarchiste épistémologique, il assure qu'il est « une nécessité » pour deux raisons distinctes : le progrès scientifique lui-même et le développement de la culture en général (p.197). Il poursuit en affirmant que des concepts, comme la Raison, étaient utilisés anciennement pour intimider les individus et « [...] à restreindre un développement heureux et libre » (p.197). Avant, il mentionne que des « erreurs » et des « déviations » sont des conditions du progrès : ces éléments « permettent [aux agents] de rester libres et heureux » (p.196). Sans affirmer concrètement que le « développement heureux et libre » des individus est la finalité de son entreprise épistémologique, il ne fait aucun doute que Feyerabend y accorde une certaine valeur.

Décidément, il est impossible de proposer une définition de cette notion avec les éléments fournis. Or, ces éléments permettront assurément une meilleure comparaison entre ce que propose l'auteur et ce qui est mis de l'avant par les auteurs anarchistes. Le premier élément est, bien entendu, la valeur subjective qui est intrinsèque à la finalité de l'entreprise anarchiste. Le second élément est l'intérêt que porte l'auteur aux idées de libération, de développement culturel ainsi que de bonheur.

La septième notion à explorer est l'égalité, ou plus largement la notion d'organisation sociale. Feyerabend n'aborde pas cette notion, principalement en ce qui a trait à l'organisation sociale à l'intérieur des domaines de l'activité scientifique. Toutefois, quelques remarques permettent de comprendre qu'une certaine importance est accordée à l'idée d'égalité, si ce n'est entre les individus, du moins c'est entre les méthodes et les théories.

Comme abordé plus haut, l'égalité est mise de l'avant à quelques reprises. Feyerabend est un défenseur du pluralisme méthodologique et défend l'idée qu'une seule et même méthode n'est pas garante du progrès de la science et peut même lui nuire significativement. Suivant cette logique, il défend une certaine égalité quant au potentiel heuristique de plusieurs méthodes, souvent considérées comme non scientifiques. D'ailleurs, il argumente en faveur de l'idée d'une multitude de théories scientifiques concurrentes. D'autant plus, il croit que même des théories qui ne répondent pas aux normes scientifiques traditionnelles peuvent avoir un potentiel heuristique fort et peuvent permettre d'accroître les connaissances. Du mythe au conte de fées, chacune de ces formes d'explication du réel ne doit pas être écartée au profit d'une théorie scientifique ayant une meilleure position scientifique.

Ces deux éléments, l'égalité des méthodes et celle des théories, ne sont pas des éléments permettant d'offrir une définition satisfaisante de la notion d'égalité. En effet, bien que l'auteur lui fasse référence à différents endroits, à aucun moment il ne pose les bases de la définition de cette notion ou ne l'applique au fonctionnement de l'activité scientifique.

4. Comparaison des notions phares de l'anarchisme et de l'anarchisme épistémologique

La présente section est dédiée à une comparaison entre les définitions proposées par Feyerabend et celles mises de l'avant par les anarchistes. Essentiellement, les définitions figurant dans le cadre conceptuel seront mobilisées et serviront de référent afin de déterminer s'il existe une concordance satisfaisante entre ces deux formes d'anarchisme. Alors que des notions ont été bien définies dans *CM*, telles la liberté,

la concurrence ou encore le rejet de l'autorité, d'autres comme l'autogestion, le bien commun et l'égalité ont été pauvrement définies, voire presque totalement passées sous silence. L'ordre d'analyse est le suivant : la liberté, le rejet de l'autorité, l'esprit critique, la concurrence et l'innovation ainsi que l'autogestion, le bien commun et l'égalité. Pour donner suite à cet exercice, il sera possible d'apporter des pistes de réflexion novatrices sur la théorie épistémologique.

La liberté réfère à un état dans lequel se trouve un individu, un état d'absence de contrainte, mais aussi de liberté d'action¹⁵⁷. Cette absence de contraintes et d'entraves, matérielles ou non, s'applique à l'ensemble des fonctions de l'individu. Il est donc libre de faire ce qu'il veut et souhaite : l'individu est souverain. La liberté rime aussi avec le plein développement de l'individu, l'épanouissement de ce dernier en fonction de ses intérêts et de ses capacités. La définition de la liberté de Feyerabend rejoint-elle celle des anarchistes? Il souligne que la liberté est un processus de libération de contraintes de différentes natures et qu'il met de l'avant le libre choix de l'individu en fonction de ce qui lui convient. D'autre part, la définition de Feyerabend suggère que la liberté n'est pas une notion théorique et abstraite, mais une réalité atteignable, faisant échos aux propos de Rocker, c'est-à-dire que la liberté ne serait pas un « concept philosophique abstrait »¹⁵⁸. En somme, il est clair que la valeur qu'accorde Feyerabend à la notion de liberté est en correspondance marquée avec celle mise de l'avant dans la tradition anarchiste, que ce soit dû à l'absence de contrainte, l'épanouissement ou la valeur tangible de la liberté.

Ensuite, le rejet de l'autorité, comme explorée dans le cadre d'analyse, renvoie à une force antiautoritaire et de négation des institutions (notamment l'État) ainsi que de leurs pouvoirs (souvent considérés comme illégitimes). Feyerabend insuffle-t-il la même valeur conceptuelle à cette notion? Bien qu'il ne mentionne jamais explicitement le rejet de l'autorité, l'œuvre de Feyerabend est une ode à cette notion. Les règles et les méthodes de l'entreprise scientifique sont un frein majeur au développement des connaissances. Selon lui, la seule règle et méthode qui tienne est celle de *tout est bon*. Au niveau social, il rejette aussi l'autorité illégitime de la science, dont il compare le rôle à celui de la religion dans les sociétés non sécularisées. À la lumière de la définition des anarchistes du rejet de l'autorité et de celle de Feyerabend, il est évident que ces deux notions sont fortement similaires : elles s'opposent toutes deux à l'acceptation de règles dictées par un tiers, souvent illégitime.

¹⁵⁷ Raynaud, Philippe et Stéphane Rials (*dir.*). *Op. cit.*, p. 559.

¹⁵⁸ Rocker, Rudolph. *Op. Cit.*, p. 19.

Ensuite, l'esprit critique, tel que le souligne Woodcock, s'oppose naturellement à l'imposition de dogmes et de théories systématiques. Cette notion chérie par les anarchistes suppose le développement d'une certaine diversité d'opinions, une capacité de réaliser des choix individuels ainsi que l'importance du jugement personnel. Noam Chomsky évoque que l'anarchisme s'oppose avec vigueur à la surveillance des institutions et Emma Goldman souligne l'importance de la réflexion, de l'enquête et de l'analyse des éléments et des propositions qui sont présentés à l'individu. Pour sa part, Feyerabend ne propose pas une définition de l'esprit critique dans *CM*. Cependant, et par le biais de ces nombreuses critiques envers l'entreprise scientifique, il montre qu'une réflexion globale sur les méthodes, les théories et les dynamiques acceptées et institutionnalisées est nécessaire et fondamentale. D'autre part, il offre même une perspective critique sur l'anarchisme lui-même, l'accusant de ne pas vouloir s'attaquer à l'institution scientifique. En bref, il semble que l'anarchisme en philosophie politique et l'anarchisme épistémologique partagent une perspective similaire sur la valeur et l'importance de l'esprit critique. Or, il semble que la définition de Feyerabend ait une plus grande capacité d'auto-évaluation. Toutefois, la notion n'est pas suffisamment abordée et définie pour qu'elle puisse être proprement comparée.

Chez les anarchistes, notamment Pierre-Joseph Proudhon, l'idée de concurrence renvoie à la « l'expression de la spontanéité sociale », une sorte de force motrice sociale. La concurrence proudhonienne a comme objectif le bien commun et la solidarité¹⁵⁹. Cette vision de la concurrence fait écho à celle mise de l'avant par Feyerabend, principalement lorsqu'il affirme qu'un pluralisme théorique et méthodologique est nécessaire au progrès scientifique. Or, dans le passage dédié à Galilée, il fait part de l'importance de l'utilisation de stratégies discursives et rhétoriques pour favoriser une théorie plutôt qu'une autre, qualifiant même le comportement de l'anarchiste épistémologique comme celui d'un « propagandiste sans vergogne » (p.214). Cette liberté d'action concurrentielle entre clairement en conflit avec l'idée d'un « échange loyal » et des autres valeurs propres à la vision de la concurrence proudhonienne. Plus encore, l'utilisation du terme (lourdement connoté) de propagande, à quelques reprises, permet difficilement d'affirmer la concordance entre les deux définitions. La notion d'innovation désigne l'introduction d'une nouveauté dans un domaine, impliquant la transformation ou la modification d'un élément existant. Selon Woodcock, innover est au cœur de la pensée anarchiste, car après avoir mis au ban les anciennes institutions, l'anarchiste doit organiser le monde qui l'entoure. Chez Feyerabend, innover suppose l'introduction de nouveautés dans un domaine, notamment des explications alternatives telles que les mythes ou les contes de fées. Toutefois, elle ne suppose pas impérativement la création, de

¹⁵⁹ Guérin, Daniel. *Op. Cit.*, p. 75-76.

toute pièce, d'un nouvel élément à introduire. L'innovation n'inclut pas seulement l'introduction d'invention (tel le télescope de Galilée), il peut simplement s'agir d'une intégration innovante dans un certain domaine (comme des pratiques de la médecine chinoise traditionnelle employée dans la médecine moderne). La définition de Feyerabend, quoique largement passée sous silence et absente, semble faire écho à celle dont Woodcock se réfère. Cependant, le manque de définition ne permet pas d'affirmer avec certitude que les deux notions d'innovation sont en concordance.

Finalement, la comparaison entre les définitions des notions d'autogestion, de bien commun et d'égalité sera examinée. Feyerabend ne s'attarde pas à proposer de définition pour ces notions. Alors que la réflexion entourant l'organisation sociale est récurrente chez les auteurs anarchistes, il soulève la problématique de l'organisation sociale seulement à deux reprises, sans offrir de définition. Cette dynamique est la même pour la notion de bien commun, bien qu'il accorde plus d'espace à cette dernière. Même s'il traite de « progrès », de « bonheur » et de « vie heureuse et enrichissante », il ne les définit pas et ne propose pas d'éléments permettant de la comparer. L'égalité souffre aussi de cette absence de définition et est minimalement abordée. Cette absence de mention rend impossible la comparaison des différentes définitions d'égalité. Ce faisant, il y a *de facto* une absence de similitude entre les deux définitions. C'est également le cas pour les notions d'autogestion et de bien commun.

5. Conclusion

Pour conclure cet exercice et pour offrir une réponse au questionnement qui motivait Feyerabend, un bref retour est nécessaire. Le but de ce chapitre consacré à sa théorie anarchiste était de proposer une réflexion novatrice sur l'utilisation du terme « anarchisme » pour qualifier sa théorie, en préconisant une approche disciplinaire propre à la science politique. La principale motivation derrière ce chapitre est au cœur de la littérature portant sur l'anarchisme épistémologique. Comme il est démontré dans la revue de la documentation, aucun consensus sur la nature de la théorie épistémologique de Feyerabend n'existe. Certains considèrent sa théorie comme de l'anarchisme, d'autres comme du postmodernisme, du néo-rousseauisme ou encore une forme de libéralisme, alors que d'autres ne se questionnent pas à ce sujet.

Cette analyse de la théorie de Feyerabend a été réalisée à partir de sept notions clés de l'anarchisme. Parmi les auteurs et penseurs mobilisés figurent George Woodcock, Noam Chomsky, Emma Goldman ainsi que Francis Dupuis-Déri. Les notions tirées de ces œuvres sont la liberté, l'esprit critique, le rejet de l'autorité, l'autogestion, le bien commun, l'égalité ainsi que la concurrence et l'innovation. Une analyse

tentant d'extraire la valeur conceptuelle et une définition de chacune des notions à partir de *CM* a été réalisée. C'est par le biais de définitions proposées par les anarchistes et d'éléments de réflexions mis de l'avant par Feyerabend que cette comparaison a été entreprise.

À la suite de l'exercice, il est possible de se positionner quant à la nature de la théorie de Feyerabend et de la justesse de l'utilisation du terme « anarchiste ». La réponse qui sera offerte n'est pas tranchée, elle est plutôt nuancée. Même s'il est évident que la théorie de Feyerabend s'inscrit dans une logique familière à celle qui se retrouve dans les travaux des anarchistes, la concordance est loin d'être satisfaisante. Brièvement, les définitions de liberté et de rejet de l'autorité correspondent assez bien, mais c'est ici que s'arrêtent les similarités. Les notions d'esprit critique et de concurrence (malhonnête) tirées de *CM* ne sont pas tout à fait au même diapason que leurs contreparties. Finalement, les notions d'innovation, d'autogestion, de bien commun et d'égalité ne correspondent pas à leurs équivalents au sein de la littérature anarchiste. En fonction de ces résultats mitigés, il est impossible d'affirmer que l'anarchisme épistémologique de Feyerabend est vraiment une forme d'anarchisme dérivé directement de l'anarchisme en science politique. Cependant, l'influence de la pensée anarchiste peut bel et bien avoir été un point de départ et une source d'inspiration pour Feyerabend en vue de son travail théorique.

En somme, les résultats de cette analyse permettent d'affirmer, pour se resituer dans le débat qui est animé par les commentateurs de Feyerabend, que la théorie de l'anarchisme épistémologique n'est pas une forme d'anarchisme. Cependant, il ne fait aucun doute que Feyerabend s'inspire de la tradition anarchiste dans son travail théorique. Dans cette mesure, l'anarchisme épistémologique est autre chose qu'une forme d'anarchisme appliqué à l'épistémologie. Bien que la théorie de Feyerabend ne soit pas une parfaite application des notions phares de l'anarchisme en épistémologie, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un point de départ extrêmement fécond pour entreprendre cet exercice. S'appuyant sur les multiples constats tirés de la théorie de Pierre Bourdieu, il apparaît évident que la dernière étape de cette recherche consiste à élaborer une construction théorique appliquant les notions de l'anarchisme à l'activité scientifique. C'est précisément à cet objectif que le dernier chapitre est consacré.

CHAPITRE 3:

VERS UNE APPLICATION DES PRINCIPES CLEFS DE L'ANARCHISME EN ÉPISTÉMOLOGIE

1. Introduction

Le premier chapitre de cette recherche avait pour principal objectif de mettre en lumière les similarités entre le champ scientifique bourdieusien et la société, afin de justifier l'application des principes phares de l'anarchisme à l'activité scientifique¹⁶⁰. Le second chapitre visait à identifier les incohérences et les concordances théoriques entre l'anarchisme épistémologique de Feyerabend et le cadre d'analyse constitué initialement. À la fin de ces deux chapitres, plusieurs constats ont émergé. D'une part, les similarités entre le champ scientifique et la société, telles que définies dans la tradition sociologique, permettent l'application des principes de l'anarchisme à l'activité scientifique. D'autre part, la théorie épistémologique de Feyerabend ne correspond pas à la pensée anarchiste. Ce second constat, sans prétention de mettre un terme à la scission qui existe au sein de ses commentateurs, offre une perspective nouvelle et novatrice sur les réflexions qui émergent de la lecture de *CM*. Le dernier chapitre offre une nouvelle théorie qui arrime les principes phares de l'anarchisme à l'activité scientifique, tout en dépassant les limites et les diverses incohérences tirées de *CM*. En tout respect pour la riche et révolutionnaire théorie de Feyerabend, l'objectif final de ce chapitre est donc de proposer une nouvelle version, plus complète et performante que cette première mouture.

D'entrée de jeu, certains legs de la théorie de Feyerabend seront mobilisés relativement à leur pertinence respective ou à leur concordance forte avec les principes phares de l'anarchisme. Si possible, ils seront ultérieurement dans cette nouvelle théorie. La construction et la présentation de cette dernière seront réalisées en quatre différentes sections : les paramètres du champ bourdieusien, les agents, les enjeux épistémologiques ainsi que la finalité de l'activité scientifique et de la science.

¹⁶⁰ À l'intention du lecteur. La théorie présentée dans les prochaines pages est une tentative réflexive conjuguant *anarchisme* et *épistémologie*. Assurément, plusieurs positions et propositions qui seront avancées dans ce chapitre sont critiquables. Or, il est important de rappeler que cet exercice vise surtout à offrir des nouvelles pistes de réflexion en épistémologie ainsi que dans la tradition anarchiste. Il est important de garder en tête qu'il s'agit du point de départ d'une réflexion plus large sur l'épistémologie, le monde universitaire et, plus largement, l'objectif de l'entreprise scientifique contemporaine.

2. Les legs de la théorie de Feyerabend

L'analyse de la proposition épistémologique de Feyerabend montre sans équivoque que la théorie présentée dans *CM* ne recouvre pas l'ensemble des éléments clefs de la tradition anarchiste. Cette analyse a permis de montrer que, malgré l'inspiration que Feyerabend a pu tirer des écrits de nombreux anarchistes, sa théorie ne correspond pas pleinement à cette tradition. Or, les incohérences entre ces deux formes d'anarchisme ne sont pas les seuls résultats de l'analyse. En effet, les conclusions tirées du second chapitre sont un point de départ d'une grande fertilité pour l'élaboration d'une nouvelle théorie épistémologique, plus en accord avec l'idéal anarchiste. À l'issue cet exercice, il apparaît que trois notions ont une valeur conceptuelle similaire, soit la liberté, le rejet de l'autorité et la concurrence.

La notion de liberté occupe une place majeure dans *CM* et est probablement la clef de toute la théorie. Les deux définitions comparées présentent des éléments qui doivent fondamentalement être mobilisés par une nouvelle théorie. Bien entendu, liberté rime avec une absence de contraintes, tant matérielles qu'immatérielles, la liberté de choix et de réflexion ainsi que la souveraineté de l'individu sur lui-même. Paul Feyerabend et Rudolf Rocker conceptualisent la liberté comme une réalité envisageable et atteignable, plutôt qu'une abstraction philosophique. Bien que ces divers éléments soient vitaux, l'élément le plus important à incorporer est l'idée de développement individuel. En effet, la liberté fait aussi écho au développement complet de l'individu, principalement en fonction des intérêts qui lui sont propres ainsi que de ses capacités personnelles. Il est évident que la liberté doit être la clef d'une théorie épistémologique en concordance avec la tradition anarchiste. De plus, la liberté doit se retrouver dans toutes les sphères d'une théorie anarchiste, de l'éthos de l'agent à ces relations interpersonnelles en passant par la structure du champ.

Le second legs de Feyerabend est sa définition et son idée de rejet de l'autorité. Elle prend notamment forme avec la figure historique de Galilée et la lecture que Feyerabend fait de la mise en place de la mécanique galiléenne. La maxime *tout est bon* fait directement écho à cette idée, qu'il ne définit jamais directement. Or, le rejet impératif de la méthode et de la tradition scientifiques comme cadre régissant l'action des savants vibre sur la même fréquence que l'idée du rejet de l'autorité de la littérature anarchiste. D'autre part, la comparaison entre la science et la religion, récurrente dans *CM*, montre ce refus ardent et clair de toute forme d'autorité. Il va de soi que cette hostilité envers les manifestations de l'autorité est un élément important à intégrer au cœur d'une théorie anarchiste en épistémologie.

Ensuite, l'idée d'esprit critique, bien qu'elle ne soit jamais textuellement mise de l'avant dans *CM*, en est un composant essentiel. Or, l'allusion à l'idée d'esprit critique que représente l'ouvrage n'est pas suffisante dans une théorie épistémologique et une vision de la science qui s'inspire et intègre ces principes clefs. En effet, pour dépasser les limites de la théorie initiale et ainsi aller plus loin dans l'intégration de l'anarchisme à l'activité scientifique, il faut incorporer cette notion au cœur de la théorie. Contrairement à la tentative précédente de refléter la valeur de cette idée sous forme de livre, cette assimilation de l'idée d'esprit critique au sein même de la théorie permet un arrimage plus complet entre anarchisme et épistémologie.

Le dernier legs est incontestablement l'importance de la concurrence et de l'innovation et la place qu'elles occupent dans *CM*. Bien que trop peu abordées et non définies, la concurrence et l'innovation sont des éléments clefs. D'ailleurs, l'importance cardinale de ces deux notions pourrait expliquer que certains commentateurs puissent associer la théorie de Feyerabend à une forme de libéralisme. Nonobstant la position de Lewis, la concurrence et l'innovation se matérialisent comme la « méthodologie pluraliste » et le souhait d'une « prolifération des théories » au profit d'une science uniformisée et monolithique. Afin d'augmenter l'intégration des principes anarchistes, il est important de poursuivre sur la voie empruntée par Feyerabend, en plus de définir et de les intégrer dans la théorie.

De la foisonnante et très dense théorie de Feyerabend dans *CM*, quatre éléments seront conservés pour la conception de cette nouvelle théorie. La place qu'occupent les notions de liberté, de rejet de l'autorité, d'esprit critique, de concurrence et d'innovation permet de comprendre toute leur importance au cœur d'une théorie anarchiste. Comme précédemment mentionnée, l'inclusion de ces notions (et de leur conceptualisation respective) a plusieurs objectifs distincts, notamment de reconnaître la valeur théorique de l'œuvre de Feyerabend, son génie et son audace. D'autre part, cette reprise de certains éléments de *CM* offre aussi un point de départ intéressant pour ériger une nouvelle théorie.

3. Vers une nouvelle théorie anarchiste

Cette dernière section de la recherche est donc dédiée à la conception d'une nouvelle théorie. Étonnement, dans la littérature anarchiste consultée, incluant des œuvres de Mikhaïl Bakounine et de Pierre Kropotkine, aucun auteur ne semble tenter d'appliquer les principes de l'anarchisme à l'épistémologie et la pratique scientifique de façon systématique, générale et substantielle. Cette absence d'application à l'épistémologie rend cette nouvelle théorie d'autant plus pertinente.

Développer une nouvelle théorie est une tâche difficile à réaliser. Toutefois, afin d'être la plus rigoureuse et claire possible, la présente section sera divisée en quatre sous-sections, chacune d'elles portant sur un aspect précis de la théorie. Ces divisions ne sont pas parfaitement étanches, quelques éléments théoriques peuvent figurer dans plusieurs sous-sections, transgressant ainsi leurs frontières. Ces entailles potentielles à la structure sont justifiées par souci de clarté, de cohérence ou afin de rendre la théorie plus organique. Toutefois, avant d'entamer cet exercice, il est important d'aborder une ambiguïté majeure dans la conceptualisation et l'utilisation du terme « anarchie ». La présenter sera la première étape de cette section.

Ensuite, la première sous-section se concentre sur le champ scientifique bourdieusien tel qu'exploré dans le premier chapitre de cette recherche. L'objectif principal est de repenser le champ, la distinction entre les disciplines et sa structure externe. Cette réévaluation vise, entre autres, à briser les hiérarchies rigides et à promouvoir une interaction plus fluide entre les différentes disciplines scientifiques, permettant, en outre, une innovation plus libre et moins contrainte, notamment, par des normes institutionnelles.

Puis, la sous-section suivante porte principalement sur les agents, leurs relations et la distribution du pouvoir au sein de la structure du champ scientifique. En analysant les dynamiques de pouvoir et les relations de domination, cette partie cherche à proposer des modèles de gouvernance plus horizontaux et collaboratifs, nettement plus alignés avec la tradition anarchiste.

La troisième sous-section s'inscrit directement dans la tradition épistémologique et porte spécifiquement sur les théories, la méthode et la connaissance. Cette section examine la façon dont les principes anarchistes peuvent influencer la compréhension des processus de validation et de production des connaissances. Il s'agit de défendre une épistémologie pluraliste où plusieurs méthodes et perspectives coexistent et se complètent, enrichissant ainsi la vision du monde et les capacités d'innovation scientifique.

Enfin, la dernière sous-section propose une réflexion globale sur l'activité scientifique. Cette réflexion aborde les moyens, les objectifs et les finalités de la science, tout en ayant un deuxième objectif qui consiste à faire jaillir une réflexion et un dialogue sur les maux de l'activité scientifique contemporaine.

4. Anarchisme et chaos

Juste avant de présenter cette théorie, il était plus que nécessaire d'aborder une certaine problématique sémantique qui existe entre les termes « chaos » et « anarchie ». Cette ambiguïté est bien répandue et, sans l'intention d'engendrer un quelconque changement culturel et social, doit être abordée.

Dans *Le petit druide des synonymes et des antonymes* figure le terme « anarchie ». Trois sens y sont attribués, soit *l'absence de gouvernement, l'anarchisme* et *la confusion* (un *bourbier*, un *emmêlage*, le *désordre* et le *chaos*)¹⁶¹. Bien que cette valeur sémantique soit attribuée au terme « anarchie », il ne s'agit pas de synonymes et en aucun cas dans la recherche ces deux termes ne peuvent et doivent être considérés comme interchangeables. Le dictionnaire *Larousse* définit le chaos comme « un ensemble de choses sens dessus dessous et donnant l'image de la destruction, de la ruine, du désordre », en plus d'être un « état de confusion générale »¹⁶². Ces définitions proposées n'ont rien avoir avec les définitions de l'anarchisme initialement tirées de la littérature anarchiste.

Essentiellement, la présente théorie se veut une application des grands principes de l'anarchisme en science. Cet exercice est rigoureux et proposera une méthode alternative à la pratique de la science hiérarchisée, standardisée et divisée en disciplines hermétiques. Or, ces méthodes et principes alternatifs ne sont en aucun cas des synonymes de *désordre* et de *chaos*. Impérativement, les termes « anarchie » et « chaos » n'ont pas la valeur sémantique et sont de nature dichotomique. Cette théorie n'a donc rien à voir avec ces associations sémantiques inexactes.

5. Repenser les paramètres du champ scientifique bourdieusien

La théorie des champs de Pierre Bourdieu offre une analyse précise de l'activité scientifique, des relations et de la distribution du pouvoir entre agents. Son potentiel heuristique en fait un atout pour réfléchir à la nature du monde scientifique. Cette nouvelle théorie nécessite une refonte des structures, des habitudes et de la distribution inégale du pouvoir. La section propose une alternative au champ scientifique bourdieusien, alignée avec les principes. Les ouvrages *Science de la science et réflexivité* et *Microcosme : Théorie des champs* montrent que le champ scientifique décrit par Bourdieu ne correspond pas aux idées des anarchistes mobilisés. L'analyse de Bourdieu révèle un champ marqué par l'inégalité, les luttes

¹⁶¹ Tardif, Geneviève (dir.). *Le petit druide des synonymes et des antonymes*. Montréal : Québec Amérique, 2008, p. 40.

¹⁶² Jeuge-Maynard, Isabelle (dir.). *Le petit Larousse*. Paris : Éditions Larousse, 2007, p. 182.

acharnées et des frontières quasi imperméables. Il s'agit d'une structure semi-fermée et hiérarchisée où les agents se battent pour conserver ou obtenir des gains.

Cette section porte sur l'application des principes anarchistes au champ scientifique bourdieusien, répondant à des questions sur la perméabilité des frontières, la prise de décision et la possibilité d'éviter les luttes sans nuire à l'innovation. L'objectif est de proposer une perspective anarchiste du champ scientifique et de démontrer que cette nouvelle organisation peut être particulièrement intéressante. D'abord, il sera question de la distribution du pouvoir, puis des luttes et des forces et finalement de la porosité des frontières du champ scientifique.

5.1. Capital, pouvoir et horizontalité

Afin de repenser le champ bourdieusien et d'offrir une alternative *anarchiste*, le chantier de réflexion débute par la structure, soit les relations entre les différents agents et acteurs. Dans cette mesure, la structure du champ scientifique qui sera mise de l'avant sera érigée en fonction des agents qui s'y retrouvent. D'abord, la problématique du capital sera abordée, puis la distribution du pouvoir et celle de l'organisation hiérarchisée.

Précédemment, la notion de capital a été définie comme une forme de pouvoir ou de ressource permettant à un individu d'exercer un contrôle ou une influence sur un ou plusieurs aspects de la vie sociale. Bourdieu présente aussi le capital symbolique, forme de reconnaissance sociale qui intervient principalement dans un milieu délimité. En bref, les notions de capital, capital symbolique et capital scientifique sont des artefacts sociaux, des outils qui permettent à des agents de créer une forme de hiérarchie informelle entre les différents acteurs, en fonction de différents critères. Cette notion de capital engendre nécessairement des externalités, tant positives que négatives. Assurément, ces externalités permettent à des individus d'obtenir une forme de reconnaissance et de positionnement dans leur champ en fonction de leur accomplissement et du progrès scientifique qu'ils ont réalisé. Or, l'idée de capital semble produire aussi un bon nombre d'externalités négatives.

Ce capital peut favoriser des individus qui ont, à un certain point dans leur carrière, réalisé des choses significatives dans leurs champs, souvent en négligeant les collaborateurs, assistants et auxiliaires de recherche. D'autre part, certains individus peuvent accumuler une importante quantité de capital en fonction de leurs relations sociales ou familiales, alors que d'autres individus ne jouissent pas des mêmes

privilèges dû à leur manque de capital. Finalement, l'accumulation de capital peut permettre à des agents d'accumuler du pouvoir et, par le fait même, d'orienter l'activité scientifique, de décrédibiliser des théories ou des méthodes rivales et de normaliser la pratique scientifique. Ces quelques externalités négatives du capital dans le champ scientifique peuvent être illustrées par des cas de figure récents.

Deux cas de hiérarchisation des agents montrent bien une des externalités du capital. D'abord, Edward Bernays, neveu de Sigmund Freud et auteur de *Propaganda*, illustre l'accumulation de capital symbolique comme moyen d'accès au prestige social. Sans minimiser l'importance de son œuvre, Bernays a certainement bénéficié de ses liens familiaux avec Freud, ce qui lui a conféré une crédibilité accrue et un avantage sur ses collègues, compromettant ainsi l'égalité des chances. Normand Baillargeon cite l'historien Scott Cutlip, rappelant que Bernays mentionnait souvent son oncle Freud, renforçant ainsi son capital symbolique¹⁶³. Ensuite, l'effet Matilda, concept développé par Joslyn Gage, désigne la tendance à ignorer ou à minimiser les contributions scientifiques des femmes, souvent attribuées à des hommes¹⁶⁴. Keri Lynn Engel¹⁶⁵ souligne que cet effet se manifeste par le manque de reconnaissance des travaux des femmes, une moindre propension à être citée et un découragement de la poursuite de la carrière scientifique. Le cas de l'effet Matilda montre comment le capital symbolique est distribué de manière inéquitable, favorisant une hiérarchie informelle où le genre influence la reconnaissance scientifique. Ces deux cas illustrent les externalités négatives du capital bourdieusien, où pouvoir et influence sont concentrés au détriment d'une reconnaissance équitable.

Essentiellement, ces cas montrent que les diverses formes de capital en jeu dans le champ bourdieusien, ainsi que les externalités positives et négatives qu'elles génèrent, engendrent et favorisent une hiérarchisation importante entre les différents acteurs. Ce faisant, cette hiérarchisation rend impossible la mise en place et la pérennité de principes tels que l'égalité, le bien commun, le rejet de l'autorité ainsi que la juste concurrence et l'innovation. La présence de formes de capital à l'intérieur du champ pose donc un problème majeur et entraîne nécessairement une organisation verticale des acteurs, entraînant par le fait même une distribution inégale du pouvoir. La notion de capital n'est pas un élément matériel

¹⁶³ Bernays, Edward. *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*. Montréal : Lux Éditeurs, 2008, p. III.

¹⁶⁴ Rossiter, Margaret W. « The ~~Matthew~~ Matilda Effect in Science ». *Social Studies of Sciences*, vol. 23, (1993), p. 333.

¹⁶⁵ Engel, Keri Lynn. *Amazing Women in History*. « The Mathilda Effect: Invisible Women in Science ». En ligne. <https://amazingwomeninhistory.com/the-matilda-effect-invisible-women-in-science/>. Consulté le 17/12/2024

qui peut simplement être retiré. Il s'agit plutôt d'un concept abstrait qui se manifeste dans le comportement des différents acteurs. Alors, comment pallier les problématiques qu'il engendre?

À l'intérieur du champ scientifique, la répartition des différentes formes de capital détermine la distribution du pouvoir entre les agents. La distribution inégale et inéquitable du pouvoir fait alors émerger deux groupes distincts et antagonistes, soit les dominants (généralement minoritaires) et les dominés (généralement majoritaires). Fait intéressant, la nature du pouvoir obtenu par le biais du capital est fondamentalement paradoxale, c'est-à-dire qu'il ne s'exerce que sur des acteurs (dominés) qui le connaissent et le reconnaissent. Ce faisant, la façon la plus simple de court-circuiter le pouvoir est de ne pas le reconnaître, de le rejeter. Bien entendu, cette stratégie fonctionne à court terme, mais comment s'assurer de la perpétuelle mise à l'écart du capital et de la distribution inégale du pouvoir qu'il engendre naturellement? C'est par le biais de quatre pistes de solution que la notion de capital, ainsi que ses effets pervers, pourra et sera maintenu écarté du champ scientifique anarchisé. Ces pistes de solution sont la réduction de l'importance et le rejet des formes de capital, la promotion de l'égalité et de l'égalité des chances, le découragement des dynamiques de pouvoir ainsi que l'encouragement de la concurrence juste et de l'innovation¹⁶⁶.

D'abord, la première solution à la problématique est la réduction et le rejet du capital. Cette solution se concrétise principalement de façon individuelle par les différents acteurs. C'est chacun des individus qui sont responsables de la réduction de l'importance et du rejet du capital. Le premier élément constitutif de cette solution est l'éthos personnel de l'agent, c'est-à-dire son jugement et sa façon d'agir à l'intérieur du champ. Cet élément est abordé en profondeur dans la section suivante. Le second élément est l'importance de l'indifférence et la mise en place d'une culture de l'indifférence. Globalement, cette culture de l'indifférence vise à dévaloriser toutes les formes de capital aux yeux des agents. Dans l'ensemble, il est de la responsabilité de l'agent de ne pas permettre à un autre agent d'avoir un pouvoir sur lui. D'autre part, l'agent qui a reçu une formation dans un établissement réputé qui est dans le même groupe d'appartenance qu'un brillant scientifique ou qu'une personne dont le travail a eu un impact sur la discipline a une responsabilité de s'assurer qu'il reste égal de ses pairs. Cette responsabilité peut prendre deux formes : s'assurer qu'il n'occupe pas une position de supériorité sur des collègues et empêcher ceux-ci de se soumettre à son pouvoir. Le troisième élément est structurel dans la mesure où il

¹⁶⁶ Les deux dernières pistes de réflexion (le découragement des dynamiques de pouvoir et l'encouragement de la concurrence juste et de l'innovation) seront abordées dans les sections ultérieures.

s'agit d'une pratique qui doit être propagée à l'ensemble du champ. Il s'agit de la collectivisation des ressources qui consiste à permettre à tous les acteurs de faire usage de toutes les installations, les équipements et le financement. Cette mise en commun des ressources nécessaires à l'activité scientifique favorise la collaboration et le côtoiement des agents, et ce, sans regard pour quelque forme de capital qu'ils détiennent. Cette pratique permet une plus grande horizontalité des agents du champ scientifique anarchisé.

La seconde solution est la promotion de l'égalité et de l'égalité des chances qui se concrétise par quatre actions, soit l'accès universel, la transparence et l'anonymisation des processus, le mentorat ainsi que la reconnaissance juste. L'idée d'accès universel est très similaire à la collectivisation des ressources. Simplement, elle renvoie à un accès libre et équitable à toutes les formes de ressources (installations, équipements, financement) ainsi qu'aux opportunités de recherche et aux productions scientifiques. Tous les agents ont donc un accès équitable au monde et à l'activité scientifique. L'idée de transparence et d'anonymisation des processus tend à rendre invisibles les divers agents lorsqu'ils postulent, soumettent ou tentent de publier. Ce faisant, si un agent souhaite obtenir un poste de chercheur ou de professeur, les informations sur son *curriculum vitae* ne permettent pas de l'identifier, même logique lors de la soumission d'un article ou autres activités qui comprennent une sélection teintée de subjectivité. D'autre part, la notion de transparence permet l'accessibilité de tous les individus ayant appliqué aux processus de sélection et aux justifications de la décision finale. Le prochain élément est le mentorat, c'est-à-dire l'accompagnement d'un nouvel agent dans le monde et l'activité scientifiques. Cette collaboration, à ne pas confondre avec une relation entre maître et élève, permet au néophyte de comprendre le fonctionnement du champ et ces nombreux codes, principes et normes. Finalement, la reconnaissance juste renvoie à l'idée de souligner le rôle de chacun des membres d'un projet plutôt que ceux de l'agent responsable et de quelques collaborateurs. Cette reconnaissance juste permet aux auxiliaires de recherche, aux correcteurs et tout autre individu ayant contribué de près ou de loin au projet d'être considéré. Cela met un terme à l'effet Mathilda.

Ces deux premières pistes de réflexion offrent des moyens concrets pour mettre un frein à l'accumulation de capital par certains agents, qui permet à une structure hiérarchisée d'exister à l'intérieur du champ. Comme le mentionne Bourdieu dans *Science de la science et réflexivité*, le pouvoir qui découle de l'accumulation de capital est paradoxal, car il nécessite la participation et la reconnaissance de l'agent qui

le subit pour exister¹⁶⁷. Suivant cette logique, si les agents ne reconnaissent pas ce pouvoir découlant de l'accumulation du capital, il n'a aucune emprise sur le réel et donc cesse d'exister. Du même coup, les notions de pouvoir et de hiérarchisation subissent le même sort.

5.2. Champ de collaboration plutôt que champ de luttes

Cette section propose une alternative à ce que Pierre Bourdieu désigne comme un champ de luttes. En effet, alors que le champ bourdieusien est reconnu et identifié comme un lieu de luttes entre les agents pour l'accumulation de capital, de pouvoir et d'une place toujours plus élevée dans la structure sociale, le champ scientifique anarchisé a une tout autre nature. Il sera question de cette nature diamétralement opposée, envisageant le champ non pas comme un lieu de luttes, mais comme un espace de collaboration entre les agents.

Afin d'aborder et de présenter convenablement et pertinemment le champ de collaboration, plusieurs éléments doivent être présentés. D'abord, il sera question du champ de luttes et de ses diverses externalités négatives. Ensuite, une solution à ces difficultés sera présentée, soit le découragement des dynamiques de pouvoir, elles-mêmes constituées de trois éléments. Il s'agit de la mise en place d'une structure horizontale, la rotation régulière et récurrente des postes ainsi que le comité de discipline. Finalement, la théorie de l'entraide de Pierre Kropotkine sera présentée à titre d'assise théorique.

Brièvement, quelques éléments doivent être rapidement revisités afin de procéder. Dans « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », Bourdieu brosse un portrait assez précis du champ scientifique et des dynamiques de pouvoir qui y prennent place. Il y présente deux éléments fondamentaux : le pouvoir distribué entre les agents et les lieux de luttes. Essentiellement, Bourdieu mentionne que le champ est le théâtre de luttes entre les agents pour le monopole de l'*autorité scientifique* et que les positions sociales sont acquises par le biais de luttes antérieures¹⁶⁸.

Se poser la question sur l'origine de ces dynamiques de lutte et de pouvoir intrinsèques n'est ni pertinent dans cette recherche ni son objet. Dans ce cas précis, cela reviendrait à se demander ce qui est arrivé en premier, l'œuf ou la poule. Or, au-delà de cette question, la nature conflictuelle du champ scientifique fait jaillir des externalités négatives au sein de l'activité scientifique qui impactent les agents et l'entière du

¹⁶⁷ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 111.

¹⁶⁸ Bourdieu, Pierre. « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison ». p. 91.

champ. Les principes externalités mis de l'avant seront l'éclatement de l'égalité, la quête du pouvoir ainsi que le triomphe carriériste.

La première externalité négative est l'éclatement de l'idéal d'égalité entre les agents. En effet, comme la distribution de pouvoir est inégale entre ceux-ci, il existe une inégalité intrinsèque entre eux. Cette logique binaire opposant les dominants aux dominés est symptomatique d'une structure hiérarchisée. Tant et aussi longtemps que le champ scientifique sera sujet à une lutte de pouvoir entre les individus et qu'ils pourront accumuler et posséder le pouvoir, l'idéal d'égalité n'a pas sa place dans le champ.

La seconde externalité est la quête de pouvoir et l'individualisation des agents. Conséquence logique de la distribution inégale du pouvoir dans le champ, les agents ont tout intérêt à se battre pour l'acquisition de ce pouvoir et de ces privilèges. Les agents bourdieusien en quête d'une « science favorable à leurs intérêts »¹⁶⁹ font grandement écho à ce que Pierre Dardo et Christian Laval décrivent comme l'horizon de la politique libérale, c'est-à-dire « l'homme nouveau défini par la recherche de son intérêt, la satisfaction de son amour-propre, les motivations passionnées qui le font agir »¹⁷⁰. Reprenant les thèses de John Locke dans son *Essai sur l'entendement humain*, les auteurs mentionnent que le « [...] désir [est] le seul vrai moteur de l'action »¹⁷¹. Cette correspondance entre l'agent bourdieusien et la nature de l'individu de Dardo et Laval montre que celui-ci a comme objectif l'assouvissement de ses propres désirs et l'atteinte de ses intérêts. Cette forme d'individualisation entraîne nécessairement un conflit entre le champ bourdieusien et la tradition anarchiste. Après tout, quête de pouvoir rime avec lutte de tous contre tous.

La dernière externalité porte sur la finalité de la science. Dans *Science de la science et réflexivité*, Bourdieu met en lumière un questionnement important sur la finalité de l'activité scientifique. En effet, le lecteur est en droit de se demander si le but de l'activité scientifique est le développement des connaissances ou l'atteinte d'objectifs individuels de la part des agents (postes, financement ou reconnaissance). Finalement, est-ce que la finalité de la science telle qu'analysée par Bourdieu est l'avancement des connaissances ou l'imposition de « la représentation de la science la plus favorable [aux] intérêts » des dominants¹⁷²? La lecture de *Science de la science et réflexivité* donne davantage l'impression de pencher vers la seconde

¹⁶⁹ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 74

¹⁷⁰ Dardot, Pierre et Christian Laval. *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*. Paris : Éditions la Découverte, 2009, p. 28.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 29.

¹⁷² Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 73

alternative. Ce faisant, cette perspective crée nécessairement une vive tension entre le commun et l'individu, qui dans ce cas-ci prime. L'idéal de bien commun, cher à la pensée anarchiste, est donc mis à l'écart et semble n'être qu'un objectif subsidiaire.

À la lumière de ces trois externalités et de leurs conséquences respectives, il est évident qu'une théorie anarchiste appliquée en science se doit de corriger ces anomalies. Pour y parvenir, la présente théorie s'appuie sur les travaux de Pierre Kropotkine et plus précisément de son ouvrage *L'entraide : un facteur de l'évolution*. Dans cette section, ces thèses seront d'abord présentées, suivies des correctifs apportés au champ de luttes, soit l'intégration d'une culture du découragement des dynamiques de pouvoir, la rotation régulière des postes ainsi que la mise en place d'un comité de discipline.

Notamment influencé par Herbert Spencer, reconnu pour l'application des principes de l'évolution de Charles Darwin aux sociétés humaines, Pierre Kropotkine s'est intéressé à l'idée d'entraide comme facteur d'évolution¹⁷³. L'idée phare de Spencer est le darwinisme social, la thèse darwinienne de la sélection naturelle comme facteur d'évolution chez les espèces animales¹⁷⁴. Dans ses travaux, Kropotkine remarque l'importance qu'occupent les comportements d'entraide chez les animaux¹⁷⁵. Dans *L'entraide*, il montre que « l'entraide était un facteur de l'évolution [...] » et qu'elle s'orchestre davantage entre les individus d'une même espèce¹⁷⁶. Jean-Christophe Angaut souligne que l'évolution des espèces est davantage déterminée par le soutien mutuel que la lutte et la compétition entre les individus. Globalement, « Kropotkine rompt avec l'idée selon laquelle la survie et l'amélioration de l'espèce humaine dépendraient de la mise en concurrence généralisée de ses membres »¹⁷⁷. C'est sur cette même observation que s'appuie cette théorie. En effet, plutôt que de favoriser l'activité scientifique comme un champ de lutte entre les individus, l'idée est de mettre de l'avant la collaboration et l'entraide comme moteur de la science. Ces idées de collaboration et d'entraide se retrouvent dans chacune des thèses et idées de cette

¹⁷³ S. Adams, Matthew. « Formulating an Anarchist Sociology: Peter Kropotkin's reading of Herbert Spencer ». *J Hist Ideas*, no. 77, vol 1, (2016), p. 52.

¹⁷⁴ McKillop, A. Brian. « Darwinisme social (Néo-Darwinisme) ». In *L'encyclopédie Canadienne*, En ligne. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/darwinisme-social-neo-darwinisme>. Consulté le 17/12/2024

¹⁷⁵ Servigne, Pablo. « Qu'a-t-on appris sur l'entraide depuis Kropotkine? ». *Réfractations*, no. 23, (2009), p. 54.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 55.

¹⁷⁷ Angaut, Jean-Christophe. « L'Entraide de Kropotkine : un socialisme darwinien? ». *Nature et socialisme*. Besançon, 2009, p. 1.

théorie. Il s'agit d'un composant fondamental du champ, de l'agent et du fonctionnement de l'activité scientifique anarchisée.

Essentiellement, la solution qui permet de mettre en échec les effets pervers de la structure hiérarchisée consiste à effectuer la transition entre le champ de luttes vers un champ de collaboration. Pour implanter cette logique collaborative dans le champ scientifique anarchisé, il faut déployer trois composants. Il s'agit de l'implantation d'une culture du découragement des dynamiques de pouvoir, la rotation régulière des postes et la création d'un comité de discipline.

L'idée de l'implantation d'une culture du découragement des dynamiques de pouvoir sera amplement abordée dans la section dédiée à l'éthos de l'anarchiste scientifique. À peu de chose près, cette idée renvoie à une forme de réflexion propre à l'agent. Cette forme de réflexion est triple, c'est-à-dire qu'elle porte sur trois aspects distincts, mais complémentaires. Ces formes sont la réflexion scientifique, la réflexion globale sur l'activité scientifique ainsi que la réflexion militante. L'implantation de la culture du découragement des rapports de pouvoirs qu'ancrage dans les deux dernières réflexions. Simplement, cette idée de culture du découragement suppose une compréhension fine et un accord entre l'agent et les grands principes de l'anarchisme. Ce faisant, ce respect et cette compréhension de l'anarchisme favorisent un rejet et un désintérêt pour des éléments ou des dynamiques qui entrent en conflit avec ceux-ci.

Le second élément est la rotation régulière des agents en postes qui s'inscrit clairement dans la piste de réflexion déjà entamée. Essentiellement, cet élément est une extension de ces principes. Dans l'ensemble, cette forme de rotation retire la possibilité pour un agent d'occuper un poste à long terme. Donc, plusieurs agents peuvent occuper la même position un à la suite de l'autre et ne peuvent l'utiliser pour orienter la direction de l'activité scientifique en leur faveur ou pour accumuler du capital. Cette rotation des agents permet donc, jumelée au principe d'anonymisation des candidatures et à la transparence du processus de sélection, d'éliminer les risques de détournement scientifique au profit de carrières et d'intérêts individuels.

Le dernier élément est la mise en place d'un comité de discipline comportementale. Sans se soustraire aux autres principes énoncés (anonymisation des candidatures, transparence du processus de sélection et le principe de rotation des postes), le comité disciplinaire agit à titre de rempart contre un potentiel retour des principes du champ scientifique bourdieusien. Le rôle du comité de discipline n'est que ponctuel, les différents membres ne se rencontrent que lorsqu'un événement nécessite un tiers parti pour trancher

dans une situation précise. De cette façon, si un ou des agents ont certains comportements ou ont des pratiques qui ne sont pas alignées avec les principes du nouveau champ, un groupe légitimement constitué sera en mesure de proposer des solutions déterminées en groupe. Paradoxalement, le comité de discipline agit donc comme un tiers pour mettre un terme ou corriger une pratique, un comportement ou une activité scientifique nocive pour le champ.

En bref, cette section était dédiée à corriger les nombreuses externalités négatives du champ de luttes bourdieusien. Parmi ces externalités se trouve l'éclatement de l'égalité, la quête de pouvoir et l'individualisation ainsi que la finalité de la science. Pour répondre à ces problématiques, la solution est une transition ayant comme point de départ le champ de luttes et comme ligne d'arrivée le champ de collaboration. Comme Kropotkine le souligne, la collaboration est un facteur important et primordial de l'espèce et cette notion est clairement incorporée dans la présente théorie. Les composants du champ de collaboration sont l'intégration d'une culture du découragement des dynamiques de pouvoir, la rotation régulière des postes ainsi que la mise en place d'un comité de discipline.

5.3. Perméabilité et droit d'entrée

Le dernier paramètre qui sera abordé et repensé porte sur les frontières du champ, plus précisément la perméabilité et le droit d'entrée. Ces éléments du champ bourdieusien sont présentés comme faisant partie de l'autonomie et du droit d'entrée. Les frontières du champ bourdieusien seront revues et corrigées afin de correspondre à la tradition anarchiste. Comme les deux précédentes sections, un résumé de l'autonomie et du droit d'entrée sera réalisé. Ensuite, il sera suivi d'une présentation des externalités négatives générées par ces composants. Finalement, une solution elle-même constituée de deux éléments et concordant avec la tradition anarchiste sera présentée, en plus de ces composants.

Le champ de Bourdieu se distingue de son environnement par une frontière qui lui permet de se séparer de son milieu. Le degré d'autonomie d'un champ renvoie à l'idée de frontières qui le délimitent et en protègent l'intérieur. Les différentes disciplines (sous-champs scientifiques) ont un niveau d'autonomie qui varie en fonction du « volume des ressources scientifiques accumulées »¹⁷⁸. Ces frontières ainsi que le niveau d'autonomie, permettent une protection contre les pressions extérieures (entreprises, gouvernements, etc.). En plus de la frontière propre au champ, Bourdieu présente l'idée de droit d'entrée qui correspond aux critères à respecter pour pénétrer dans le champ. Pour le champ scientifique, il

¹⁷⁸ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 100.

mentionne deux éléments résultant du processus d'éducation qui constituent le droit d'entrée : la compétence et l'appétence¹⁷⁹.

L'autonomie et le droit d'entrée produisent eux aussi des externalités négatives qui portent préjudice aux principes anarchistes. Les deux principales externalités sont l'harmonisation et l'homogénéisation des compétences et de la conceptualisation ainsi que l'homogénéité des postures. Les effets néfastes de la perméabilité du champ aux pressions extérieures seront abordés dans la section dédiée à la finalité de la science.

D'abord, à quoi fait référence l'idée d'harmonisation et d'homogénéisation des compétences et de la conceptualisation par la formation? Cette première externalité se manifeste au terme d'une formation donnée (baccalauréat, maîtrise ou études doctorales) dans un sous-champ disciplinaire. Il est important de noter que les agents, pour pénétrer dans le sous-champ de la biologie (par exemple), doivent avoir réalisé un parcours universitaire dans cette discipline. Tout au long de leur scolarisation, les agents sont initiés à des notions, des concepts, des théories, des pratiques, des méthodes propres à la discipline dans laquelle ils étudient. Par exemple, à la fin d'un parcours en études internationales, les agents disposent d'un lexique commun (ordre international, maintien de la paix ou encore guerre), ils maîtrisent des théories (constructivisme, libéralisme ou réalisme) et sont en mesure d'appliquer l'ensemble de ces notions et de ces théories à des événements et des problématiques de nature internationale¹⁸⁰. Cet exemple s'applique à des agents provenant des différentes disciplines universitaires, de la psychologie à l'économie en passant par la chimie et la physique. Ce moule disciplinaire favorise une harmonisation et une homogénéisation des pratiques et réflexions face à une problématique, un phénomène ou un questionnement scientifique. Comme le souligne Thomas Kuhn, tous les agents d'une même discipline possèdent une initiation et une formation semblable, car ils ont « [...] assimilé la même littérature technique et en ont retiré dans l'ensemble les mêmes enseignements »¹⁸¹. Ce faisant, cette forme de partage conceptuel, théorique et pratique entraîne une harmonisation au sein de la pratique scientifique. Les physiciens perçoivent et appréhendent le monde qui les entoure par le biais des concepts, des théories et des techniques propres à leur discipline, de même pour les biologistes ou les sociologues.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 101-102.

¹⁸⁰ Baylis, John *et al.* *La globalisation de la politique mondiale: Une introduction aux relations internationales*. Montréal : Groupe Modulo, 2011, p. 4.

¹⁸¹ Kuhn, Thomas, S. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris: Flammarion, 2008, p. 288.

Essentiellement, ce phénomène, que Bourdieu présente comme l'*habitus*, ne favorise pas une pluralité, une divergence et une concurrence de conceptualisation, de théories et de pratiques.

Ensuite, il est question de l'absence de point de vue hétéroclite à l'intérieur du champ. Dans *Qu'est-ce que la science*, A. F. Chalmers mentionne qu'une « science mûre est guidée par un paradigme unique [...] », qui « définit la norme de ce qu'est une activité légitime à l'intérieur du domaine scientifique qu'il régit »¹⁸². Le paradigme agit à titre de guide du « jeu » scientifique et « coordonne et oriente » l'activité scientifique¹⁸³. Kuhn souligne la nature normative du paradigme puisqu'il mentionne que ceux-ci agissent à titre de guide et d'orientation de l'activité scientifique¹⁸⁴. Chalmers défend l'idée que dans une discipline, l'agent ne doit pas avoir une « attitude critique » face au paradigme, mais plutôt « concentrer ses efforts sur la formulation de détails du paradigme [...] »¹⁸⁵. Sept ans après la parution de *La structure des révolutions scientifiques*, Kuhn clarifie la notion de paradigme et propose le concept de « matrice disciplinaire ». Ce concept désigne « ce qui fait l'objet d'une adhésion du groupe scientifique », alors que la notion de paradigme renvoie au « modèle scientifique exemplaire présent au sein de cette matrice »¹⁸⁶. Cette « matrice disciplinaire » est constituée de quatre éléments : les lois scientifiques et leur formalisation, la conception du monde et les procédés heuristiques, les valeurs qui soudent le groupe des chercheurs ainsi que le modèle de résolution des problèmes¹⁸⁷. Essentiellement, la matrice disciplinaire et le paradigme kuhnien ne favorisent en aucun cas la concurrence et la multiplication des perspectives. Au contraire, ils délégitiment une posture hétéroclite, puisqu'elle ne s'inscrit pas dans la norme de l'activité légitime du domaine scientifique.

Afin de corriger ces externalités, la solution proposée est un encouragement de la concurrence juste et de l'innovation, constituée de l'ouverture aux agents issus d'autres sous-champs ainsi que de l'innovation collaborative. Le premier élément est l'ouverture du sous-champ. Alors que le droit d'entrée est constitué autour de la compétence et de l'appétence, il favorise une homogénéisation des façons d'appréhender l'activité scientifique et les diverses problématiques. Après tout, la compétence et l'appétence forment ce que Bourdieu nomme l'*habitus*. Ce faisant, les agents ont nécessairement une approche restreinte dans

¹⁸² Chalmers, Alan F. *Op. Cit.*, p. 152.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 1.

¹⁸⁴ Juignet, Patrick. *Philosophie, Science et Société*. « Les paradigmes scientifiques selon Thomas Kuhn ». En ligne. <https://philosciences.com/paradigme-scientifique-thomas-kuhn>. Consulté le 17/12/2024

¹⁸⁵ Chalmers, Alan F. *Op. Cit.*, p. 154.

¹⁸⁶ Juignet, Patrick. *Op. Cit.*

¹⁸⁷ *Ibid.*

l'accomplissement de leur entreprise scientifique. Sans toutefois supprimer les frontières, l'élargissement des critères du droit d'entrée permettrait d'offrir une perspective plus large et novatrice. À titre d'exemple, le sous-champ de la physique possède comme critère d'entrée et de participation des agents une formation en physique. Or, afin d'élargir le droit d'entrée et de rendre possibles la cohabitation et la collaboration d'agents issus de différentes disciplines, il pourrait être possible de leur permettre de pénétrer dans le sous-champ. De cette façon, ces nouveaux venus pourraient collaborer et proposer des alternatives conceptuelles, théoriques ou pratiques aux agents du champ. Sans défendre l'idée qu'un sociologue ou un politologue puissent produire des théories et des expériences permettant l'accroissement de connaissances en physique, leur compétence et appétence respective pourraient permettre aux physiciens de jeter les bases d'une nouvelle théorie ou de mettre sur pied de nouvelles expériences. Cette ouverture du champ permet une intégration des points de vue, des perspectives et une modélisation hétéroclite de l'entreprise scientifique ainsi qu'un plus grand potentiel d'innovation. De plus, cette ouverture offre un fort potentiel collaboratif entre les agents provenant de différentes traditions disciplinaires.

Le second élément, l'innovation collaborative, est la suite logique de l'ouverture du champ scientifique. Cette idée s'inscrit dans le champ scientifique bourdieusien et touche l'ensemble des sous-champs disciplinaires. Un côtoiement régulier entre les différentes traditions disciplinaires permet l'émergence de conceptualisations, de théories et de pratiques hétéroclites dans les différentes disciplines. Ce côtoiement et cette collaboration entre les agents de différents champs peuvent aussi générer divers bénéfices pour l'entreprise scientifique. D'abord, l'écosystème des sous-champs scientifiques effectue une transition de la logique de concurrence et de lutte entre disciplines vers une logique de collaboration. Ensuite, elle permet l'échange de concepts, de théories et de pratiques qui peuvent mener à des avancées significatives ou de nouvelles méthodes scientifiques. De plus, cette logique collaborative permet la mise en commun de certaines ressources. Globalement, l'innovation collaborative permet de soustraire les disciplines à la logique concurrentielle pour les ressources et les oriente vers la collaboration.

En bref, l'autonomie et le droit d'entrée du champ sont des éléments qui engendraient des externalités négatives, d'un point de vue anarchiste. En effet, l'harmonisation et l'homogénéisation des compétences et de la conceptualisation par le biais de la formation ainsi que l'absence de point de vue hétéroclite dans le sous-champ scientifique engendraient une incohérence avec la tradition anarchiste. Pour corriger ces externalités, l'idée principale était de favoriser la concurrence juste et l'innovation en proposant

l'ouverture du champ et la mise en place de l'innovation collaborative. Suivant la présentation des constituants de cette proposition, les correctifs apportés à la théorie bourdieusienne permettent une meilleure correspondance entre le champ scientifique et l'anarchisme.

5.4. Le champ bourdieusien revisité

L'objectif de cette section est de proposer une perspective anarchiste appliquée aux paramètres du champ bourdieusien. Cet objectif a été réalisé en abordant trois principales caractéristiques fondatrices du champ, la structure interne (distribution du pouvoir et du capital entre les agents), la notion de champ de luttes ainsi que l'ouverture et le droit d'entrée du champ. La perméabilité du champ, c'est-à-dire la réponse du champ lui-même aux pressions extérieures sera toutefois abordée dans une section ultérieure dédiée à la vision anarchiste de l'entreprise scientifique et à la finalité de la science.

Essentiellement, chacun des composants du champ bourdieusien présente des problématiques qui engendrent des incohérences et rendent impossible l'application de principes anarchistes. Pour la notion de capital, les externalités négatives présentées étaient la valorisation de certains individus en fonction de leur parcours en négligeant la reconnaissance des collaborateurs, l'accumulation de capital par les liens sociaux et l'orientation scientifique favorisée par le capital. Pour le champ de lutte, les externalités négatives produites sont l'éclatement de l'égalité, la quête du pouvoir ainsi que la finalité de la science orientée vers le triomphe carriériste. Enfin, l'ouverture et le droit d'entrée du champ favorisent l'harmonisation et l'homogénéisation des compétences et de la conceptualisation par le biais de la formation et l'homogénéisation des postures.

Pour corriger les effets néfastes et indésirables de ces externalités négatives, plusieurs solutions ont été proposées. D'abord, les solutions à la distribution inégale du pouvoir et du capital sont la réduction de l'importance et le rejet du capital (éthos de l'agent, culture de l'indifférence et collectivisation des ressources) en plus de la promotion de l'égalité et l'égalité des chances (accès universel, la reconnaissance juste ainsi que la transparence et l'anonymisation des processus). Pour la logique de lutte, la solution consiste au découragement des dynamiques de pouvoir (structure horizontale, rotation régulière des postes ainsi que la mise en place d'un comité de discipline). Finalement, pour corriger les effets de l'ouverture et du droit d'entrée du champ, l'idée est de favoriser la concurrence juste et l'innovation (élargissement du droit d'entrée aux autres sous champs, ainsi que l'innovation collaborative).

6. Les agents dans un champ anarchiste

Comment se comporte un anarchiste en science? Quelle forme prennent ses interactions avec ses pairs? Quels sont ses objectifs? Bref, qui est l'anarchiste en science? Clairement, un nombre incalculable de questions fusent quant à l'agent dans cette théorie anarchiste de l'activité scientifique. Comme l'agent est l'épicentre des structures et des organisations humaines, il est naturel qu'il soit l'objet central de cette théorie. Cette section a justement comme objectif d'apporter des réponses à ces interrogations.

Dans l'ensemble, cette section brosse un double portrait de l'agent, de ses comportements et de son champ d'action. L'objectif est de traduire et d'appliquer le plus précisément possible les grands principes de l'anarchisme à l'agent. D'abord, il sera question de l'éthos de l'anarchiste scientifique, c'est-à-dire les diverses formes de réflexion qui l'habitent dans son rôle de savant. Ensuite, il sera question des actions entreprises par l'anarchiste qui, naturellement, sont précédées de ses réflexions. Suivant ces considérations, la notion d'*habitus* bourdieusienne sera principalement abordée puisque son existence pose une problématique paradoxale.

6.1. L'éthos de l'anarchiste scientifique

Dupuis-Déri mentionne que l'anarchisme politique « s'identifie explicitement comme anarchiste et qui milite en ce sens »¹⁸⁸. Cette citation reflète profondément l'éthos de l'anarchiste en science, englobant son caractère, sa manière d'être et ses habitudes en tant qu'agent. En effet, il n'évolue pas passivement dans un champ scientifique anarchisé, son rôle est actif, tant socialement que réflexivement.

L'éthos est le point de départ et le point d'arrivée de cette théorie. L'agent ne peut qu'être un individu parmi d'autres qui se contente de déambuler aléatoirement, vacant à ses multiples occupations, ses activités et ses recherches. Tautologiquement, l'agent possède une agentivité, c'est-à-dire « qu'il est considéré comme exerçant une *action* »¹⁸⁹. Cette action est bien plus que les actes que pose l'agent, elle se trouve dans ses interactions sociales et elle est aussi intellectuelle. L'action intellectuelle de l'anarchiste scientifique se définit par trois notions complémentaires.

¹⁸⁸ Déri, Thomas et Francis Dupuis-Déri. *Op. Cit.*, p. 33.

¹⁸⁹ Lalande, André. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1985, p. 32.

D'abord, la réflexion scientifique est l'élément fondateur qui distingue l'anarchiste scientifique de l'individu lambda. Puisqu'il entreprend une réflexion scientifique, il peut participer à l'activité scientifique. Cette réflexion s'articule principalement autour de l'idée de liberté. La définition de liberté mobilisée dans la théorie est un amalgame entre les idées d'Emma Goldman et de Rudolf Rocker. Il s'agit d'un état dans lequel l'individu se retrouve dénué de toute forme de contraintes où il peut agir conformément à sa volonté propre en se développant et évoluant selon ses intérêts, ses qualités et ses affinités. Chez l'agent cette réflexion est à l'image de cette définition de la liberté et elle en est le centre névralgique. Dans l'ensemble, la réflexion scientifique de l'agent ne doit pas être contrainte par des vestiges des anciennes structures de la science (institutions, traditions théoriques, etc.). L'anarchiste scientifique est libre d'appréhender le réel à sa manière, ce qui lui permet de générer des connaissances fiables et véritables, en suivant ses intuitions et son instinct.

Ensuite, il s'agit d'une réflexion globale sur l'activité scientifique entreprise par l'agent : il pose un regard critique sur sa façon d'atteindre ces objectifs, peu importe la discipline à laquelle il se rattache. La centralité de cette réflexion provient des legs de la théorie proposée par Feyerabend et de l'importance du rejet de l'autorité. *CM* est une ode au rejet de l'autorité et c'est exactement ce à quoi cette action réflexive fait écho. Essentiellement, il s'agit pour l'agent de s'assurer que son activité ne s'encarcane pas dans un seul modèle, avec une seule théorie et une méthode. Donc, l'objectif est de se soustraire et d'éviter de prendre part à des structures rigides, restrictives et autoritaires nuisant à l'anarchisme scientifique. L'agent est un rempart s'opposant à une modification potentielle de l'ordre du champ scientifique anarchisé. Essentiellement, cette réflexion correspond à l'idée d'identification à l'anarchisme que mentionne Dupuis-Déri¹⁹⁰.

Finalement, la dernière forme de réflexion qui constitue l'éthos de l'anarchiste scientifique porte sur son environnement et sa cohérence avec la tradition anarchiste. Cette forme de réflexion s'apparente à l'idée de militantisme de Dupuis-Déri. Au cœur du champ scientifique, l'agent a une certaine sensibilité aux positions anarchistes, sans toutefois impérativement d'identifier lui-même comme tel. Il partage les valeurs et les principes clefs de l'anarchisme : l'égalité, la liberté, le bien commun, le rejet de l'autorité, l'esprit critique, la concurrence et l'innovation et l'autogestion. En étant simultanément un agent et un témoin du monde scientifique qui l'entoure, il se positionne comme un observateur privilégié du développement et de l'évolution de son milieu. Dans sa posture, l'agent entreprend une métaréflexion sur

¹⁹⁰ Déri, Thomas et Francis Dupuis-Déri. *Op. Cit.*, p. 33.

ses comportements, son activité et son milieu. Il surgit alors une multitude de questions chez l'agent : est-ce que son entreprise a comme finalité le bien commun? ; favorise-t-il l'émergence et l'utilisation de théories alternatives? ; considère-t-il ses pairs comme ses égaux? Ces questions et réflexions sont à l'origine du potentiel militant de l'anarchiste scientifique. Afin de s'assurer de la pérennité de son environnement, l'agent devrait alors entreprendre des actions qui auraient pour objectif de corriger ces anomalies. Ces actions prennent plusieurs formes et peuvent se restreindre aux comportements de l'agent ou porter sur la structure comme totalité.

Essentiellement, l'éthos de l'anarchiste scientifique repose sur trois piliers fondamentaux. D'abord, l'agent, s'il veut s'intégrer dans le champ scientifique, doit s'atteler à une réflexion scientifique libre de contraintes et ouverte aux multiples possibilités théoriques, méthodologiques et disciplinaires. Puis, il doit avoir une réflexion quasi épistémologique sur l'ensemble de son travail, l'amenant à être vigilant de ne pas s'encarner dans un courant méthodologique ou ne pas épouser une seule tradition théorique. Enfin, il réalise une métaréflexion sur ses propres pratiques, ses propres réflexions et son environnement, de façon à s'assurer que l'ensemble des grands principes de l'anarchisme en science soient respectés et maintenus. Cela étant dit, un paradoxe de l'anarchisme émerge à ce moment. Que faire si l'ensemble des agents déterminent que cette nouvelle tradition anarchiste en science n'est plus souhaitable ou performante et qu'il serait préférable d'implanter une structure rigide et hiérarchisée? Ce paradoxe sera exploré plus loin.

6.2. Les actions de l'anarchiste scientifique

Cette triple réflexion favorise les actions entreprises par l'agent, qui n'a pas seulement un rôle contemplatif, mais aussi actif. C'est pourquoi ces trois formes de réflexion sont le point de départ de ses actions scientifiques, militantes et sociales. C'est en fonction de ces trois types de réflexion qu'il agit et réagit face à son environnement et son entreprise scientifique. Chacune de ces réflexions entraîne ses propres actions. Ce sont ces formes d'actions qui seront abordées dans cette section.

Évidemment, la réflexion scientifique engendre la science et, par extension logique, l'activité scientifique. La liberté est la pierre angulaire de cette l'activité. La pratique scientifique est exempte de toute contrainte ou de toute forme de domination, provenant d'institutions, des individus ou des théories. Dès lors, le savant peut procéder comme il l'entend et préconiser la théorie et la méthode qui lui conviennent le mieux. L'idée de liberté correspond aussi au libre développement individuel. De cette façon, alors qu'une théorie pourrait s'avérer monotone, voire complètement assommante, une seconde peut avoir un grand effet sur

la motivation, l'intérêt et le succès d'un individu. Cependant, l'anarchisme scientifique n'est pas synonyme de chaos. L'agent ne peut faire ce que bon lui semble et ne laisser aucune trace de ses démarches et de ses résultats. En somme, la réflexion scientifique, plus elle est féconde, libre et stimulante, plus elle favorise et nourrit une activité scientifique qui permet le développement des connaissances.

Ensuite, la réflexion globale sur l'activité scientifique engendre une forme d'action moins récurrente dans le quotidien du savant, quoique fondamentale au maintien et à la pérennité de théorie. La réflexion sur l'activité scientifique est un rempart contre l'installation pernicieuse d'une certaine théorie ou méthode dans l'activité scientifique. Au fil de son activité, l'agent pourrait être tenté de préconiser une théorie ainsi qu'une méthode en particulier. Cette réflexion est donc le germe d'une reconnaissance de cette habitude qui tend à s'installer dans la pratique. L'action qu'elle engendre est un changement de théorie et de méthode, c'est pourquoi elle n'est pas aussi fréquente. Essentiellement, si un agent juge qu'il fait un usage trop exclusif d'une méthode et d'une théorie, c'est à ce moment qu'il les met de côté pour en utiliser de différentes. Cette prise d'action vise donc à briser de potentielles habitudes dans l'activité scientifique qui pourrait résulter en l'installation tenace et paradigmatique (au sens kuhnien du terme) d'une théorie et d'une méthode.

Finalement, la réflexion militante engendre les actions militantes, autrement dit des actions qui visent à briser et à faire disparaître des éléments non désirés. Ces actions ont diverses cibles et agissent à plusieurs échelles, individuelles ou en groupe. Au fil de son parcours et de son évolution dans le monde scientifique, l'agent pourrait être confronté à des dynamiques ou des actes qui vont à l'encontre des principes clefs de l'anarchisme. Suivant une réflexion individuelle, il peut s'apercevoir qu'un ou des comportements qu'il produit et reproduit vont à l'encontre de ces principes. En effet, il pourrait détourner les résultats de ces travaux pour en tirer des avantages personnels, exercer une autorité illégitime et même nuire aux travaux d'un autre agent. À plus grande échelle, des actions contraires ou dommageables à la théorie peuvent être posées par un individu, un groupe ou une institution. Ces trois entités peuvent poser des actions qui vont à l'encontre des sept principes. Face à cette possibilité, deux réactions sont envisageables en fonction du positionnement de l'agent. D'abord, un agent à l'intérieur du groupe ou de l'institution en question peut avoir une réflexion sur les pratiques, les coutumes, les méthodes mises de l'avant par le groupe ou l'institution. Si c'est le cas, l'action militante qui résulte de cette réflexion est d'informer les autres membres du groupe ou encore de l'institution et de corriger ce ou ces comportements le plus rapidement possible. La seconde action repose sur un agent qui est extérieur à ces entités. Si ce dernier constate

qu'une action indésirable s'imisce dans la pratique d'un groupe ou d'une institution, sa réaction doit être similaire, c'est-à-dire qu'il doit intervenir pour corriger cette anomalie. Que ces pratiques soient volontaires ou non, l'agent entreprend donc de mettre un terme à ces actions et de les corriger. En bref, il doit poser une action militante. Il est important de noter que ce type de comportement déviant n'a rien d'anormal ou d'étrange et ne mérite en aucun cas l'exclusion de son auteur. En effet, la science et plus largement la société contemporaine ont une grande emprise sur les individus, où l'idée de compétition entre les individus est omniprésente et fait partie intégrante de leur vie. Nul besoin d'isoler, d'exclure et d'antagoniser un individu victime de cette socialisation.

6.3. Que faire de l'*habitus*?

La notion d'*habitus* proposée par Bourdieu pose une problématique paradoxale. Cette section explore et rectifie cet enjeu qui émerge en combinant les principes anarchistes à la notion d'*habitus*. D'abord, la nature paradoxale de cette combinaison sera présentée, cet état des lieux permettra aussi de mieux comprendre les correctifs qui seront offerts. C'est dans la seconde section que les correctifs à la problématique seront abordés. Avant de débiter cette réflexion, il est pertinent de redéfinir la notion d'*habitus*. Comme définie plus tôt, elle est « un système de connaissances, de disposition ainsi que de schémas durables et adaptables qui est acquis par l'individu, et ce, selon [son] environnement social, [sa] formation et [son] histoire, orientant de façon inconsciente et involontaire [ses] actions et réflexions ». En bref, il s'agit d'une « [véritable] matrice de toutes les questions pertinentes à travers laquelle nous appréhendons le monde, l'*habitus* guide nos comportements »¹⁹¹.

Pourquoi l'*habitus* est-il paradoxal dans cette théorie? En fait, c'est la nature même de l'*habitus* qui génère cette problématique, elle lui est intrinsèque. Comme le mentionne Liam Gillespie, l'*habitus* est le résultat d'un long processus qui débute au sein de la famille et qui se sédimente et se renforce par le biais des institutions, de l'éducation ainsi que de l'emploi. L'*habitus* renvoie à l'internalisation d'idées, de normes, de pratiques sociales et culturelles qui sont dominantes¹⁹². Essentiellement, il se produit et se reproduit constamment lui-même, il reproduit aussi des « conditions socioculturelles », des rapports de domination, des institutions et des normes sociales¹⁹³. C'est cette capacité reproductive qui pose un problème notable à la théorie. En effet, si l'*habitus* se reproduit, comment intégrer et assurer la pérennité des principes

¹⁹¹ Golsorkhi, Damon et Isabelle Huault. « Pierre Bourdieu : critique et réflexivité comme attitude analytique ». *Revue française de gestion*, vol. 165, no 6, (2006), p. 19.

¹⁹² Juignet, Patrick. *Op. Cit.*

¹⁹³ *Ibid.*

phares de l'anarchisme au sein de la pratique scientifique? C'est dans cette interrogation que se cache le paradoxe de l'*habitus* dans ce cas-ci. Si, par exemple, l'implantation de tous les éléments mobilisés dans cette recherche¹⁹⁴ se réalisait immédiatement, l'*habitus* nuirait considérablement à la pérennité et au succès de l'implantation de cette perspective. À moyen et long termes, l'*habitus* pourrait changer et inclure les différentes modifications issues de cette recherche. Or, à court terme, l'*habitus* pose un risque notable à la pérennité du nouveau champ scientifique anarchisé. En résumé, alors que l'application des principes phares de l'anarchisme à la science vise une transformation importante du champ, l'*habitus* tend à reproduire l'ancienne structure. Alors, comment remédier au risque que pose l'*habitus*?

Une fois découvert, ce risque est, somme toute, assez simple à neutraliser. L'*habitus* est le résultat d'une internalisation sur le long terme qui prend racine même dans le noyau familial de l'individu (ce qui est un peu moins le cas de l'*habitus* scientifique). Pour corriger le paradoxe, il est important que les notions phares de l'anarchisme ne demeurent pas restreintes au seul champ scientifique. Les principes et notions qui guident l'activité scientifique doivent être mis de l'avant et valorisés dans la formation générale préalable à la vie scientifique, c'est-à-dire que l'enseignement de la science doit inculquer. Cette intégration au curriculum scolaire (secondaire, collégial ainsi qu'universitaire) permet de forger un *habitus* qui produit et reproduit des valeurs, des méthodes, des réflexions en accord avec la tradition anarchiste. L'intégration des principes phares de l'anarchisme dans l'enseignement est simple. Bien entendu, la tradition scientifique « classique » doit être enseignée. Toutefois, les enseignants doivent impérativement présenter cette perspective sur l'activité scientifique. En bref, l'enseignement de la pratique scientifique et de la science doit, en quelque sorte, mobiliser les thèses et les postures défendues dans cette théorie.

En guise de conclusion, la notion bourdieusienne d'*habitus* favorise clairement l'émergence d'un paradoxe dans la théorie. Or, ce paradoxe est loin d'être insurmontable, bien au contraire. En intégrant rapidement cette idée dans le parcours scolaire, la problématique de l'*habitus* est rapidement désamorcée. Plus encore, cette introduction académique à ces notions favorise une reproduction des valeurs anarchistes par le biais de l'*habitus*. Ce faisant, l'ancrage de ces nouvelles notions et pratiques dans le champ pourrait s'assurer une pérennité à long terme, garantissant une véritable transformation durable de l'activité scientifique et de la science.

¹⁹⁴ Révision des paramètres du champ bourdieusien, l'éthos de l'agent, le rapport à la connaissance, théorie et méthode ainsi que la nouvelle finalité de la science.

6.4. Éthos et action de l'anarchiste scientifique

Dans cette théorie, l'agent a un rôle fondamental à jouer sur différents plans. En effet, il joue autant un rôle scientifique qui prend forme comme réflexion de nature scientifique (questionnements, théories, hypothèses) qu'une action scientifique, c'est-à-dire mettre en œuvre ses réflexions et tenter de favoriser le développement des connaissances. Ce premier rôle est d'ailleurs conforme à la conceptualisation de la science et de l'activité scientifique précédemment exposées. Le second plan d'action de l'agent porte sur son activité scientifique elle-même. C'est en quelque sorte une métaréflexion. Essentiellement, l'agent réfléchit à sa réflexion et à son action scientifique. Il se questionne sur les schémas de pensées, les théories et les méthodes qu'il préconise. Après cette réflexion, il peut potentiellement corriger ses propres comportements et en adopter de plus favorables à cette perspective. Finalement, son dernier rôle est celui de rempart contre un retour aux anciennes pratiques dans le monde scientifique. Sa réflexion porte sur ces comportements et ceux des autres. Sans policer ou enquêter, il s'assure que les actions qu'il pose ainsi que celles posées par d'autres soient en accord avec les principes anarchistes. Il agit seulement en cas de transgression, pas à titre de moralisateur ou de sermonneur, mais plutôt de façon candide et généreuse, soulevant l'élément problématique et participant à sa correction immédiate.

7. Connaissance, théorie et méthodologie

Cette section porte principalement sur des questionnements et des enjeux épistémologiques. Après tout, une réponse à Feyerabend nécessite indubitablement une réflexion de nature épistémologique. D'ailleurs, cette partie de la théorie propose une réflexion sur les idées de connaissances, de théories et de méthodes. Or, il est important de mentionner que l'idée n'est pas de proposer de nouvelles définitions de ces grandes notions. En aucun cas cette recherche n'a la prétention de s'attaquer au problème de Gettier¹⁹⁵.

La finalité de cette entreprise est d'articuler le processus de sélection et de détermination des connaissances, des théories et des méthodes propres à l'activité scientifique. En d'autres termes, il est question de réfléchir à la manière dont les connaissances, les théories et les méthodes sont déterminées comme étant « bonnes » et « valides » au profit d'autres. Qui décide? Pourquoi une théorie est-elle considérée comme « mauvaise »? Pourquoi les méthodes « non scientifiques » sont-elles rejetées *de facto*? Pourquoi la science est-elle occidentalisée et les savoirs autochtones ou non occidentaux sont-ils mis à

¹⁹⁵ Le problème de Gettier montre que la définition classique de la connaissance comme « croyance vraie justifiée » n'est pas suffisante, car il existe des situations où une croyance répond à ces critères sans être véritablement une connaissance.

l'écart? Ces interrogations sont le point de départ de cette réflexion. D'autre part, cette section est un lieu parfait pour discuter la maxime de Feyerabend, *tout est bon*. Cette mise au point avec les thèses de Feyerabend permet aussi de poursuivre l'exercice entamé plus tôt opposant les idées d'anarchisme et de chaos. D'entrée de jeu, la question de *tout est bon* sera abordée. Ensuite, les principes anarchistes seront mobilisés et intégrés à la réflexion épistémologique. Suivra une intégration de certains éléments de l'épistémologie contemporaine qui concordent avec les principes anarchistes, illustrée par la décolonisation des savoirs.

7.1. *Anything goes*, vraiment?

Souvent, les grands auteurs et autrices voient leurs pensées, leurs idées et leurs concepts principaux réduits à de simples citations. Cette forme de *réductionnisme philosophique* ou *citationnisme* permet de résumer ou représenter la pensée d'un auteur d'une manière accessible ou plus compréhensible pour le néophyte ou le non-initié. Cette pratique particulière est omniprésente dans les établissements scolaires et favorise une conception tronquée ou erronée de la pensée des auteurs. Nul n'est à l'abri de cette pratique. Ces citations proviennent d'auteurs issus de différentes disciplines que ce soit Antoine Lavoisier (*rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*), Simone de Beauvoir (*on ne naît pas femme, on le devient*) ou encore Gilles Deleuze (*la philosophie est la discipline qui consiste à créer des concepts*).

Feyerabend n'échappe pas à cette pratique simplificatrice, bien au contraire. Dans son cas, la citation qui est traditionnellement employée pour simplifier sa pensée est la maxime *tout est bon*. Or, il est fascinant de mentionner qu'il s'agit seulement d'un segment d'une phrase plus longue qui souligne que « [le] seul principe qui n'entrave pas le progrès est : *Tout est bon* »¹⁹⁶. Incontestablement, la simplification de la pensée de Feyerabend en seulement trois mots réduit à néant toute nuance ou potentielle explication déployée dans *CM* et le reste de ses travaux. Pour Feyerabend, *tout est bon* joue le rôle d'un slogan accrocheur qui éclipse le reste de sa théorie, de ses arguments et de son propos.

L'idée de Feyerabend de résumer sa pensée en un principe phare (et accrocheur) met en lumière plusieurs confusions à éviter lors de l'élaboration d'une théorie. D'ores et déjà, la première confusion porte sur l'utilisation de la maxime qui est gage d'un immense potentiel d'ambiguïté, d'incompréhensions et de justifications erronées de la part des individus non-initiés à la pensée de l'auteur. Plus précisément, cette maxime donne l'impression que Feyerabend défend un laissez-faire dans l'activité scientifique où chacun

¹⁹⁶ Feyerabend, Paul. *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. p. 20.

peut faire ce qu'il désire, comme il le désire. La seconde confusion fait écho à une problématique abordée précédemment, soit l'impression que l'idée d'anarchie est synonyme de chaos. La maxime de Feyerabend accentue cette confusion. Pour le néophyte, le lecteur inattentif ou encore l'étudiant désintéressé, les premiers contacts avec la théorie de Feyerabend peuvent associer de manière erronée l'anarchie à un désordre total ou au chaos. Bien que ce ne soit pas ce que préconise Feyerabend dans *CM*, c'est tout de même l'impression que la citation peut laisser au lecteur.

Ultimement, cette théorie tente de ne pas reproduire cette confusion entre anarchie et chaos. L'application des principes phares de l'anarchisme en science ne se résume pas à une absence complète et totale de cohérence, de structure et de normes. Loin de là. Cette théorie repose sur l'idée d'une construction commune et consensuelle des connaissances, des théories et des pratiques propres à l'activité scientifique. En somme, cette théorie a comme objectif de proposer une véritable application des grandes notions de l'anarchisme à l'activité scientifique et à la science.

7.2. Tradition anarchiste et épistémologie

Cette section porte sur l'application des principes anarchistes aux dynamiques propres à l'épistémologie, c'est-à-dire à la façon dont les connaissances, les théories et les pratiques sont désignées comme telles. Il s'agit d'ailleurs d'un excellent moment pour reprendre les critiques et les accusations de Feyerabend à l'endroit de l'anarchisme. Il l'accuse de défendre une posture dogmatique « [...] sur ce qui serait bon, vrai et même précieux pour l'homme » et suggère même de purger *l'anarchisme traditionnel* des éléments dogmatiques qui le constituent¹⁹⁷. Sans l'avoir mentionné dans la section sur les legs de la théorie de Feyerabend, il va de soi que cette critique s'inscrit dans le bagage génétique même de cette théorie. Est-ce que toutes les théories sont égales et équivalentes? Est-ce que les contes de fées, les poèmes et les mythes ont le même potentiel heuristique que les théories scientifiques contemporaines? Est-ce que le mythe de Prométhée et la biologie du XIX^e siècle ont la même valeur explicative quant aux propriétés du foie humain? Est-ce que le seul principe qui n'entrave pas le progrès est *tout est bon*? Non. Simplement non.

L'erreur de Feyerabend dans *CM* est d'appliquer (volontairement ou non) l'idée d'égalité à des concepts, des théories et des prémisses, bref à des objets linguistiques comme s'ils étaient des individus. Cette idée ne vise pas à doter les connaissances, les théories et les pratiques de propriétés humaines. Est-ce que

¹⁹⁷ Feyerabend, Paul. *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. p. 113.

toutes les théories sont égales? Oui, non, peu importe. L'important est plutôt de savoir qui détermine quelle est la meilleure théorie, selon quels critères. C'est dans cette perspective que s'articule cette section. La liberté, l'égalité ou encore la concurrence et l'innovation s'appliquent, même dans un contexte épistémologique, aux acteurs qui interagissent entre eux dans ce milieu et non aux idées, aux concepts et aux théories.

Ce changement de perspective propose d'orienter la réflexion épistémologique autour des agents et en reprenant les postulats exposés précédemment, qui soutiennent que tous les agents sont égaux et libres de leurs actions tout en étant critiques et vigilants face à l'autorité. Les décisions doivent être prises en communauté dans un but commun. La concurrence et l'innovation sont essentielles au développement et à l'activité scientifique. Comment donc ces éléments se transposent à l'épistémologie? En fait, la solution est d'une simplicité désarmante.

Afin de déterminer l'importance d'une théorie à l'intérieur d'une discipline, les agents se rassemblent et décident en commun des plus pertinentes, performantes et ayant le meilleur potentiel paradigmatique. La structure des révolutions scientifiques de Kuhn permet d'illustrer parfaitement l'application des principes anarchistes à l'épistémologie, elle servira d'exemple.

Dans une discipline, quand les agents rencontrent des anomalies au sein du paradigme et réalisent que ce dernier est en période de crise, plutôt que d'être marqués par des « bonds, [des] conflits, et [des] rivalités », le progrès scientifique se structure autour de la collaboration, de l'échange et du consensus¹⁹⁸. La sélection du nouveau paradigme s'organise par la collaboration et par le consensus, mais aussi de la concurrence, l'innovation et la liberté. Alors que certains agents travaillent et évoluent à l'intérieur du paradigme, certains s'attèlent (librement) à innover et à développer des théories concurrentes. Cette liberté est fondamentale dans une perspective anarchiste en épistémologie. Il est vital pour la discipline de travailler au progrès scientifique à l'intérieur du paradigme. Or, il est aussi important d'investir des pistes de réflexion alternatives et innovantes, que ce soit de nouvelles théories, de nouvelles méthodes ou encore d'anciennes théories. Ces avenues de l'activité scientifique se structurent organiquement et librement, permettant principalement aux agents de déterminer librement la nature de leur activité scientifique.

¹⁹⁸ Desbois, Sophie. « La structure des révolutions scientifiques, de Thomas Kuhn ». In *Histoire de la philosophie des sciences*, sous la dir. de Thomas Lepeltier, p. 163. Auxerre : Éditions Sciences Humaines, 2013, p. 163.

Le développement de théories, de connaissances ou d'outils alternatifs au paradigme est important dans deux mesures. D'abord, cette innovation alternative permet effectivement de générer des paradigmes potentiels qui pourraient complètement remplacer l'ancien qui est chancelant. Ensuite, le travail d'innovation permet de produire de nouveaux éléments qui peuvent être greffés et intégrés à une autre théorie pour la rendre plus performante. Ces deux voies du développement et de l'investissement de nouvelles alternatives permettent de déterminer en commun le prochain paradigme dans un contexte concurrentiel et d'atteindre un consensus, qui peut prendre plusieurs formes, dont la combinaison de différents éléments de certaines théories.

Essentiellement, la figure de cas d'un changement de paradigme illustre bien comment l'application des principes phares de l'anarchisme permet un changement de dynamique, tout en assurant une saine concurrence, innovation et liberté. Cette logique s'applique aussi à d'autres échelles (groupe de recherche, laboratoire ou université). À la lumière de cet argumentaire, l'application des principes phares de l'anarchisme à l'épistémologie n'est pas synonyme de chaos. Cette application mise davantage sur une multiplicité organisée dans laquelle les différentes approches coexistent, s'influencent et s'enrichissent librement et à l'abri de quelque forme de pouvoir que ce soit. En bref, cette théorie favorise la préservation de la liberté intellectuelle et de la mobilisation de réflexions critiques, stimulant du même coup le progrès du développement scientifique et permettant l'existence d'une alternative viable et cohérente aux épistémologies traditionnelles.

7.3. Intégration, flexibilité et antidogmatisme

Cette théorie possède une aptitude à l'introspection et à l'analyse de sa propre structure, lui permettant d'évoluer de manière organique. Cette flexibilité et cette capacité d'évolution se matérialisent principalement par l'aptitude d'intégrer de nouveaux éléments. Le contraire est aussi vrai, c'est-à-dire que la théorie est en mesure de retirer certains éléments si ces derniers devenaient problématiques ou posaient un risque à sa longévité. Cette particularité propre à cette théorie lui permet d'évoluer sans cesse, assurant une certaine pérennité. Ainsi, elle évite de tomber dans un dogmatisme qui la conduirait à sa perte. Cet aspect antidogmatique lui assure la capacité d'évoluer, de muter et de perdurer dans le temps.

À titre d'exemple, l'épistémologie contemporaine propose des éléments qui peuvent être intégrés à cette théorie anarchiste, notamment car ils concordent parfaitement avec les principes phares de l'anarchisme.

C'est notamment le cas de la décolonisation des savoirs. Pourquoi cet élément est-il compatible avec cette théorie? Pourquoi devrait-elle l'intégrer? Ces questions trouveront réponse dans cette figure de cas.

Dans « La décolonisation des savoirs est-elle possible en philosophie? », Ernest-Marie Mbonda présente trois modèles de décolonisation des savoirs. Ils s'articulent autour de la « [...] théorie du *stand point* selon laquelle tout savoir est situé dans un contexte de production », de la remise en question, pour les dominés, du savoir et de la raison coloniale dominante ainsi que l'élaboration d'un espace commun dans lequel les savoirs migrent, dialoguent et coexistent¹⁹⁹. La décolonisation des savoirs s'intègre parfaitement dans cette théorie, en particulier puisqu'elle partage une critique envers les structures de pouvoir et la hiérarchisation des connaissances en fonction de critères sociaux. Toutes deux rejettent une forme d'autorité scientifique et permettent d'enrichir et d'élargir l'horizon de l'activité scientifique en faisant la promotion d'une multiplicité de perspectives, de théories et de méthodes. L'idée de décolonisation des savoirs ne se limite pas à la réflexion philosophique. En fait, cette forme de « désobéissance épistémique » (terme emprunté à Walter Mignolo) se retrouve dans plusieurs disciplines telles que les arts, les sciences sociales, la littérature, ainsi que les sciences biomédicales²⁰⁰.

En bref, cette théorie anarchiste propose une structure dynamique, flexible et antidogmatique, permettant une intégration constante de nouvelles perspectives et approches comme la décolonisation des savoirs ou encore l'épistémologie plurielle. Par le biais de cette capacité d'adaptation, la théorie est dotée d'un potentiel d'évolution continu, favorisant une activité scientifique alternative à l'approche scientifique traditionnelle, rigide et hiérarchisée.

7.4. L'épistémologie anarchisée, un tour d'horizon

Cette section de la théorie était orientée vers une perspective épistémologique de l'application de la tradition anarchiste. Essentiellement, l'objectif central était de montrer comment s'articule les principes anarchistes en épistémologie, c'est-à-dire dans la reconnaissance, la sélection et la détermination des connaissances, de théories et de méthodes. La section a proposé des réponses à plusieurs questionnements fondamentaux de la réflexion épistémologique. De plus, la question du dogmatisme de l'anarchisme, évoquée par Feyerabend, a été abordée et écartée du revers de la main. Cette théorie

¹⁹⁹ P Mbonda, Ernest-Marie. « La décolonisation des savoirs est-elle possible en philosophie? ». *Philosophiques*, vol. 46, no 2, (2019), p. 305.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 299.

anarchiste est structurée autour de l'idée de flexibilité et d'intégration des éléments ayant une concordance forte avec ces principes clefs. Elle a aussi la possibilité de mettre de côté des éléments qui pourraient mettre en péril ces mêmes notions phares. Aucun potentiel dogmatique.

La flexibilité et la capacité d'intégrer de nouveaux éléments lui permettent de perdurer dans le temps et d'être constamment améliorée. Cette capacité particulière, comme celle d'un organisme adaptatif, permet notamment à la théorie d'intégrer des pratiques telles que la décolonisation des savoirs ainsi qu'une multitude d'autres nouvelles postures épistémologiques, déjà conceptualisées ou dont la conceptualisation est à venir. C'est le tour de force de cette théorie, son aptitude à s'adapter et à intégrer des parties de son environnement ayant un fort potentiel heuristique et vibrant au même diapason que les principes phares qui la guident.

8. Perspective anarchiste sur la finalité de la science

Quel est le but de l'activité scientifique dans une perspective anarchiste? Cette question qui est en filigrane de ce chapitre sera finalement abordée après avoir été constamment et habilement évitée. Mais pourquoi? Les raisons sont simples. D'abord, comme le but et la finalité de la science sont la clef de voute de l'activité scientifique, il est nécessaire d'aborder clairement et distinctement ces éléments dans une section leur étant entièrement consacrée. Ensuite, suivant une logique de gradation conceptuelle, il est intéressant de s'atteler en dernier à cet élément plus complexe et qui oriente tous ceux précédemment abordés. Positionner cette réflexion à la fin permet non seulement de créer un espace de synthèse, mais également d'offrir une conclusion cohérente à l'exercice. Ce choix de placement stratégique sert à clore la réflexion tout en intégrant les éléments discutés précédemment dans une approche unifiée. Finalement, il s'agit aussi d'un hommage au style éclectique et iconoclaste de Feyerabend, dont l'écriture déstabilise les attentes tout en jouant avec les conventions académiques. Les lignes qui suivent se concentreront ainsi sur la définition de la finalité de l'activité scientifique dans une perspective anarchiste.

En quoi consiste la finalité de l'activité scientifique? Essentiellement, la tâche et la responsabilité de déterminer la finalité de l'activité scientifique reposent uniquement sur les agents à l'intérieur du champ. Cette réponse peut sembler simpliste et facile, voire carrément décevante. Toutefois, elle est cohérente avec les principes phares de l'anarchisme. Cette réponse, simple à première vue, se défend parfaitement par le biais des principes de la tradition anarchiste. Quelques arguments seront succinctement mobilisés, soit celui de l'émancipation, de l'autogestion, du rejet de l'autorité ainsi que du bien commun.

Le premier argument évoqué est celui de l'émancipation. Dans une perspective anarchiste, l'activité scientifique doit avoir une portée émancipatrice, c'est-à-dire qu'elle doit permettre aux agents de se libérer des intérêts et du pouvoir des dominants. Dans cette mesure, la science ne doit pas servir des intérêts privés, électoralistes ou capitalistes, mais offrir un potentiel libérateur, en permettant aux individus de se développer en fonction de leurs intérêts et talents ainsi qu'en favorisant la « souveraineté individuelle »²⁰¹.

Le second argument renvoie à la notion d'autogestion, pour reprendre l'idée de l'anarchiste Emma Goldman. Il s'agit d'une idée d'organisation qui favorise la libre association des individus et met de l'avant le droit de s'organiser, tant dans leur vie qu'au travail, de la façon dont les individus le souhaitent²⁰². Fondamentalement, l'idée d'autogestion suggère que c'est aux agents de déterminer l'objectif et la finalité de leur entreprise scientifique sans être soumis aux « pressions extérieures » provenant d'intérêts privés, économiques ou politiques²⁰³. Une nuance est intéressante à introduire ici ; l'idée d'autogestion ne veut pas dire que les agents ne prennent pas en considération l'environnement (et les pressions) dans lequel le champ s'inscrit. Cependant, ils ont la liberté et la souveraineté individuelle et collective de les considérer. À titre d'exemple, si une organisation politique au pouvoir a comme objectif de combattre l'avancée d'une maladie et que cet objectif est partagé par les agents à l'intérieur du champ, il se peut que ce dernier travaille dans le sens des intérêts initiaux de l'organisation politique. Toutefois, le champ scientifique n'est pas à la merci des intérêts des institutions qui tentent d'orienter ses actions.

Troisièmement, le dernier argument repose sur la notion de rejet de l'autorité. En considérant l'importance de cette notion, il est évident qu'elle se doit d'être présente dans une réflexion sur la finalité de l'activité scientifique. Dans une perspective anarchiste, le champ scientifique et les agents se doivent de rejeter et de contester toute forme d'autorité qui tente de les influencer. Dans cette mesure, il est évident que la seule autorité qui est considérée est celle du champ même. Ce faisant, il n'en revient seulement aux agents de déterminer la finalité de l'activité scientifique.

Finalement, le dernier argument est construit autour de la notion de bien commun. Il a déjà été mentionné que la notion de bien commun a un caractère particulier dans la mesure où elle dépend des intérêts du groupe. Alors, il peut proposer une définition radicalement différente du bien commun que celle proposée

²⁰¹ Woodcock, George. *Op. Cit.*, p. 34.

²⁰² Goldman, Emma. *Op. Cit.*, p. 31.

²⁰³ Bourdieu, Pierre. *Science de la science et réflexivité*. p. 95.

par un autre groupe. Or, il s'agit en quelque sort d'un idéal ou d'une ligne directrice qui détermine les orientations du groupe et des décisions qui sont prises collectivement. Deux éléments coexistent au sein de la réflexion sur le bien commun à l'intérieur du champ. D'un côté le bien commun pour le champ, et de l'autre le bien commun de l'environnement dans lequel le champ évolue. Ces deux éléments peuvent concorder, mais ils peuvent aussi être antagonistes. Une telle situation devrait donc être discutée à l'intérieur du champ scientifique.

En bref, dans une perspective anarchiste, la finalité de l'activité scientifique et de la science repose sur quatre piliers complémentaires : le potentiel émancipateur, l'autogestion, le rejet de l'autorité extérieure et l'orientation vers le bien commun. Ces principes offrent une perspective libératrice, collective et absolument autonome de la finalité de l'activité scientifique. Cette perspective articulée autour de ces quatre piliers rejoint parfaitement l'idée d'une science qui transcende des impératifs externes et des intérêts individuels, privés et politiques et dont la démarche est plutôt orientée et guidée par une posture collectiviste.

9. Conclusion

Bien que divergeant quelque peu de la question de recherche initiale, ce chapitre non hétérodoxe a proposé une théorie particulièrement novatrice. En effet, cet exercice, combinant les questionnements épistémologiques et la tradition anarchiste, a débuté et s'est terminé avec Feyerabend lui-même. En ce sens, ce chapitre s'est articulé autour de la revitalisation de questionnements, toujours aussi stimulants.

L'objectif des dernières pages était relativement simple, mais herculéen : proposer une nouvelle théorie anarchiste en science, car la tentative de Feyerabend était imparfaite. Pour ce faire, le chapitre propose une théorie qui touche à de nombreux aspects de l'activité scientifique et de la science, en passant par les legs de Feyerabend, aux enjeux sociologiques et épistémologiques de l'application des thèses anarchistes. L'exercice était, essentiellement, d'intégrer les sept notions phares de l'anarchisme à l'activité scientifique. Cette conclusion propose un résumé du chemin théorique parcouru dans les dernières pages.

D'entrée de jeu, il était fondamental de reconnaître l'importance du rôle de Feyerabend, de l'anarchisme épistémologique et de *CM*. Pour honorer ce travail, mais aussi puisque de nombreuses propositions mises de l'avant par Feyerabend ont un immense potentiel heuristique et une justesse conceptuelle et théorique, il était nécessaire de reconnaître et d'intégrer certains legs de la première mouture de l'anarchisme

épistémologique. Ces legs sont la liberté, le rejet de l'autorité, l'esprit critique ainsi que la concurrence et l'innovation. Ensuite, la distinction entre *anarchie* et *chaos* visait à illustrer l'inéquation conceptuelle et sémantique entre ces notions, même si dans la culture populaire, elles sont souvent utilisées comme des synonymes interchangeable.

Puis, les sections suivantes ont proposé une nouvelle application des principes phares de l'anarchisme à l'activité scientifique. Cette théorie se décline en quatre différents éléments, soit le champ bourdieusien muni de nouveaux paramètres, les agents qui évoluent dans le champ, les enjeux épistémologiques ainsi que la finalité de l'activité scientifique dans une perspective anarchiste.

La première section, *Repenser les paramètres du champ scientifique bourdieusien*, propose d'imaginer différemment les fondements du champ scientifique en y incorporant les principes phares de l'anarchisme. La perspective bourdieusienne, largement structurée autour des idées de hiérarchie rigide et de distribution inégale du capital entre les agents, montre un champ scientifique qui est le théâtre d'une lutte incessante entre les agents. Cette section s'attaque donc à ces dynamiques afin de promouvoir un champ exempt de ces inégalités structurelles et en y proposant un environnement plus horizontal et inclusif. La mise à l'écart de ces dynamiques de pouvoir, la collectivisation des ressources, la rotation des nominations aux postes favorisent grandement un environnement axé sur la reconnaissance de chacun et l'égalité. D'autre part, la révision des frontières du champ et de leur perméabilité favorise l'intégration d'agents provenant d'autres traditions disciplinaires et encourage une innovation collaborative. Cette restructuration du champ, inspirée de Pierre Kropotkine, présente un milieu où le moteur du progrès n'est pas la compétition, mais plutôt par le soutien mutuel et la collaboration.

La section suivante, *Les agents dans un champ anarchiste*, explore l'éthos de l'anarchiste scientifique. Essentiellement, cette section pose les bases d'une réflexion libre et critique qui guide l'agent dans son entreprise scientifique. Cette réflexion propre à l'agent est construite autour de trois grandes formes réflexives : la réflexion scientifique, la perspective critique sur la pratique scientifique et un engagement militant pour le bien commun. C'est en fonction de ses valeurs et de ses réflexions qu'agit l'agent. Finalement, il incarne aussi acteur conscient de son rôle et de son influence, ce faisant il soutient ardemment une science libre et collaborative et s'assure que ces actions respectent ces valeurs et ces idéaux.

L'avant-dernière partie est une réflexion de nature épistémologique sur les fondements d'une science anarchiste qui est rigoureusement structurée autour des principes de la tradition anarchiste. Prenant appui sur les travaux de Feyerabend, cette section critique entre autres la hiérarchisation des connaissances et défend la reconnaissance de théories et de méthodes alternatives, en évitant le piège, d'un relativisme épistémologique. Il est clairement énoncé dans cette section que toutes les connaissances, les théories et les méthodes ne sont pas égales, performantes et n'ont, d'ailleurs, pas le même potentiel heuristique. La théorie adopte une flexibilité antidogmatique, répondant ainsi à l'une des plus virulentes critiques de Feyerabend à l'endroit de l'anarchisme politique. Cette posture épistémologique flexible permet à cette application des principes anarchismes de neutraliser des éléments qui pourraient devenir problématiques, mais aussi d'intégrer de nouveaux éléments. Finalement, il s'agit d'une théorie qui valorise un procédé collaboratif de détermination et de validation des connaissances, dans laquelle l'innovation, la concurrence et la diversité des perspectives renforcent et stimulent l'activité scientifique et la science, sans mettre en péril sa rigueur, son importance et son sérieux.

Enfin, la section *Perspective anarchiste sur la finalité de la science* conteste l'objectif final de l'activité scientifique. Cette réflexion se concentre sur quatre piliers : l'émancipation, l'autogestion, le rejet de l'autorité et le bien commun. Globalement, les agents déterminent les objectifs de leur entreprise, libres et exempts de toute pression et ingérence extérieure. Dans cette mesure, l'activité scientifique et la science deviennent un espace d'émancipation collective reposant sur l'autonomie et la recherche du bien commun. Cette approche d'inspiration anarchiste permet à la science de s'épanouir sans être à la merci des intérêts privés ou politiques.

Bien que très embryonnaire, ce travail théorique permet de réfléchir à la portée d'une réelle application des principes anarchistes à l'activité scientifique ainsi que son impact potentiel sur l'avenir de la recherche. Les principes anarchistes, en faisant la promotion de la solidarité, de la coopération et de la diversité, offrent une possibilité de transformation en profondeur du paysage universitaire contemporain. Notamment dans un contexte de crise écologique, de chamboulements sanitaires et de scission sociale où les inégalités sont criantes et la richesse monopolisée, ce genre d'approche peut permettre de mettre en lumière des pistes de réflexion hétérodoxes et novatrices pour affronter ces enjeux. Tout en permettant de repenser la production ainsi que le partage du savoir. Ce faisant, l'enjeu n'est pas uniquement de proposer une nouvelle théorie de l'activité scientifique, mais aussi d'encourager une nouvelle pratique de

la science qui permette une émancipation, tout en demeurant ancrée dans les réalités sociales, politiques et sanitaires contemporaines.

CONCLUSION

Cette recherche se clôt par deux réflexions distinctes, mais complémentaires. D'abord, la première est une conclusion classique, c'est-à-dire qu'elle s'efforce de résumer les objectifs, les arguments et les constats issus de la recherche. Quant à elle, la seconde est dédiée à une réflexion qui est une extension logique et théorique des thèses défendues dans le dernier chapitre. Cette réflexion est articulée autour des principes dégagés et mobilisés dans cette recherche. Essentiellement, il s'agit d'un exercice réflexif sur l'univers scientifique, le monde universitaire et l'activité scientifique, le tout réalisé au travers du prisme de cette nouvelle théorie anarchiste. La réflexion se structure autour de phénomènes, d'enjeux et de préoccupations disciplinaires. En bref, il s'agit d'une première analyse appliquant la théorie conceptualisée et proposée dans le cadre de cette recherche. Toutefois, cet exercice n'est pas une analyse exhaustive et rigoureuse du monde scientifique et universitaire. Il d'agit plutôt d'une brève exploration de certains éléments, adoptant la posture développée au chapitre précédent.

1. Retour sur la recherche

L'idée initiale de cette recherche, ou du moins son élément instigateur, est la lecture de *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Cette rencontre avec les thèses de Feyerabend a fait jaillir plusieurs questionnements, notamment sur la véritable nature de sa théorie épistémologique. Essentiellement, l'interrogation avait comme objet principal la nature même de la théorie de l'anarchisme épistémologique. En bref, est-ce que la théorie de Feyerabend est vraiment une forme d'anarchisme appliquée à l'épistémologie?

Bien que peu volumineuse, la littérature portant sur Feyerabend et *CM* n'offre pas de réponse satisfaisante à cette question. En effet, certains auteurs abordent, rondement et succinctement, cette question. Toutefois, ceux qui abordent la théorie et sa nature restent marginaux. Ainsi, trois postures à ce sujet se côtoient : la première suppose que la théorie est une forme d'anarchisme ; la seconde n'offre pas de réponse ; la troisième suppose que la théorie n'est pas une forme d'anarchisme. D'ailleurs, parmi ceux qui ne considèrent pas la théorie de Feyerabend comme de l'anarchisme, certains proposent même des traditions philosophiques qui seraient plus compatibles (libéralisme, postmodernisme ou néo-rousseauisme). En plus de cette absence de consensus, les auteurs anarchistes (Emma Goldman, Mikhaïl Bakounine ou Pierre Kropotkine) ne proposent pas d'application de l'anarchisme à l'épistémologie. Ce type de questionnement n'est pas vraiment abordé dans leurs œuvres respectives.

C'est en réponse à ces constats que se structure cette recherche. Initialement, la question de recherche se résumait à interroger la nature de la théorie de Feyerabend. Or, cette question s'est avérée plutôt restrictive et, dans l'éventualité où la réponse était négative, assez décevante. Ce faisant, elle a été remaniée et améliorée : considérant la proposition épistémologique de Feyerabend dans *CM*, comment pourrait s'articuler les principes phares de l'anarchisme à l'épistémologie ainsi qu'à la pratique de la science?

Cette question a permis d'articuler la recherche en trois chapitres ayant chacun un objectif propre, mais complémentaire aux deux autres. Pour réfléchir à cette application des principes phares de l'anarchisme à l'épistémologie, à l'activité scientifique et à la science, il est essentiel d'identifier les fondements majeurs de cette tradition philosophico-politique. Cette étape offre une meilleure compréhension des éléments centraux qui pourraient orienter la démarche. Le premier objectif de cette recherche a donc consisté à déterminer quels sont les principes clefs de l'anarchisme. Pour générer le cadre d'analyse, plusieurs ouvrages de nombreux auteurs s'inscrivant dans cette tradition ont été mobilisés, dont le *Manifeste de l'anarchie* (Anselme Bellagarrigue), *What is Anarchism?* (Alexander Berkman), *Anarchism, and other Essays* (Emma Goldman), ou encore *L'anarchisme expliqué à mon père* (Francis Dupuis-Déri et Thomas Déri). Au terme de l'étude et de l'analyse de plusieurs œuvres, plusieurs notions et leurs définitions respectives ont été retrouvées dans la plupart des ouvrages consultés. Ces notions ont donc une importance notable puisque différents auteurs, provenant de différents pays, parlant différentes langues et ayant vécu à différents moments, leur ont accordé une place dans leurs travaux. Finalement, sept notions ont été sélectionnées pour constituer le cadre d'analyse nécessaire à cette recherche. Il s'agit donc de la liberté, l'esprit critique, le rejet de l'autorité, le bien commun, l'égalité, l'autogestion ainsi que la concurrence et l'innovation. Toutes ces notions ont été finement définies dans la section partant sur le cadre théorique. Suivant cet exercice, les chapitres suivants ont tenté de répondre aux divers objectifs découlant de la problématique et la question de recherche.

L'objectif principal du premier chapitre est de démontrer que la notion de champ bourdieusienne (et plus précisément le champ scientifique) et la notion de société représentent des formes d'organisations sociales très similaires, mais à des échelles différentes. Cet exercice avait comme double objectif de montrer que les principes anarchistes, généralement appliqués à la société, peuvent aussi être apposés à une autre forme d'organisation sociale, telle que le champ scientifique bourdieusien. Comme mentionné précédemment, la théorie de Pierre Bourdieu a été sélectionnée dans le cadre de cette recherche

puisqu'elle offre un fort potentiel heuristique, en plus d'être complète, riche et particulièrement claire. La plus grande partie de ce premier chapitre est donc dédiée à un exercice de définition des notions de champ et de société. Pour la notion de champ, c'est exclusivement la théorie de Bourdieu et ces définitions qui sont utilisées et mobilisées. Or, pour la seconde plusieurs perspectives et théories ont été utilisées, dont celles de Théodore W. Adorno, de Claude Javeau et d'Achille Weinberg. Suivant ces exercices de définitions, les deux notions ont été comparées afin de déterminer si le champ bourdieusien et la société sont des organisations sociales similaires, mais dont les échelles diffèrent. Effectivement, ces formes d'organisations sociales sont, dans l'ensemble, très similaires et la distinction majeure entre celles-ci est réside principalement dans le changement de perspective. En conséquence, les principes anarchistes peuvent bel et bien être appliqués au champ bourdieusien.

Quant à lui, le second chapitre est consacré à l'analyse de *CM* et est construit autour de plusieurs objectifs. D'abord, cette analyse permet de proposer une réponse intéressante à la question de recherche et sur la nature de la théorie. Ensuite, elle permet de prendre position au sein de la littérature entourant la théorie de Feyerabend et son œuvre. Cette prise de position est appuyée par une analyse rigoureuse, systématique et novatrice de l'œuvre. De plus, elle pave aussi la voie au dernier chapitre en révélant les forces et les faiblesses conceptuelles de la théorie de Feyerabend. Ce faisant, elle permet de construire une nouvelle théorie anarchiste plus performante et riche. Dans cette mesure, le second chapitre est scindé en trois parties : une section qui résume *CM* chapitre par chapitre ; une deuxième portant sur les principes phares de l'anarchisme abordé par Feyerabend ; la troisième analysant la valeur conceptuelle accordée à chacune d'elles et leur concordance avec les définitions des notions figurant dans le cadre conceptuel. Au terme de cet exercice, il s'avère que peu de définitions des notions clés de la tradition anarchiste sont en concordance avec les définitions proposées par Feyerabend. Seulement les notions de liberté et de rejet de l'autorité possèdent des définitions correspondantes et équivalentes. Pour les cinq autres notions (l'égalité, le bien commun, l'autogestion, l'esprit critique ainsi que la concurrence et l'innovation) les définitions ne sont pas correspondantes et équivalentes. L'analyse réalisée dans ce chapitre permet d'affirmer que la nature de la théorie épistémologique élaborée dans *CM* ne concorde pas avec les notions clés de la tradition anarchiste, notamment puisqu'il ne détient pas assez de définitions communes des principes clés. Or, il est évident que Feyerabend a mobilisé des éléments et des notions qui correspondent à celles défendues par les auteurs issus de la tradition anarchiste. Toutefois, la théorie de Feyerabend semble graviter dans l'orbite de l'anarchisme.

Finalement, l'objectif du dernier chapitre est quelque peu différent de ceux des chapitres précédents. En effet, plutôt que de comparer des notions ou d'analyser un ouvrage à partir d'un cadre conceptuel, ce chapitre avait comme objectif de proposer une nouvelle application de l'anarchisme, à la lumière de l'analyse de celle de Feyerabend. D'autre part, en plus de s'appliquer à l'épistémologie, cette nouvelle théorie se veut plus globale et donc, propose aussi une approche sociologique, c'est-à-dire qu'elle offre une réflexion sur le champ scientifique comme une structure sociale. D'entrée de jeu, certains legs de la théorie initiale ont été conservés, dont l'importance de la liberté, la définition du rejet de l'autorité, l'idée d'esprit critique ainsi que la concurrence et l'innovation. Au terme de la reconnaissance du travail de Feyerabend, la nouvelle théorie épistémologique a été présentée.

Dans l'ensemble, cette théorie est structurée autour de quatre principaux axes. Il s'agit de questionnements portant sur les paramètres du champ, les agents, l'épistémologie ainsi que la perspective sur la finalité de la science. Chacun de ces axes est fondamental au maintien de cette théorie de l'activité scientifique et de la science. Le premier vise à revoir la structure du champ telle que théorisée et présentée par Pierre Bourdieu. À la suite de la lecture de ces œuvres, il est clair que le champ est traversé d'inégalités, de luttes et de tension entre les agents. Sa conceptualisation même est en inéquation avec les principes anarchistes. Ces composants produisent un grand nombre d'externalités nuisant à l'implantation et au maintien d'une perspective anarchiste. Plusieurs paramètres du champ ont subi des modifications afin de devenir compatibles avec la tradition anarchiste, notamment les notions de capital, de pouvoir et de droit d'entrée. Le second axe porte principalement sur l'agent qui évolue à l'intérieur du champ. Plusieurs éléments ont été abordés dont l'éthos de l'agent, ces actions et ses comportements. En plus de proposer des solutions à la perspective bourdieusienne concernant l'agent, la notion d'*habitus* a été revisitée afin de permettre une production et une reproduction de la nouvelle structure proposée par la théorie. Alors que les deux premiers axes de la théorie s'inscrivent clairement dans une perspective sociologique, le troisième quant à lui propose une approche épistémologique. Cette approche se concentre sur des enjeux similaires à ceux abordés par Feyerabend dans son ouvrage. D'autre part, ce questionnement offre une réflexion sur *tout est bon* ainsi que les impacts de cette maxime sur les thèses déployées dans *CM*, mais aussi sur l'œuvre elle-même. Globalement, la théorie de Feyerabend serait mal comprise par les lecteurs, spécialement dus à cette citation qui offre une simplification trop importante des idées qu'il avance dans l'ouvrage. Suivant cet exercice, des questionnements épistémologiques sont abordés. C'est le cas de l'absence de valeur égale entre les théories, l'antidogmatisme évoqué par Feyerabend et la capacité d'intégration et d'évolution d'une théorie anarchiste. Finalement, le dernier questionnement abordé dans

le cadre de la nouvelle théorie développée porte sur la finalité de l'activité et de l'entreprise scientifiques. Globalement, cette section est construite autour du questionnement sur l'objectif de la science. La théorie propose une perspective relative qui s'adapte en fonction des agents constituent les différents sous-champs (disciplines) et plus largement, le champ scientifique. En bref, ce sont les agents qui s'engagent dans une activité, dans un parcours et dans un champ scientifique qui, en commun et pour le commun, décident, déterminent et définissent la finalité de cette entreprise scientifique.

2. Réflexion sur la recherche

Vue de l'extérieur, l'entreprise théorique ou plutôt la tentative de proposer une nouvelle théorie, peut sembler relativement simple. Après tout, ne s'agit-il pas seulement de créer quelque chose de nouveau? Ou peut-être s'agit-il simplement d'organiser des idées déjà développées au sein d'une nouvelle discipline? L'existence de ces idées préconçues est compréhensible et normale. Au terme d'un parcours universitaire, une multitude de théoriciens, de courants et de théories ont été traités, étudiés et critiqués. Des figures majeures comme Foucault, Machiavel, De Beauvoir, Crenshaw, Schmitt ou Braidotti ; des courants tels que le libéralisme, le marxisme, le constructivisme, le fonctionnalisme, l'existentialisme ou le poststructuralisme ; des théories variées, allant du choix rationnel aux théories féministes, en passant par la théorie du conflit, la modernité liquide et l'utilitarisme. Bref, une liste qui pourrait aisément s'étendre sur plusieurs pages. Bien que ce bagage offre une vaste perspective sur une grande variété de postures, il permet aussi de comparer et de critiquer, parfois avec une grande sévérité certains penseurs ou leur théorie. Or, cette formation théorique, bien que fondamentale, masque l'immensité et la difficulté de l'exercice de création d'une théorie. Cette tâche, presque jamais abordée dans le parcours universitaire, dépasse la mémorisation de concepts, de définitions et de notions : elle nécessite une réflexion profonde, une capacité de modélisation abstraite et surtout, une grande vulnérabilité et humilité. Ce constat est le premier qui est abordé dans le cadre de cette réflexion sur la recherche, quelques autres seront abordés dans les prochaines sections.

2.1. L'entreprise de création : difficulté et saturation

Cette première partie de la réflexion se penche sur les défis liés à l'entreprise de création d'une nouvelle théorie, principalement dans une vaste culture théorique, c'est-à-dire dans un environnement où de nombreuses théories coexistent. En bref, comment créer une théorie novatrice et utile? Surtout, comment créer une théorie répondant à celle proposée par Feyerabend?

D'ores et déjà, l'idée de déceler les incohérences dans une théorie connue et reconnue est une entreprise importante en soi, particulièrement lorsque cette dernière est le fruit de la réflexion d'un penseur de la trempe de Feyerabend. Au-delà de cet examen, proposer une nouvelle théorie qui s'inscrit dans une tradition aussi importante et notoire que l'anarchisme et qui s'applique à l'épistémologie est d'autant plus complexe. Ce défi de création réside dans la frontière entre la création d'une théorie complètement nouvelle et la mobilisation de notions préexistantes à l'intérieur d'une nouvelle discipline.

Essentiellement, cette théorie n'est pas tout à fait nouvelle, elle provient plutôt du travail de Feyerabend réalisé dans *CM*. Clairement, cette idée d'amalgamer la tradition anarchiste à l'épistémologie n'est pas inédite. Or, la démarche en amont l'est, c'est-à-dire que l'application des principes anarchistes à l'activité scientifique et la science est une entreprise qui n'a pas été réalisée précédemment. Dans cette mesure, cette théorie est en quelque sorte originale. De plus, il ne s'agit pas simplement d'appliquer des principes extraits d'une théorie préexistante et de les appliquer à du nouveau matériel. La théorie proposée a nécessité l'articulation de plusieurs théories, plusieurs notions et plusieurs concepts, tirés de diverses traditions. Essentiellement, il ne s'agit pas d'une application directe des principes de l'anarchisme à un nouveau médium, plutôt une réflexion inspirée de ces principes et manipulée pour correspondre aux besoins et aux difficultés identifiés dans le cas étudié.

Préalablement à la création réside aussi le questionnement de la nécessité de proposer une nouvelle théorie. En effet, il est juste d'interroger la pertinence d'ajouter une nouvelle théorie à une tradition disciplinaire. Comment déterminer si c'est nécessaire? Ce défi est moins important que le précédent, mais demeure pertinent. Globalement, la documentation qui portait sur l'anarchisme de Feyerabend montrait clairement une ambiguïté et une absence de consensus sur la nature de la théorie. Ce faisant l'exercice de conception d'une nouvelle théorie qui propose une articulation des principes anarchistes à l'activité scientifique et la science répondait à deux objectifs : offrir une perspective sur une application des principes phares de l'anarchisme tels que développés dans cette tradition et permettre de montrer les failles de la théorie de Feyerabend quant à son utilisation de l'anarchisme. Bien que ces deux justifications montrent qu'il existe de l'espace pour une telle théorie, il n'en demeure pas moins que l'impression de saturation demeure bien présente. Peu importe, le questionnement de l'ajout d'une énième théorie dans une discipline persiste.

En bref, cette première réflexion se résume aux questionnements sur la pertinence d'offrir une théorie qui se distingue des influences majeures, tout en contribuant à la pensée existante dans une discipline. L'ensemble des questions abordées dans cette section n'ont pas de réponses définitives et objectives. Elles varient en fonction des disciplines, propositions théoriques et des auteurs. Or, l'addition d'une nouvelle théorie, aussi restreinte et peu influente soit-elle permet toutefois d'alimenter les questionnements et les réflexions, même au-delà des frontières d'une discipline.

2.2. Réflexion inspirée de cette nouvelle application des principes anarchistes

Cet exercice théorique, qui amalgame la perspective bourdieusienne du champ, les principes phares de la tradition anarchiste et des approches épistémologiques est un exercice complexe, est parsemé de nombreux défis. Toutefois, ce dernier n'est pas limité aux difficultés qui engendrent, bien au contraire. Cet exercice offre également une perspective variée et audacieuse pour appréhender, observer et analyser le monde scientifique contemporain. Comme mentionné précédemment, cette section est en quelque sorte une continuité de la théorie présentée dans la recherche. L'idée est de s'en servir comme d'une lunette analytique pour proposer une réflexion sur l'activité scientifique et la science contemporaine. Or, l'objectif n'est pas d'analyser rigoureusement ce vaste univers, mais plutôt de présenter quelques observations inspirées par la conception de la théorie.

La première observation porte principalement sur l'objectif de l'entreprise scientifique dans une perspective où le cheminement universitaire est structuré de façon atomisante. Plus précisément, au fil de son parcours, la personne étudiante se dissocie de plus en plus de ses pairs, notamment par le biais de la compétition, des places restreintes dans les programmes et des meilleurs emplois. D'autre part, cette individualisation semble exacerbée par le fait que la poursuite des études est souvent un fardeau considérable et surtout individuel. Cette individualisation est encore plus aiguë aux cycles supérieurs, alors que les personnes étudiantes se retrouvent à poursuivre et accomplir des tâches fondamentalement individuelles (mémoire de maîtrise et thèse doctorale). Dans un tel contexte où la poursuite d'études universitaires, plus particulièrement aux cycles supérieurs, nécessite une grande implication individuelle, comment intégrer l'idée du bien commun comme objectif de l'entreprise scientifique? Cette réflexion émane de l'ensemble des exigences requises à la poursuite des études aux cycles supérieurs. En effet, la personne étudiante, pour atteindre ces objectifs de recherche et contribuer à l'accroissement des connaissances dans la discipline de son choix, doit dédier nombre de ressources personnelles à la poursuite de ces objectifs. Ces ressources sont de multiples natures : coûts temporels, coûts émotionnels

et psychologiques, coûts sociaux, coûts physiques et coûts financiers. À la lumière de toutes ces ressources qui doivent être investies par les personnes étudiantes aux cycles supérieurs, il est justifié d'interroger les motivations de cette entreprise scientifique. D'autant plus que le parcours universitaire affûte l'atomisation et l'individualisation des personnes étudiantes. Précisément, comment mettre de l'avant le bien commun comme objectif alors que ce cheminement nécessite un investissement personnel aussi important? Est-il possible de retirer l'intérêt individuel de l'entreprise scientifique? Est-ce que c'est l'aspect même de *retour de l'investissement* (meilleurs emplois disponibles, accumulation de capital, etc.) qui favorise la poursuite de l'activité scientifique? Finalement, peut-on arrimer intérêt personnel et bien commun dans la poursuite de la formation universitaire et le développement scientifique?

La seconde observation émerge à la suite de la réflexion sur le champ de luttes et de collaboration. La solution proposée à cette externalité négative est la collaboration entre les agents, les laboratoires et les disciplines. Si simple. Or, la réalité semble en être tout autrement. Comment collaborer quand la structure même de la vie universitaire, de l'activité scientifique et de la science est construite autour d'une logique de compétition entre les personnes étudiantes et atomisant leurs rapports sociaux? Lutte pour un poste, une publication, une place au doctorat? Dans son livre *Royal*, Jean-Philippe Baril Guérard s'intéresse à la fixation de la performance des étudiants dans les programmes de droit. Cyniquement, il présente la férocité de la lutte entre les personnes étudiantes : « Tu viens de commencer ta première session, mais y a pas une minute à perdre : si tu veux un beau poste en finissant faudra un beau stage au Barreau et si tu veux un beau stage au Barreau faudra une belle moyenne au bacc (*sic*) et si tu veux une belle moyenne au bacc (*sic*) faudra casser des gueules parce qu'ici c'est *free-for-all* et on s'élève pas au-dessus de la mêlée en étant gentil »²⁰⁴. Cette réalité hautement compétitive ne se limite pas aux programmes de droit, elle transcende ces frontières disciplinaires, s'appliquant aussi aux bourses d'études et aux débouchés professionnels. Que ce soit pour poursuivre au prestigieux et grandement sélectif programme de doctorat en psychologie, être accepté dans les facultés de médecine, publier dans une revue savante reconnue ou obtenir un poste de professeur à l'université, la compétition féroce est omniprésente. Un article rédigé par Esther Normand fait même état du phénomène de consommation de médicaments psychostimulants afin d'augmenter les performances académiques, d'avoir de meilleures notes et se démarquer de ces pairs²⁰⁵. Quand un monde comme celui-ci est structuré autour de cette dynamique conflictuelle et

²⁰⁴ Baril-Guérard, Jean-Philippe. *Royal*. Montréal : Éditions de ta mère, 2016, p. 288.

²⁰⁵ Normand, Esther. « Se droguer aux psychostimulants pour performer à l'université ». *Radio-Canada* (Montréal), 2020, En ligne. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1662292/psychostimulants-performance-universite-enquete>. Consulté le 17/12/2024

compétitive, comment collaborer? Est-ce même possible de l'envisager? Les personnes étudiantes et les scientifiques sont-ils condamnés à cet état de lutte de tous contre tous?

Finalement, la troisième observation découle d'une citation de l'ancien recteur d'une université québécoise qui a mentionné que « [les] cerveaux [doivent] correspondre aux besoins des entreprises »²⁰⁶. Cette idée a fait émerger une observation sur la perméabilité des frontières du monde scientifique. Brièvement, le monde scientifique et la science sont-ils indépendants des pressions externes? Comment pourraient-ils l'être? Cette réflexion, très embryonnaire, vise à réfléchir à deux éléments : à quoi sert la science et qui décide de cette utilité? Dans une perspective anarchiste, c'est évident. La science devrait servir au bien commun et ce sont les agents du champ scientifique qui devraient décider. Or, qu'arrive-t-il quand ce monde scientifique n'est pas indépendant mais plutôt dépendant d'organisations qui lui sont étrangères, comme l'État, les entreprises privées et les philanthropes? L'a-t-il même déjà été? Comment libérer et sevrer l'activité scientifique et la science de leurs dépendances aux acteurs extérieurs? Est-ce possible?

3. Ouverture

Une dernière réflexion mérite d'être abordée, elle porte sur la production universitaire et scientifique. Cette réflexion est grandement inspirée par l'idée d'esprit critique, chère à Feyerabend et à la tradition anarchiste. Elle s'intéresse à la production universitaire et scientifique, notamment dans la perspective de la célèbre, mais préoccupante, maxime *publish or perish* (publier ou périr).

Essentiellement, est-ce que le rythme effréné de production (et surproduction) de recherches, de rapports, de mémoires et de thèses est impératif? Qu'apporte-t-il? Actuellement, l'activité scientifique et la science sont des domaines qui ne semblent pas en mesure d'échapper aux impératifs du marché. Pour illustrer cette surproductivité, Benoît Pier mentionne que la croissance des publications scientifiques est exponentielle (taux de croissance moyen de 5,6 % par année), que la durée de relecture par les pairs diminue et que les comités éditoriaux ont de la difficulté à trouver des relecteurs qui sont qualifiés. De plus, les chercheurs devraient, idéalement, effectuer la relecture et expertiser dix fois plus d'articles qu'ils en produisent. En bref, Benoît Pier conclut en rappelant que malgré la croissance du nombre de

²⁰⁶ Martin, Éric. « Économie du savoir – L'université n'est pas une entreprise ». *Le Devoir* (Montréal), 2011, En ligne. <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/334522/economie-du-savoir-l-universite-n-est-pas-une-entreprise?#>. Consulté le 17/12/2024

publications annuelles, la taille de la communauté scientifique quant à elle n'augmente pas de façon significative et que cette croissance est incompatible avec la qualité et la confiance des résultats scientifiques²⁰⁷.

Ce faisant, la frénésie et l'engouement pour la publication semblent être un phénomène qui s'accélère constamment, au même titre que la surproduction de commodités. Tout comme dans le monde de la vente au détail, est-ce que cette production constante répond à une réelle demande? Quelle proportion de tout ce qui a été soumis, publié et créé a été utilisée, analysée ou même lue, ne serait-ce qu'une seule fois? Dans une perspective anarchiste, un examen critique de ce qui est produit par le monde scientifique est plus que nécessaire. D'autant plus que cette surproduction peut nuire à l'activité scientifique et la science.

Dans cette mesure et en adoptant une posture d'autocritique, il est normal de poser la question : est-ce que la publication de la présente recherche a un objectif plus grand que simplement alimenter la surproduction du monde scientifique?

²⁰⁷ Pier, Benoît. *Ouvrir la science!*. « Mesures et démesure de la publication scientifique ». En ligne. <https://www.ouvrirlascience.fr/mesures-et-demesure-de-la-publication-scientifique/>. Consulté le 17/12/2024

BIBLIOGRAPHIE

« Feyerabend par Pierre Gillis ». En ligne. <https://www.youtube.com/watch?v=A5X4cQ9P38&t=2147s>. Consulté le 17/12/2024

« L'Assemblée nationale adopte le projet de loi 32 pour protéger la liberté académique ». *Radio-Canada* (Montréal), 2022, En ligne. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1888387/deputes-votent-pl-droit-academique-qs-abstention>. Consulté le 17/12/2024

« Phil-2780 – Philosophy of Science Feyerabend ». En ligne. <https://www.youtube.com/watch?v=LpivLe1dmLU&t=83s>. Consulté le 17/12/2024

Adorno, Theodor W. « Société ». *TUMULTES*, no 17-18, (2002), p. 363-373.

Angaut, Jean-Christophe. « L'Entraide de Kropotkine : un socialisme darwinien? ». *Nature et socialisme*. Besançon, 2009, 13 p.

Baril-Guérard, Jean-Philippe. *Royal*. Montréal : Éditions de ta mère, 2016, 288 p.

Baylis, John *et al.* *La globalisation de la politique mondiale : Une introduction aux relations internationales*. Montréal : Groupe Modulo, 2011, 603 p.

Bellegarrigue, Anselme. *Manifeste de l'anarchie*. Montréal : Lux éditeurs, 2022, 121 p.

Berkman, Alexander. *What is Anarchism*. Edinbourg : AK Press, 2003, 237 p.

Bernays, Edward. *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*. Montréal : Lux Éditeurs, 2008, 130 p.

Bourdieu, Pierre. « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison ». *Sociologie et société*, vol. 7, no 1, (1975), p. 91-118.

Bourdieu, Pierre. « The Forms of Capital ». In *Handbook of Theory and Research for the Sociology of Education*, sous la dir. de J. Richardson, p. 241-258. Westport : Greenwood, 1986.

Bourdieu, Pierre. *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris : Éditions Points, 2015, 416 p.

Bourdieu, Pierre. *Microcosme. Théorie des champs*. Paris : Éditions Raisons d'Agir, 2021, 694 p.

Bouveresse, Renée. *Karl Popper ou le rationalisme critique*. Paris : Librairie philosophique, 1978, p. 20.

Broad, William J. « Paul Feyerabend: Science and the Anarchist ». *Science*, vol. 206, no 4418, (1979), p. 534-537.

Chalmers, Alan F. *Qu'est-ce que la science? Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend*. Paris : Éditions la Découverte, 1982, 240 p.

Chiodo, Simona. « Quantified Self as Epistemological Anarchism ». *Philosophia*, vol. 50, (2022), p. 1665-1685.

Chiodo, Simona. « The Epistemological Anarchist and the Dadaist ». *Philosophia*, vol. 47, (2019), p. 1379-1390.

Chomsky, Noam. *Anarchisme et socialisme : Instinct de liberté*. Montréal : Lux éditeurs, 2001, 75 p.

Coman, Ramona, et al. *Méthodes de la science politique : De la question de départ à l'analyse des données*. Paris : De Boeck Supérieur, 220 p.

Cournarie, Laurent. *Next Humanity*. « En science, anything goes ». En ligne. <https://nxu-thinktank.com/wp-content/uploads/2020/12/En-science-Anything-goes-Laurent-Cournarie-pour-NXU.pdf>. Consulté le 17/12/2024

Dardot, Pierre et Christian Laval. *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*. Paris : Éditions la Découverte, 2009, 498 p.

DeLeon, Abraham P. « The time for Action is Now! Anarchist Theory, Critical Pedagogy, and Radical Possibilities ». *Journal for Critical Education Policy Studies*, vol. 4, no 2, (2014).

Déri, Thomas et Francis Dupuis-Déri. *L'anarchie expliquée à mon père*. Montréal : Lux éditeurs, 2014, 225 p.

Desbois, Sophie. « La structure des révolutions scientifiques, de Thomas Kuhn ». In *Histoire de la philosophie des sciences*, sous la dir. de Thomas Lepeltier, p. 163. Auxerre : Éditions Sciences Humaines, 2013, 301 p.

Deschenaux, Frédéric. Compte rendu de *Microcosmes. Théorie des champs*, de Pierre Bourdieu (Paris, Éditions Raisons d'Agir, 2021). *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 48, no 1, (2022), p. 1-3.

Dortier, Jean-François. *Une histoire des sciences humaines*. Auxerre : Éditions Sciences Humaines, 2012, 312 p.

Dubois, Jacques et al. « Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu ». *CONTEXTES*, (2013).

Dupuis-Déri, Francis. « L'anarchie en philosophie politique : Réflexions anarchistes sur la typologie traditionnelle des régimes politiques ». *Les ateliers de l'Éthique*, vol. 2, no 1, (2007), p. 6-17.

Encyclopædia Universalis. « Chauvinisme ». En ligne. <https://www.universalis.fr/dictionnaire/chauvinisme/>. Consulté le 17/12/2024

Engel, Keri Lynn. *Amazing Women in History*. « The Mathilda Effect: Invisible Women in Science ». En ligne. <https://amazingwomeninhistory.com/the-matilda-effect-invisible-women-in-science/>. Consulté le 17/12/2024

Feyerabend, Paul. *Contre la méthode : Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Paris : Les éditions du Seuil, 1979, 350 p.

Feyerabend, Paul. *Killing Time*. Chicago: The University of Chicago Press, 190 p.

Gillespie, Liam. *Critical Legal Thinking*. « Pierre Bourdieu : Habitus ». En ligne. <https://criticallegalthinking.com/2019/08/06/pierre-bourdieu-habitus/>. Consulté le 17/12/2024

Goldman, Emma. *Anarchism, and Other Essays*. North Haven, 125 p.

Golsorkhi, Damon et Isabelle Huault. « Pierre Bourdieu : critique et réflexivité comme attitude analytique ». *Revue française de gestion*, vol. 165, no 6, (2006), p. 15-34.

Grabois, Armand. *Dygest*. « Contre la méthode ». En ligne. <https://www.dygest.co/paul-feyerabend/contre-la-methode>. Consulté le 17/12/2024

Guérin, Daniel. *L'anarchisme*. Paris : Éditions Gallimard, 1965, 288 p.

Hayem, Judith et Mariana Saad. « La “diffusion sans entrave” de la recherche : de la mutualisation du travail des chercheurs à la privatisation du savoir ». *L'Homme & la société*, vol. 2, no 217, (2022), p.5-12.

History of Scientific Thought: Paul Karl Feyerabend (Epistemological Anarchism). En ligne. <https://www.studocu.com/en-us/document/city-colleges-of-chicago/philosophy/topic-13-philosophy-of-science/77592561>. Consulté le 17/12/2024

Hoquet, Thierry. *La vie des idées*. « Paul Feyerabend, anarchiste des sciences ». En ligne. <https://laviedesidees.fr/Paul-Feyerabend-anarchiste-des-sciences>. Consulté le 17/12/2024

Javeau, Claude. « Présentation du texte d'Henri Janne “ Introduction à la sociologie générale ” ». *Revue de l'Institut de Sociologie*, no 3, (1951), p. 345-392.

Jeuge-Maynard, Isabelle (dir.). *Le petit Larousse*. Paris : Éditions Larousse, 2007, 1812 p.

Juignet, Patrick. *Philosophie, Science et Société*. « Les paradigmes scientifiques selon Thomas Kuhn ». En ligne. <https://philosciences.com/paradigme-scientifique-thomas-kuhn>. Consulté le 17/12/2024

Jullien, Vincent. *Centre Atlantique de Philosophie*. « Feyerabend, l'anarchisme épistémologique à relire ». En ligne. <https://www.caphi-phil.fr/feyerabend-l-anarchisme/>. Consulté le 17/12/2024

Kidd, Ian James. « Was Feyerabend a Postmodernist? ». *International Studies in the Philosophy of Science*, vol. 30, no 1, (2016), p. 55-68.

Kresge, Stephen. « Feyerabend Unbound ». *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 26, no 2, (1996), p. 293-303.

Kuhn, Thomas, S. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion, 2008, 337 p.

Kulka, Tomas. « How Far Does Anything Go? Comments on Feyerabend's Epistemological Anarchism ». *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 7, no 3, (1977), p. 277-287.

Lalande, André. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1985, 1323 p.

Le Robert. « Définition de innovation ». En ligne. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/innovation>. Consulté le 17/12/2024

Lecourt, Dominique (dir.). *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*. Paris : Presses Universitaires de France, 1999, 1032 p.

Lloyd, Elisabeth A. « Feyerabend, Mill, and Pluralism ». Chap. In *The Worst Enemy of Science?: Essays in Memory of Paul Feyerabend*, sous la dir. de Gonzalo Munévar et John Preston, p. 115-124, Oxford : Oxford University Press, 2000.

Lloyd, Elisabeth A. « The Anachronistic Anarchist ». *Philosophical Studies: An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition*, vol. 81, no 2/3, (1996), p. 247-261.

Macherey, Pierre. *La philosophie au sens large*. « Paul Feyerabend – Contre la méthode ». En ligne. <https://philolarge.hypotheses.org/files/2017/09/26-03-2008.pdf>. Consulté le 17/12/2024

Malherbe, Jean-François. « La trahison de l'héritier : Remarques à propos de l'épistémologie anarchiste de Paul Feyerabend ». *Revue philosophique de Louvain*, vol. 81, no 51, (1983), p. 490-497.

Martin, Éric. « Économie du savoir – L'université n'est pas une entreprise ». *Le Devoir* (Montréal), 2011, En ligne. <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/334522/economie-du-savoir-l-universite-n-est-pas-une-entreprise?#>. Consulté le 17/12/2024

Mbonda, Ernest-Marie. « La décolonisation des savoirs est-elle possible en philosophie? ». *Philosophiques*, vol. 46, no 2, (2019), p. 299-325.

McKillop, A. Brian. « Darwinisme social (Néo-Darwinisme) ». In *L'encyclopédie Canadienne*, En ligne. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/darwinisme-social-neo-darwinisme>. Consulté le 17/12/2024

Meloche-Holubowski, Mélanie. « La pandémie, une leçon scientifique pour les prochaines crises mondiales ». *Radio-Canada* (Montréal), 2021, En ligne <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1849499/remi-quirion-science-coronavirus-covid-pandemie>. Consulté le 17/12/2024

Meynell, Hugo. « Feyerabend's Method ». *The Philosophical Quarterly*, vol. 28, no 112, (1978), p. 242-252.

Motterlini, Matteo. *For and Against Method*. Chicago: The University of Chicago Press, 1999, 449 p.

Munévar, Gonzalo. « A Réhabilitation of Paul Feyerabend ». Chap. In *The Worst Enemy of Science?: Essays in Memory of Paul Feyerabend*, sous la dir. de Gonzalo Munévar et John Preston, p. 115-124, Oxford : Oxford University Press, 2000.

Normand, Esther. « Se droguer aux psychostimulants pour performer à l'université ». *Radio-Canada* (Montréal), 2020, En ligne. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1662292/psychostimulants-performance-universite-enquete>. Consulté le 17/12/2024

Pier, Benoît. *Ouvrir la science!*. « Mesures et démesure de la publication scientifique ». En ligne. <https://www.ouvrirlascience.fr/mesures-et-demesure-de-la-publication-scientifique/>. Consulté le 17/12/2024

Porter, Isabelle. « Les liens entre entreprises et universités se multiplient ». *Le Devoir* (Montréal), 2020, En ligne. <https://www.ledevoir.com/societe/570878/familiprix-s-offre-une-chaire-a-l-universite-laval>. Consulté le 17/12/2024

Raynaud, Philippe et Stéphane Rials (dir.). *Dictionnaire de philosophie politique*. Paris: Presses Universitaires de France, 1996, 776 p.

Rocker, Rudolf. *Anarcho-Syndicalism: Theory and Practice*. North Haven, 115 p.

Rossiter, Margaret W. « The ~~Matthew~~ Matilda Effect in Science ». *Social Studies of Sciences*, vol. 23, (1993), p. 325-341.

S. Adams, Matthew. « Formulating an Anarchist Sociology: Peter Kropotkin's reading of Herbert Spencer ». *J Hist Ideas*, no. 77, vol 1, (2016), p. 49-73.

Servigne, Pablo. « Qu'a-t-on appris sur l'entraide depuis Kropotkine? ». *Réfractations*, no. 23, (2009), p. 53-63.

Shaw, Jamie. « Was Feyerabend an Anarchist? The Structure(s) of "Anything Goes" ». *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 64, (2017), p. 11-21.

Staley, Kent W. « Logic, Liberty, and Anarchy: Mill and Feyerabend on Scientific Method ». *The Social Science Journal*, vol. 36, no 4, (1999), p. 603-614.

Stuart, Micheal T. « The Productive Anarchy of Scientific Imagination ». *Philosophy of Science*, vol. 87, (2020), p. 968-978.

Tardif, Geneviève (dir.). *Le petit druide des synonymes et des antonymes*. Montréal: Québec Amérique, 2008, 806 p.

Tibbetts, Paul. « Feyerabend's "Against Method": The Case for Methodological Pluralism ». *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 7, no 3, (1977), p. 265-275.

Tsou, Jonathan Y. « Reconsidering Feyerabend's "Anarchism" ». *Perspective on Science*, vol. 11, no 2, (2003), p. 208-235.

Weinberg, Achille. « Qu'est-ce qu'une société? ». *Sciences Humaines*, no 234, (2012), p. 32.

Wilson, Charlotte. « Forerunners of Anarchism – Rousseau ». In *Revoltlib*, En ligne. <https://www.revoltlib.com/anarchism/forerunners-of-anarchism-rousseau/>. 1887. Consulté le 17/12/2024.

Woodcock, George. *L'anarchisme : Une histoire des idées et mouvements libertaires*. Montréal: Lux éditeurs, 2019, 540 p.